

7.1. Première année : réflexion et méthodes philosophiques
Hoger Instituut voor opvoedkunde, VII-de olympiadelaan, 25 2020 Anvers
Introduction à la philosophie (1987/1988)

7.1.2. Partie II, pp. 151 à 300

Contenu : voir p. 401

WDM 149

Théodule Ribot (1839/1916 ; philosophe ; psychologue expérimental), *La psychologie des sentiments*, Paris, 1917-10, 171/182 (*Les sentiments et l'association des idées*), nous apprend que l'esprit, entendu comme capacité de valeur (WDM 74), joue aussi un rôle (fonction active) tant dans le rappel des souvenirs que dans les "associations" de pensées.-- Ribot poursuit : "On sait que l'association des pensées (contenu-pensée et, plus généralement, contenu-conscience) s'est réduite à deux lois fondamentales : la loi de contiguïté et la loi de similitude". (O.c.,171).

Il est immédiatement clair que la "contiguïté" (apposition, contiguïté, adjacent) est collective et que la "similitude" trahit une structure distributive.

Ribot poursuit en disant que ces lois sont descriptives plutôt qu'explicatives. Pourtant, ils révèlent - selon Ribot - "quelque chose en sus". Plusieurs théoriciens ont mis en évidence une "influence, souvent latente, mais efficace", -- qui, à son tour, indique une cohérence inconsciente (collectivement structurée). Anticipant Freud, Ribot parle alors de "transfert par contiguïté" et de "transfert par ressemblance".

Les modèles d'application de Ribot.

(1) *Transfert d'égalité* (structure distributive.).

"Une mère peut, tout à coup, sentir monter en elle une sympathie, -- ce, pour un jeune homme, qui ressemble à son fils ou, plus simplement, qui a le même âge.

L'explication de nombre de ces cas réside dans "un état inconscient que l'on ne peut pas facilement saisir". Mais, lorsque cet état revient à la conscience (la volonté y joue, mais très indirectement), il illumine l'ensemble.

Il en va de même pour les réactions de peur, que l'on appelle "instinctives", mais qu'une observation, en pénétrant un peu plus profondément, peut ramener à un motif d'explication similaire". (o.c., 177).

(2) *Transfert de propagation* (structure collective).

"L'amant amoureux transfère le sentiment, originellement provoqué par la personne même de sa "maîtresse", sur ses vêtements, ses meubles, sa maison. Pour la même raison, l'envie ('jalousie'), la haine, refroidissent leur colère sur les objets inanimés, qui appartiennent à l'ennemi".

Dans les monarchies absolues, le culte du souverain est transféré à son trône, aux emblèmes (note : signifiants) de son pouvoir, en un mot à tout ce qui, de loin ou de près, accompagne sa personne". (o.c.,176).

WDM 150.

Un analogue psychanalytique (quelque chose de similaire).

Charles Baudouin (1893/1963 ; psychanalyste), dans son très remarquable ouvrage *L'Âme et l'action (Prémises d'une philosophie de la psychanalyse)*, Genève, 1969- 2, 44 ; 46, relate les modèles applicables de ses années de travail psychanalytique sur l'enfant à Genève. Nous les citons car, dans le contexte qui est le nôtre ici, elles sont instructives.

(1).-- *Modèle appl. 1.*

Une personne sur laquelle Baudouin a écrit plus longuement dans ses Etudes de psychanalyse, appelée Berthe, a souffert à une époque de névralgie du bras (une sorte de douleur nerveuse). La psychanalyse des tendances (tendances au sens de valeur) a montré à Baudouin, qui n'est pas un fanatique de la forme typiquement freudienne de la psychologie des profondeurs, que Berthe imitait inconsciemment (= premier lien collectif) la situation de sa camarade de classe (= similitude de base ; lien), qui - écoutez bien - portait le même prénom et à laquelle elle s'identifiait (encore : le lien identitaire, WDM 82).

Ce à quoi Berthe s'identifie, dans sa camarade de classe "Berthe", n'est, pour une fois, pas sa personne, mais sa "chance".

Une "maladie" du bras avait donné à "Berthe" une dose de temps libre, qui lui avait permis de devenir une personne (femme) "développée". C'est précisément cela, dans "Berthe", qui mobilise son envie (au sens sain du terme) : Berthe, comme sa "Berthe", voulait être une "femme développée". C'est l'étirement des valeurs qui, inconsciemment (sans le dire, sans le raisonner, sans le penser), a "fonctionné".

A.2. "On saisit, tout de suite, le raisonnement par analogie" (Cf. WDM 140), qui avait poussé à l'identification et à l'imitation pathologique". (o.c.,44).

b. Baudouin ajoute que :

(i) le souvenir de "Berthe" et de son bras appartient à la sphère strictement individuelle de Berthe, mais

(ii) que le mécanisme inconscient par lequel ce souvenir "fonctionne" (cause), en "produisant" - littéralement - le symptôme, appartient à - ce que Baudouin, avec les psychologues des profondeurs, appelle - "une couche primitive" dans l'inconscient de Berthe (comme de pratiquement tous les gens, d'ailleurs). Ainsi, apparemment, dans l'intention de Baudouin, le raisonnement analogique qui est à la base de la névralgie du bras appartient aussi à cette couche primitive - non(der)consciente.

WDM 151.

Non seulement l'esprit conscient (esprit/raison) mais aussi, quelque part, l'esprit inconscient (qui, apparemment, a sa propre application des principes de logique générale chez Berthe (chez nous tous), au travail.

(2) Modèle appl. 2.

Ch. Baudouin, *L'âme enfantine et le pschanalyse*, I (*Les complexes*), Neuchatel/ Paris, 1950-2 ; II (*Les cas*)/ III (*Les méthodes*), Neuchatel/ Paris, 1951, est une mine d'or de données et d'interprétations psychologiques-psychanalytiques.

Dans II/III (*Les méthodes*), 162, Baudouin dit ce qui suit.

(a) L'enfant n'est pas un adulte en miniature, mais un stade préliminaire de l'âge adulte, avec des mécanismes qui lui sont propres.

(b) "On a constaté que des enfants - surtout des jeunes enfants - ont été profondément transformés du seul fait qu'un ou deux de leurs parents avaient subi une psychanalyse, et cela sans qu'il soit nécessaire de traiter le petit sujet lui-même. -

1. C'est explicable

(a) si, d'une part, on part du principe que les affections de l'enfant n'étaient pas encore solidement établies ; et

(b) d'autre part, si l'on part du principe que les situations traumatisantes (*c'est-à-dire* génératrices de maux), qui ont engendré ces maux, dépendaient essentiellement du centre de vie, notamment de l'environnement familial : en changeant ce centre de vie, on peut changer tout le contexte ('tout le tableau').

2. Baudouin pense que l'école de C.G. Jung (1875/1961 ; l'Individu-psychanalytique), ici aussi, peut suggérer une explication différente - mais peut-être valable.

Frances Wickes, The Inner World of Childhood, New York/Londres/Appleton, 1927, 17, dit que, dans la petite enfance, il y a une identité (ontologiquement, bien sûr, une identité partielle) entre, d'une part, l'inconscient de l'enfant et, d'autre part, l'inconscient des parents.

Wickes donne comme modèle applicatif un enfant qui, dans son rêve, vivait un conflit, qui en réalité était le conflit de son père (Wickes, o.c., 26). Un autre enfant - selon Wickes, o.c., 28 - a éprouvé un sentiment d'insécurité (il se sentait, quelque part, en danger),-- ceci, selon Wickes, parce qu'il avait une "perception intuitive" (WDM 130 : "un avec tout ce qui vit") de la situation objectivement incertaine de ses parents

WDM 152

Baudouin, qui se distancie plutôt prudemment de ces facteurs “irrationnels”, affirme : “Il n’y a pas de doute : un enfant comprend quelque part les atmosphères de son environnement”. (o.c.,162).

Qu’on l’appelle “perception intuitive” (P. Wickes), “osmose spirituelle” (c’est-à-dire pénétration mutuelle ; un terme de L. Benoist-Hanappier), “participation mystique” (avec CG. Jung et le savant religieux Lucien Lévy-Bruhl (1857/1939 ; Lévy-Bruhl a découvert la distinction assez radicale entre l’esprit “cartésien” (c’est-à-dire l’esprit de l’homme) et l’esprit de l’homme. L’opposition entre l’esprit des Lumières et la mentalité “primitive” est appelée - selon Baudouin - “le fait, cependant insuffisantes qu’en soient les explications, paraît irrécusable et ne doit pas être écarté”.

Conclusion .

L’école de Würzburg, dirigée par Oswald Külpe (1862/1915 ; “réaliste critique” s’élevant contre Kant), avec sa “psychologie de la pensée et de la volonté” (vers 1900), a introduit la méthode de l’introspection habile (qui ne peut être pratiquée que par des psychologues très compétents) pour analyser les “actes simples de la pensée” (par exemple “le tout, dont la “porte” est une partie”, c’est-à-dire une structure typiquement collective) selon leur structure.

De cette approche radicalement nouvelle de la pensée et de la volonté sont nés

- a. L’école de Cologne (Père Lindworsky et autres),
- b. l’école de Mannheim (Otto Selz et autres) et
- c. l’école d’Amsterdam (Philip Kohnstamm).

Les résultats conjoints montrent que la réflexion réelle :

(a) la couche des représentations singulières (propres à l’imagination), par exemple “la rangée d’arbres dans l’entrée de l’école normale”.

(b) transcende la couche des représentations fanées - appelées “schématiquement” - de l’imagination, -- ceci, afin d’entrer dans la sphère effective des concepts généraux de distribution et de collectivité (WDM 143). Cette “réflexion” commence apparemment très tôt.

WDM 153

II.D.-- Harmologie : l'équation antithétique.

Il va sans dire qu'après la GDE 82vv, toute relation doit être comprise comme une analogie (identité partielle), soit une analogie collective ou distributive.

Avant d'aborder l'antithèse (oppositio), un mot sur les types les plus élémentaires de "relation".

Introduction.-- Théorie des relations élémentaires.

Nous simplifions considérablement ce que l'on peut trouver dans les logiques de relations (WDM 82), fondées en partie par *Erwin Schröder*, 1841/1902 ; connu par exemple pour son *Algebra der Logik* (1890/1895) et, encore plus clairement, par Ch. Peirce (WDM 8 ; 22;-- 14 ; 27), sous une forme mathématiquement plus compliquée.

Supposons le symbole de départ logistique :

(a) Certains énoncent, au début de leur "calcul" de relations, "aRb" (la relation R entre a et b),

(b) D'autres mettent "r xy" (la relation r entre x et y) en premier ; (c) D'autres encore expriment une relation par "B (x y)" (la relation B entre x et y).

1.-- La relation "réflexive" (en boucle).

En termes logistiques, on parle de "la relation de a à lui-même (à a)". Cela correspond, en langage strictement ontologique, à l'identité totale de quelque chose (par exemple le signe de a) avec lui-même. Le terme "relation" signifie ici la même chose que "comparaison interne" (WDM 107). Il est clair que, sur le plan ontologique, le terme "relation" est utilisé ici de manière métaphorique (métaphorique) : on parle, en termes d'identité partielle, de ce qui, en fait, est une identité totale.

Mais voyons : appelons cela aussi une "relation". Mais la relation de base. C'est la même chose qu'avec les verbes réciproques (" je me regarde ") : dans la pensée pure, on part du symbole a, par exemple, pour arriver, en boucle, au même a.

2.a.-- La relation de clarté.

Le cœur de la clarté est (ce que l'on appelle en langage technico-logique) "l'addition (relation d'une syllabe)". Par exemple, dans la phrase "Ma petite amie et moi" : des deux côtés de la relation, il y a précisément un terme (petite amie, moi).

Au passage : on voit, une fois de plus, comment la combinaison (WDM 114 : pairing) en est le cœur.

WDM 154.

Outre l'“addition”, il existe la paire “un-plusieurs” et “plusieurs-plusieurs”. Un seul enseignant, d'une part, et de nombreux enfants, d'autre part, c'est une relation de type “one- many”. De nombreux fascistes d'un côté, un seul leader (Duce, Führer) de l'autre, c'est une relation “multiple et non ambiguë”.

Le nombre de termes d'un poste peut servir de “mesure” du poste.

1. Une relation dyadique (duale) comprend deux termes tels que “ma petite amie et moi”. Un deuxième terme (cette fois, un être féminin) constitue, avec le premier (par exemple, je), une unité dans l'instant.

2. Une relation triadique, tétradique n-adique combine, ainsi, trois, quatre, (...), n termes.-- Par exemple, “Tu me fais un livret” implique une triadicité (tu, je, livret).

2.b.-- Relation mutuelle et transitive.

(a) La relation réciproque (symétrique) existe lorsque la relation des termes impliqués est répondue par les autres termes impliqués.

Exemple :

Fraude conjugale mutuelle” (terme familial) ; “par consentement mutuel” ; “des deux côtés”, “mot et retour”, (en sciences naturelles) “travail et retour” (action et réaction).

La relation, partant d'un premier terme (ou groupe de termes), trouve sa réponse dans un second terme (ou groupe de termes). Cette “réponse” est appelée “relation réciproque” : on pense à notre réponse aux vœux du Nouvel An (“Vœux réciproques”). Il fait que, dans une relation, la mutualité ou la “symétrie” apparaît.

Dans la philosophie de la rencontre, c'est-à-dire la connaissance mutuelle de deux ou plusieurs personnes, à un niveau plus profond, la réciprocité est un élément intégral ou essentiel. Si un geste n'est pas réciproque, il y a bien une relation, mais elle manque de symétrie ou de mutualité car l'élément de réciprocité est absent. On pense, par exemple, à un amour non partagé. Là-bas, les gens ne se rencontrent pas (“l'autre” est le pronom réciproque).

(b) La relation transitive ou transitive se produit lorsque, entre les termes concernés, se trouve un terme intermédiaire (ou plusieurs termes intermédiaires).

En mathématiques ou en logistique : une relation, qui va de a, sur b, à c. Dans la vie pratique : “Les amis de mes amis sont aussi mes amis”. Ou encore : “Elle l'a épousé à cause de ses possessions (elle - à travers lui - possède)”.

3.-- Sociométrie

Jakob Levi Moreno (1889/1974), le fondateur du psychodrame - qui se veut médical, soit dit en passant - dans lequel les acteurs/actrices permettent à leurs conflits psychologiques ou sociaux d'atteindre leur paroxysme, grâce par exemple au jeu, afin de les purifier ("processus de croissance"), nous a appris - au sein du "groupe" impliqué dans son psychodrame (le groupe dit de croissance) - à prêter attention au fait que les acteurs/actrices ne sont pas les seuls à être affectés par les conflits. Il nous a appris - au sein du "groupe" impliqué dans son psychodrame (le groupe dit de croissance) - à prêter attention aux relations -- dyadiques, n-adiques, -- réciproques, transitives, -- dans une analyse de communication et d'interaction appelée sociométrie. Celui qui, dans un tel groupe de croissance, a appris à examiner ce réseau de relations, sait comment, en effet, les concepts d'une "théorie élémentaire des relations", arides à première vue, appartiennent à la vie réelle et la rendent plus transparente.

Un schéma particulièrement élémentaire de la sociométrie a été fourni par Ch. Peirce.

Il a conçu, en imagination, un système fermé dont chaque membre était soit un élève, soit un professeur, mais de telle manière qu'aucun des deux termes ne pouvait être les deux à la fois.

Ainsi un collègue est une relation 'professeur/professeur', plus loin : la relation 'élève/professeur' est un camarade de classe ; -- la relation 'professeur/professeur' Peirce a appelé 'élève' ; la relation 'élève/professeur' était donc un 'professeur' : Remplacez les termes familiers par des lettres abstraites (WDM 124 : calcul littéraire), et vous avez un noyau de logistique des relations. Objet de l'accord, entre autres.

II.D.-- 1.-- Théorie générale des contraires (antithèse).

La "variologie" y est prise au sens purement diachronique (théorie du changement : ce qui change est différent de ce qu'il était auparavant). Mais le même terme peut aussi être compris dans un sens synchronique : il s'agit alors de l'analyse de tout ce qui diffère ("varia" en latin, qui signifie "choses différentes"), que ce soit de manière synchrone (inégalité simultanée) ou diachronique (changement).

WDM 156.

Note : Aristote utilise, entre autres, le terme “ homoiotropos “, convergens, emboîtement, pour désigner des choses analogues (dans ce sens, “ emboîtement “ est identique à “ analogue “). D’autre part, les choses “divergentes”. La troisième possibilité, géométrique, est celle des données parallèles.

Dans un sens large, la science de la différence peut être appelée “théorie de la divergence”.

La méthode : l’équation différentielle ou variationnelle.

L’un des modèles possibles (mais pas le seul) était le WDM 91 (différentisme), où il est question de penseurs qui mettent unilatéralement l’accent sur tout ce qui est différent dans la réalité (être).

Nous pensons plutôt à des formes véritablement scientifiques de “pensée de la différence”, comme la psychologie “différentielle”, qui étudie les différences entre les classes de personnes. On peut aussi penser aux “droits différentiels” (droits d’importation, qui ne sont pas perçus selon un taux égal, mais différenciés (on regarde l’origine différente des marchandises). Dans le calcul différentiel, on introduit des différences (ultra)petites.

Eh bien, tout cela n’est possible qu’en comparant, en comparant constamment, mais en soulignant la différence.

II.D.- 2.A.-- *Théorie de la contradiction spéciale : histoire.*

On trouve déjà une théorie des différences chez les Sumériens, un peuple ancien (qui s’appelait lui-même “Kengir”). Ils se sont installés - entre -4000 et -3000 - à Sumer, dans des villes comme Ur, Lagash, Uruk et Eridoe.

Elle a inventé l’écriture cunéiforme. Ainsi, S.N. Kramer, *L’histoire commence à Sumer*, Paris, 1975, 153, mentionne que ce peuple, dans ce qui est aujourd’hui l’Irak et l’Iran, pensait déjà en systèmes (paires d’opposition) : par exemple, l’opposition “été/hiver” en tant que saisons, conçues ensemble avec les divinités causales, l’été et l’hiver, qui gouvernent ces saisons... Voir WDM 10 : Ex Oriente lux.

Plus tard, les Grecs anciens ont également pensé en termes de systèmes.

Ainsi, par exemple, Anaximandros de Miletos (WDM 7),--qui, récemment Gad Freudenthal, *The Theory of Opposites and an Ordered Universe (Physics and Metaphysics in Anaximander)*, in : *Phronesis (A Journal for Ancient Philosophy)* (Assen), terminé : l’ordonnement sous forme d’opposés a donc commencé tôt.

WDM 157

Un des principes centraux des Paléopythagoriciens (WDM 13), qui mettaient l'accent sur l'harmonie (l'unification), étaient les "su.stoichiai", les oppositiones, les paires d'opposés ou les "systèmeies".

La dyade de base était "identité/non-identité" (wdm 105 ; -- 99 (paire ordre/opposition)). Les autres dyades étaient :

(1) Ordre / désordre,

(2)a. forme / informe (informe), fermeté / instabilité ;

(2)b. mathématique : rectitude/courbure ; physique : lumière/obscurité ;

(2)c. sciences humaines : masculinité / féminité, droitier / gaucher ;

(3) la bonté éthique / la colère.

Il est vrai que beaucoup de ces équations différentielles contiennent encore une dose d'archaïsme ; pourtant - à partir d'elles - une antithèse s'est développée.

Échantill. bibl. O. Willmann, Gesch.d.Idealismus, I, 273.

Conclusion .

Les structuralistes (WDM 93, 148, de Saussure, Lévi-Strauss, Laden, Althusser e.a.) étaient, semble-t-il, loin d'être les premiers à pratiquer la pensée ordonnée par paires d'opposés. Ex Oriente lux !

II.D.-- 2.B.-- Typologie des contraires.

Échantill. bibl. Kard. D. Mercier, Logique, Louvain/ Paris, 1922-7, 107s.

Le Cardinal, en termes néo-scolastiques, distingue un pluriel d'"opposition".

a.-- Le contradictoire.

Nous avons déjà discuté de cette contradiction plus en détail, WDM 30/33.

Modèle appliqué.

Les idées de "blanc/non-blanc", "juste/injuste", -- elles sont, en tant que négatives l'une de l'autre, non compatibles (relation d'incongruité).

En latin, ils sont joints par "aut" (par opposition à "vel"). -le "ou" dilemmatique, par opposition à "ou/et". Par exemple, dans la plage différentielle "tous" et "aucun" (tous non). Cfr WDM 124. Il n'y a pas de terme intermédiaire (tiers exclu). L'opposition est absolue.

b.-- Le contraire (ordinaire) de la contradiction.

Kard. Mercier la définit ainsi : -- Les contraires sont les extrêmes d'une série (ensemble) d'éléments, résumés en un seul et même "genre" (ensemble). -- Supposons par exemple que les nuances de lumière soient mises en rang (= série), alors leurs deux extrêmes sont deux contraires.

En d'autres termes, bien qu'ils appartiennent à la même classe, ils ne peuvent pas exister simultanément.

WDM 158.

Modèle appliqué.

Blanc” et “non-blanc” (la négation ou le déni du blanc) :

(a) les deux couleurs (ensemble identique)) mais

(Conscientieux’ et ‘sans scrupules’ sont tous deux des catégories (= concepts de base) éthiques (= morales, morales) - le même ensemble, - mais qui se nient mutuellement (non-identité).

Sain” et “malsain” (malsain, malade) sont deux concepts médicaux (identiques à cet égard), mais des négatifs l’un de l’autre (non identiques).

Comparaison.

Ce mur est blanc” et “Ce mur n’est pas blanc” sont des affirmations contradictoires.

Ce mur est blanc” et “ce mur est noir” sont des affirmations contradictoires. En d’autres termes, le “non-blanc” comprend le “rouge”, le “bleu”, le “jaune”, le “vert”, le “lilas” et aussi le “noir”, -- c’est-à-dire toute une série de nuances (c’est-à-dire de propriétés variées, -- d’alternances, de “nuances”, de teintes), qui peuvent être résumées dans la négation “non-blanc”. Seule la totalité des nuances “non-blanches” est en contradiction avec le “blanc”. Un élément de cette totalité n’est que “contraire”.

c.-- L’opposition (cor)relative.

Mercier, o.c., 108, dit que ce n’est pas l’exclusion absolue, mais la relation mutuelle (symétrie) qui est l’essence de l’opposition (cor)relative. Où deux éléments (effets),

(a) bien que distingué

(b) mais n’ont de sens que l’un pour l’autre (dans le cadre de la relation mutuelle), il y a opposition (cor)relative.

1. Modèle appliqué.

Les idées de “père” et de “fils” sont

(a) les contraires (“Un père n’est pas un fils” et vice versa),

(b) mais sans “père” pas de “fils” et vice versa. Ils sont situés dans une relation mutuelle.

Les idées “double” et “moitié” (le double est composé de deux moitiés, par exemple).

Il en va de même pour les notions de “connaissance” et d’“objet connu” (il n’y a tout simplement pas de connaissance sans pouvoir faire quelque chose (“objet”) et vice versa). Ce dernier s’applique au domaine intentionnel (WDM 66/70). Et, par conséquent, d’une grande portée.

2. WDM 91 nous a appris à quel point l’opposition (cor)relative peut être forte pour contrôler toute une philosophie : le monisme, par exemple, se pense, de bout en bout, dans de tels contextes.

WDM 159

d.-- La contradiction privative ou privative.

On parle, dans le discours, d'un "suffixe privatif", par exemple -less (sans emploi, inutile). Ou un "verbe privé", tel que "éplucher une pomme" (la dépouiller de sa peau).

La négation exprime, dans ce type de contradiction, un manque, c'est-à-dire la privation de quelque chose qui, normalement/idéalement, devrait être là.

Modèle appliqué : "Cette dame ne voit pas" (elle est, dans l'exercice de l'expression faciale, privée d'une fonction (capacité) (active), qui, normalement, aurait dû être là).

Kard. Mercier l'exprime avec humour : "Une pierre, par exemple, ne voit pas. Mais, contrairement à un être humain, par exemple, il n'est pas privé du sens de la vue. Vu d'une pierre, ce n'est pas un vide".

Bien sûr, "voir" et "ne pas voir" sont contradictoires. Mais "ne pas voir" en raison d'une lacune donnée dans la nature et "ne pas voir" en raison d'une lacune non donnée dans la nature de quelque chose sont des opposés contradictoires. Voir" en ce qui concerne une capacité de la nature et "ne pas voir" en ce qui concerne une capacité mutilée (privée) de la nature s'opposent en privé. Cf. WDM 57.

Conclusion .

L'équation différentielle montre l'ambiguïté de la négation (le négat), généralement accompagnée du terme " non verbalisé ".

II.D.-- 3.-- Taséologie (théorie de la tension).

Tasis", en grec ancien, signifie "tension". C'est un type d'opposition. Les éléments impliqués sont négatifs.

Le jeu et le conflit en sont des applications. Parce que les deux jouent un rôle (une fonction) si important dans la société, un mot à ce sujet.

La structure.

Imaginez deux enfants qui se battent pour un ballon.

Il y a deux "camps", mais un seul "enjeu". Ce qui est frappant, dans le jeu et le conflit, c'est-à-dire dans la tension, c'est le fait que les corps impliqués (forces, joueurs, ennemis) sont plus nombreux que ce qui est en jeu (les enjeux). En bref : trop de joueurs pour trop peu d'objets.

Modèle mécanique.

En mécanique, on parle de forces. Supposons que, dans une montagne de feu, une force ascendante agisse, contre la force de compression des parois de la montagne de feu. La force ascendante veut faire sortir la lave, les murs veulent la faire entrer. L'"enjeu" est la lave (une seule donnée) ; les forces en compétition (concurrentes) sont plus d'une en nombre. Résultat : tension.

WDM 160.

Modèle humain.

René Girard (1923/2015) est un philosophe de la culture qui - contre les théories de K. Marx, de P. Nietzsche et, avant lui, de S. Freud, qu'il qualifie de dépassées - affirme que le désir fondamental, inhérent à l'homme, est le désir d'imitation. Une telle théorie est appelée "mimétisme" ("mimesis" est, en grec ancien, l'imitation, la représentation). Tout comportement humain est - selon Girard - mû par le principe mimétique, qui est mal compris par les gens (et les théoriciens) ("méconnaissance") et reste donc inconscient. Pourtant, Freud, dans un moment de lucidité, a évoqué ce principe.

Il cite Freud : "Le petit garçon montre un grand intérêt pour son père : il voudrait devenir et être ce que son père est : oui, le remplacer à tous points de vue. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il fait de son père son idéal.

Cette attitude à l'égard du père (ou de tout homme en général) n'a rien de passif ni de féminin : elle est, essentiellement, masculine... Elle se concilie très facilement avec le complexe d'Œdipe, qu'elle contribue à préparer." Autant pour Freud lui-même.

Maintenant Girard : "Il y a une similitude évidente entre l'identification (WDM 150 : Bethe s'identifie à 'Berthe' et les imite) -- à savoir l'identification au père -- et le désir d'imiter : tous deux consistent à choisir un modèle (paragon). (...) Ce choix peut être attaché à tout homme (...) qui prend la place normalement accordée au père dans notre société, à savoir celle du paragon. (R. Girard, *La violence et le sacré*, Paris, 1972, 250v.).

Le garçon se rend compte que le père l'empêche d'accéder à sa mère. L'identification au père prend donc une teinte hostile et finit par coïncider avec le désir de remplacer le père, voire la mère. Cette identification, en d'autres termes, est "ambivalente" dès le départ". Là encore, Freud lui-même.

Girard dit, en réponse, que le désir d'imiter le père est clairement à l'œuvre ici, mais que cela échappe à Freud (o.c.,252). En voulant supplanter son père par sa mère, il crée le complexe d'Œdipe.

WDM 161

“C’est le père qui montre au fils ce qui est désirable - précisément parce qu’il le désire lui-même (c’est-à-dire la mère)”. (o.c., 253).

Ne voyons-nous pas, ici encore, que la structure de la tension (du conflit) fonctionne ? Deux candidats (‘convoiteurs’), le père, qui incite le fils, et le fils, mais un seul objet (enjeu), la mère. En imitant le père par rapport à la mère, le fils entre en conflit avec le père.

Une structure invariante.

Le modèle mécanique et le modèle humain convergent : au sein d’une même situation commune (aspect convergent), des tendances (relations de valeur) mutuellement exclusives, -- même si elles sont basées sur l’imitation (aspect divergent), -- sont des tendances qui concernent le même objet (enjeu) (aspect convergent).

Échantill. bibl. H. Robinson, *Renascent Rationalism*, Toronto, 1975, 171, où la structure du conflit est décrite.

La distinction entre jeu et conflit.

Lorsque deux équipes de football, centrées sur un seul ballon, jouent, des tensions apparaissent : leur désir de “posséder” ce ballon entre en conflit avec l’autre équipe, qui veut le même ballon.

Robinson a tendance à voir des tensions conflictuelles déjà en jeu. Pourtant, lors d’un match de football, il y a une différence entre le jeu (parfois dur) et le conflit réel (où l’arbitre doit intervenir). Infliger des dommages, par agressivité, semble un élément essentiel pour distinguer le jeu du combat.

Conclusion :

(a) les événements sportifs, les objectifs de relaxation, -- ce sont des actions excitantes ;

(b) querelles, bagarres, guerres, -- c’est aussi une tension, mais strictement conflictuelle.

Note -- L’idée psychologique des profondeurs de “complexe”, c’est-à-dire une tension ou un conflit entre plus d’une tendance (question de valeur), est un type de tension : par exemple, la tendance veut un objet de plaisir, ce qui interdit les normes morales (un même enjeu, mais un plaisir et une question de conscience ; WDM 47v.), c’est-à-dire deux désirs.

Échantill. bibl.

-- Ch. Baudouin, *L’âme et l’action*, Genève, 1969-2, 97/141 (*Esquisse d’une théorie des complexes*) ;

-- J. Jakobi, *Complexe, archétype, symbole*, Neuchâtel, 1961 (traduction de *Complex, Archetypus, Symbol*). Les théories du jeu et du conflit tournent toutes deux autour de l’idée de “tension”.

WDM 162.

Tension synchronique et diachronique.

Échantill. bibl.

-- Ph. Orsini et al, *Les jeux de réflexion*, in : *Science et Vie* 124 (par exemple, A. Deledicq, *Comment inventer un jeu ?*, a.c.,10/17 (*praxeologie*)) ;

-- J. Gob, *Précis de littérature Française*, Bruxelles, 1947, 206s. (L'action).

(a) *Praxéologie.*

La "praxis", actio actio (eventuel : action), est le sujet de la praxéologie ou théorie de l'action. Il est immédiatement clair pour tous ceux qui vivent, qu'une action est quelque chose qui peut être racontée. L'histoire est la représentation de la séquence d'action. Le lieu et le temps, les -personnages et leurs situations, -- ce sont les quatre grands termes de la structure "dramatique" ("drame" signifie en fait, action).

La dramaturgie est l'analyse de l'art dramatique, qui n'est qu'un type d'action. Cette dramaturgie n'est donc qu'une dramaturgie partielle.

Structure d'action (tension diachronique).

Regardez brièvement la séquence classique.

(a) Il commence par le pré-bouton ("expositio", exposition de la situation initiale), qui "décompose" les quatre termes majeurs de la structure, en "jeu" (action) des acteurs/actrices.

(b) Le nœud est l'enjeu réel de la tension, -- généralement un "conflit" générateur de tension (un homme tombe amoureux d'une femme, par exemple).

(c) Viennent ensuite les "péripéties", (c'est-à-dire les tournants ou rebondissements dans l'action elle-même), par exemple (pour continuer à tourner autour du nœud susmentionné) la femme de l'homme qui est tombé amoureux vient à le savoir.

D'ailleurs : la partie principale, en cela, presque toujours, sont les soi-disant passions (pulsions), expressions des désirs fondamentaux (par exemple, la pulsion imitative de pouvoir raconter ses aventures amoureuses, tout comme son collègue, au travail, laisse l'homme, en question, s'impliquer (le nœud est l'implication de départ, -- les péripéties sont, seulement, les implications suivantes) dans une aventure amoureuse).

Ce qui nous amène à la DNF 160 (mimétisme) et, même, à la DNF 150 (identification) : mi inconscient mi conscient, notre "homme" s'identifie à son collègue, qui agit en émancipé.

(d) Le dénouement est la fin de la tension dramatique (par exemple ici : notre "homme" tombe, par hasard, sur une femme qui en veut à son argent (WDM 155 : transitif), qui le "convertit" de son aventure (WDM 48 : la grande éducatrice, la nécessité)).

WDM 163.

(b) la cinétique.

Ouvrez un livre de mécanique, et vous tomberez sur des structures de tension analogues.

Modèle appliqué.

Revenons, brièvement, à notre montagne de feu (WDM 159). Le rapport d'un volcanologue ou d'un journaliste observateur aura une structure de base identique :

(a) pré-note : où, quand, -- quelle montagne de feu (le Vésuve, par exemple), son état actuel, -- ils sont "rapportés" dans une histoire (l'histoire protocolaire du scientifique professionnel, l'histoire "dramatisante" du journaliste) ;

(b) Nœud : à un moment donné, l'éruption (déjà prévue depuis un certain temps, d'après les mesures) commence ;

(c) Péripiéties : maintenant un brillant feu d'artifice, puis l'écoulement silencieux du magma ; (d) Dissolution : le volcan se tait.

Note -- La cinétique est l'analyse de la kinèsis, du motus, du mouvement (dans le sens très large et philosophique du changement (WDM 155 : théorie du changement)).

Note -- Sociométrique. Le WDM 155 nous a appris ce que peut être la sociométrie. Il est immédiatement clair que, outre les relations synchroniques, le champ de tension diachronique appartient aussi - en partie - à la sociométrie : les tensions se produisent dans le groupe de croissance !

La distinction entre mentir et cacher la vérité, vue de façon spectaculaire... Retour à notre homme s'identifiant à son collègue.

(1) Les attitudes possibles envers sa femme peuvent, peut-être, avec Freud, être réduites à trois.

a.- Il peut, de façon mordante, dissimuler son aventure, ce qui équivaut à une omission. Comme le dit Freud (mais il veut dire l'événement du rêve) : le rêve a le blanc de la censure (qui laisse de côté certaines lignes d'un texte journalistique).

b.-- Il peut modifier la "rumeur" (selon laquelle il vit une aventure) : "Oui, mais il doit s'agir de mon collègue : il vit vraiment une aventure".

c.-- Il peut retourner la vérité : "Je ne suis pas du tout intéressé par l'aventure que votre ami raconte, comme si elle me concernait".

Conclusion : nous sommes, ici, face à une application directe de notre typologie des contraires (WDM 157v.). L'homme ne dit pas la vérité, il est, techniquement parlant, dans le déni.

WDM 164.

(2). - Les examens éthiques.

(a) Est ecclésiastique :

(i) Il n'y a mensonge que lorsque la personne à qui l'on ment (la victime) a un droit (WDM 60v.) aux véritables faits divulgués,

(ii) alors qu'il y a "rétention de la vérité" lorsque la personne qui s'attend à ce que les faits soient divulgués, mais qui n'y a pas droit, n'apprend pas les véritables faits. On pense au secret professionnel des médecins, des enseignants, des voisins (même la communauté des voisins est obligée de garder secret ce que l'on apprend, par exemple en vivant à côté), des prêtres (le fameux secret de la confession), etc.

Un médecin qui dit à sa voisine : "Vous êtes sûr que c'est un cancer, docteur ?", "Non, madame, c'est tout autre chose", ne "ment" pas au sens strictement éthique (théologique) : il a raison de cacher les véritables faits ou "vérité" ;

(b) Humain, -- dans le sens d'"hypothèse" (WDM 60 : Jean de Salisbury) -- Les circonstances réelles (= "hypothèse") -- le temps, le lieu, -- les acteurs/actrices impliqués et leurs situations rendent la "règle" traditionnelle de l'Église (règle de conduite), éventuelle, pas si facile. Immédiatement, la question se pose de savoir si l'homme, qui s'est engagé sur une "pente glissante par rivalité avec un collègue agissant", commet (WDM 57 ; 159) une omission (et donc ment).

(i) Supposons que sa femme soit un être émotif, ayant souvent du mal à se contrôler, il serait peut-être préférable (notez la modalité (WDM 54 : probablement)), c'est-à-dire plus responsable en conscience, que l'homme se taise (auquel cas il ne "mentirait" pas stricto sensu). Après tout, le mal qui résulterait d'une prise de parole serait probablement plus grand que le bien qui en résulterait.

(ii) Si, par contre, la femme impliquée dans le "triangle amoureux" est "ouverte à la raison", alors l'"hypothèse", c'est-à-dire l'ensemble des circonstances pratiques (= "contexte" ou "situation"), est radicalement différente : dans un tel cas, l'idéal (ici : conversation ouverte avec sa femme, même si cette conversation contient des éléments "douloureux" pour l'homme) devient réalisable (modalité : "possible") et ce, de manière responsable. L'homme qui retient alors (dans cette "hypothèse"), "ment" (au sens de l'Église) et commet une "omission" (c'est-à-dire qu'il prive sa femme d'une chose à laquelle elle a droit en raison du mariage).

WDM 165.

Encore une fois : la totalité, qui, en partie, est signifiée par les éléments (ici les détails, qui sont les circonstances), est décisive.

La méthode comparative, qui “recueille” (WDM 107), soit de manière distributive, soit de manière collective (WDM 88), est la seule à le montrer.

(3) -- *L'analyse psychologique approfondie.*

Nous soulignons certains aspects (pas tous).

(i) C'est un fait que, en particulier (mais pas seulement), les femmes subissent une “osmose spirituelle” (WDM 152) : il est possible qu'avec le temps, la femme concernée, par une perception “intuitive” (WDM 152), acquière une sorte de certitude sur le fait que son mari (toujours cette “alliance entière” ; WDM 151) est impliqué dans une affaire.

Elle le remarque, par exemple, dans le “nouveau” style du jeu amoureux, dans ses regards baissés parfois - contrairement à ce qui se passait auparavant - embarrassés, dans le fait qu'il rentre plus tard à la maison, etc., -- détails qui, pris ensemble (le fameux argument de convergence de Kard. Newman (John Henry Newman (1801/1890)) : encore une fois : la convergence de la totalité - confirme sa ‘présomption’.

(ii) La deuxième caractéristique “psychanalytique” est la possibilité que le transfert (WDM 149 : Ribot, aussi Freud) ait lieu, -- négativement cette fois. En voyant dans un seul cas (le sien) un homme (WDM 122 : synecdoque ou échange d'un seul avec tous ou presque tous, -- une fausse induction) remettre en question son mariage, la femme en question peut (notez la modalité) concevoir une sorte de ressentiment secret (‘ressentiment’) contre tous les hommes, respectivement. Elle conçoit de l'antipathie pour tout ce qui lui ressemble, individu mari.

(iii) Troisième aspect psychanalytique.

En vivant pendant des jours, des semaines, des mois, des années avec cette déception (“frustration”), la vie intérieure de la femme mûrit : en se concentrant sur cet UN aspect de sa vie totale (c'est-à-dire son mari, qui est en relation avec un autre, un “rival”), elle totalise cette frustration et constate “que toute sa vie, à cause de cette mégère, a échoué”. Ce qui était à l'origine un complexe, c'est-à-dire une division intérieure concernant un aspect, se généralise et se développe en une névrose (maladie nerveuse). Aliment pour les neurologues, les psychiatres, les psychothérapeutes, les médecins en général, les pasteurs et autres.

WDM 166.

Note:-- Nous passons ici sur la question posée par *William James* (1842/1910 ; le pragmatiste) dans son ouvrage *The Varieties of Religious Experience (A Study in Human Nature)*, New York, 1902, *Lecture 2 (Circonscription du sujet)*, 41ff.

Dans *W. James, Variants of Religious Experience (An Enquiry into Human Nature)*, Zeist/ Arnhem/ Antwerp, 1963, 27vv - la traduction néerlandaise - James, en tant que descripteur d'une religion vécue personnellement (et dans ce sens, "existentielle"), pose la question de la différence (WDM 155 : verschilkunde) entre le traitement spécifiquement religieux et le traitement non religieux de l'univers - en particulier de ses mauvais côtés et de ses défauts.

James constate que l'homme religieux - contrairement, par exemple, à l'acceptation purement rationnelle des Lumières du "grand éducateur, qui est "nécessité"" (WDM 48) - a un surplus de puissance de traitement. Il le caractérise en ces termes : alors que l'homme purement "moral" ("humaniste") se résigne à un ordre du monde (qui lui apparaît souvent comme dépourvu de sens), "l'homme religieux accepte le mal" - dans ce cas : le mariage raté - comme une forme de sacrifice (Nederl. vert., 33), -- ce, grâce à une disposition sacrificielle complexe, dans laquelle

(i) un bonheur plus élevé (ii) un malheur plus faible" (ibid.).

Véritable harmonie des opposés (un type de paire d'opposés ; WDM 157). Il ajoute : "Aucune autre émotion que le sentiment religieux ne peut conduire un homme à un état aussi particulier". (Ibid.).

La femme, dans le cas considéré, pourra donc, dans cette perspective de James, traiter son ou ses échecs de deux manières différentes au moins.

(4) -- L'analyse psychologique approfondie.

Nous nous connectons, brièvement, à nouveau à WDM 71/73 (transc. vérité).

Regardons maintenant du côté de l'"homme". Elle est fondée sur la vérité métaphysique ("Ce qui est, c'est") et la vérité logique ("Ce que je perçois comme objectif, je dois l'accepter comme vrai"). Mais la dissimulation (le fait de cacher, de déplacer, d'inverser) de sa vérité, c'est-à-dire son glissement, est le domaine de sa vérité éthique (= morale) :

(i) à moins de vivre comme le "juge qui ne craignait pas Dieu et ne se souciait pas des hommes" (WDM 81), il a des principes éthiques, dont l'invulnérabilité du mariage et la fidélité conjugale (sans parler de la "fidélité" au petit enfant occasionnel) ;

WDM 167.

(ii) en tant que non-nihiliste (c'est-à-dire qui ne nie pas la vérité, la valeur et la cohérence (l'unité)), il sait que sur ce point (ou peut-être sur plusieurs) sa pratique ne correspond pas à ses principes : il vit, éthiquement, dans un mensonge existentiel partiel.

1. Or, tout le monde sait - et certainement le psychanalyste - que le mensonge éthique va de pair avec un complexe, c'est-à-dire plusieurs valeurs (tendances) qui ne correspondent pas les unes aux autres, -- d'où une discorde intérieure.

2. Ne pas vouloir connaître son erreur peut (modalité) s'étendre de ce seul point sensible à pratiquement tout son style de vie.

Cela commence par la dissimulation (triple) du seul - unique - point, le glissement. Mais il continue avec toute une série de mensonges et, dans certains cas, de véritables mensonges graves, afin de pouvoir maintenir ce silence. "Oui, mon collègue est resté pour discuter après le travail. Vous savez : dans le condor". "Ah oui : la secrétaire du patron est venue avec beaucoup de travail qui devait être posté demain. "Je dois aller en Hollande - pour mon travail (je ne fais que passer) - pendant trois jours. Cette concurrence européenne, qui se poursuit en 1992, oblige notre entreprise à se développer" : "Oui, je sais : ces derniers temps, on parle aussi de toi, comme - tu te souviens - on a commencé à parler de moi".

"Mais dites, ma petite dame, j'entends de plus en plus parler de votre "relation" avec Hugo. Je suppose que c'est comme dans mon cas : parle, parle, mec". "Soyons honnêtes : notre mariage a l'air bien mal en point. Vous avez longtemps soupçonné "quelque chose" - de moi, je veux dire. Mais moi, je sais aussi ceci sur vous : il y a aussi "quelque chose", je veux dire sur Hugo". Poursuivez : l'"homme" sait qu'il invente (c'est-à-dire qu'il calomnie, c'est-à-dire qu'il invente le mal). Mais il met sa femme, qui calomnie, en échec, avec des choses qui ressemblent à ce qui a été dit de lui (sauf la vérité objective). Désormais, l'élément de division est là : s'il n'y a pas de repentance, cela se terminera par un - énième - divorce.

WDM 168.

4.-- *Diviser ou compléter.*

La théorie de la négativité, outre la tension, parle également de la dichotomie.

Le point de départ est, bien entendu, l'ensemble de la collection ou l'ensemble du (système). Mais, en son sein, soit une partie (une partie objectivement distincte), soit une partie subjectivement distincte est considérée comme séparée et en soi (mise à part), -- dans la mesure où elle est distincte (= différence) de "tout ce que cette partie resp. cette partie n'est pas". Cela semble, à première vue, banal, mais les exemples vont nous apprendre le contraire.

a.-- *Le singulier* (unifié ou individuel).

Une chose unique, singulière - et en ce sens "singulière" - ne peut être définie que par sa forma (WDM 28), sa forme d'être. Pensez à vous, vous qui lisez ces lignes : ce qui vous définit, dans votre individualité unique, comment allez-vous le formuler (sans parler de le prouver) ? WDM 5v. (idiographie) nous a appris que tout ce qui porte un nom propre est de ce type.

b.-- *La forme de la créature ("forma")*.

Mais - étrangement - les formes générales (universelles) de l'être, - elles aussi, ont leur propre "être" (être, essence) irréductible, à rien de différent. Par exemple, tout ce qui n'est pas rouge (WDM 5), ne fait pas partie de "tout ce qui est rouge" (pour en rester, maintenant, au petit exemple de Husserl),

Note -- Dans ce sens, même tous les universaux (WDM 106) sont basés sur la dualité, mais différemment de l'unique. L'unique s'oppose à la fois par sa forme générale d'être, qu'il a, ou contre tout ce qui n'est pas cette forme d'être, et aussi par la forme individuelle d'être, qu'il a, contre tout ce qui, au sein des spécimens présentant la même forme générale d'être, n'est pas ce spécimen, un seul ou unique (singulier).

La distinction, si fondamentale pour notre connaissance et notre pensée, dépend de ces deux types de complémentarité.

Encore une fois : la méthode comparative révèle qu'il y a

(i) d'une part, est quelque chose (avec l'être général et l'être individuel) et
(ii) d'autre part, le reste (également dual), c'est-à-dire tout ce qui est la négation (négation) de ce quelque chose.

c.-- *Figure et contexte.*

(1) Les gens connaissent bien le système premier plan/arrière-plan !

(2) Une application de ce système est le système "figure/arrière-plan". La fille que je vois jouer dans le sable sur la plage blonde - comme elle se détache, avec ses cheveux noirs de jais et sa peau bronzée, sur l'horizon baigné de soleil !

WDM 169

1. En psychologie de la perception, une “figure” est une forme (géométrique) qui se détache d’une totalité. Ainsi, la “figure” devient un premier plan sur un arrière-plan. Toujours dans cette totalité.

Sur le plan musical : la mélodie d’une chanson, qui se détache de l’ensemble par sa répétition (“refrain”), constitue ce que l’on appelle le “thème”.

Note - Il est tout de suite clair qu’une telle figure est un type de “Gestalt” (forme perceptive). Ce que, au passage, les paléopythagoriciens (WDM 13) appellent “nombre.forme.harmonie”.

2. *M. van Loggem*, traduction, *Norbert Sillamy, Lexicon of Psychology, Utr./Antw.*, 1974, 87v., élargit encore cette systémique.

(a) Le fait qu’un élève prenne du retard scolaire n’est que l’apparence (c’est-à-dire le premier plan) d’un trouble (=figure) qui révèle à la fois l’état de santé global et la situation psychosociale globale (ces deux aspects constituent l’arrière-plan sur lequel émerge la figure).

Note : Les structuralistes parleraient ici de structures de surface et de profondeur, Sillamy dit : “L’organisme (de l’élève) fonctionne comme un tout, dont les parties, qui, de temps en temps, passent au premier plan, ne peuvent (*note* : ne pas comprendre : pas simplement) être détachées”. (A.c., 88).-- Ce qui est une application directe de la théorie des systèmes (WDM 146).

(b) Toute division peut être formulée précisément dans les mêmes termes : ce qui est séparé (objectif, subjectif, -partie ou partie), est la figure, ce qui se détache sur le fond, le complément. C’est la négation.

II.D.-- 5.-- L’harmonie des contraires.

En guise d’introduction... - Le pape Jean-Paul II, dans la cathédrale d’Anvers, le vendredi 17.05.1985, a traité de “l’engagement” du laïc dans l’Eglise. Il a notamment déclaré

“Dans la Bible, la nature (WDM 12) est dessinée comme une puissance avec une tête de Janus :

- (1) Il peut être amical envers l’homme, -- lui donner de la nourriture, par exemple ;
- (2) mais elle peut aussi le menacer, -- lui ôter la vie par exemple”.

WDM 170.

-- *J. W. Goethe* (1749/1832), dans son *Faust* (1808/1832), I, dit à travers Mefistofeles : “Je suis l’esprit qui nie toujours. Et à juste titre, car tout ce qui existe mérite d’être détruit. Mieux vaut donc que rien ne vienne à l’existence ! Ainsi, tout ce que vous connaissez comme étant le péché et la destruction - en bref, le mal - est mon élément particulier”.

Ce que le pape dit en général - la philosophie naturelle biblique, Goethe l’approfondit dans le texte ci-dessus. Et ceci dans le sens des théologies païennes, dont nous donnons quelques exemples.

a.-- *S.N. Kramer, L’histoire commence à Sumer* (WDM 156), 124, dit : “Bien que les Sumériens pensaient que les grandes divinités - en particulier la déesse Nansje (= Nanshe) - se comportaient bien sur le plan éthique, ils croyaient que, à la base (*note* : mieux “causant”) de la culture humaine, les mêmes divinités avaient aussi introduit le mal (le mensonge, la violence, l’oppression).

En particulier : la liste des “moi” (c’est-à-dire des principes (WDM 7 : archè, principium)), inventés par les divinités pour faire fonctionner le cosmos (l’univers, la nature) sans heurts, comprenait non seulement la vérité, la paix, la bonté, la justice, mais aussi le mensonge, la dispute, la plainte, la sainte peur.

Pourquoi les divinités avaient-elles jugé nécessaire de provoquer et de favoriser le mal, le péché, la souffrance, l’erreur de calcul ? (...). Les sages (WDM 10) de Sumer ne pensaient-ils pas que la volonté des divinités et ses motifs ou motivations étaient impénétrables ?

En d’autres termes, ce que le pape appelle la tête de Janus de la nature (des spécialistes des sciences naturelles), les anciens théologiens samis (les “sages”) l’interprètent comme étant causée par la divinité, ce qui est très proche du Satan que Goethe formule.

W.B. Kristensen, Verzamelde bijdragen tot kennis der Antieke godsdiensten (Recueil de contributions à la connaissance des religions anciennes), Amsterdam, 1947, 272v.

(1) Modèle appl.

Le dieu babylonien Anoe (= Anu), le dieu de l’univers, “ Père des sept dieux “, est “ un dieu démoniaque de la totalité “ (o.c., 272).

La “totalité” signifie, ici, la dichotomie du bien et du mal. “En Anu, toutes les énergies divines étaient unies.

(a) Il était le destructeur universel :

(2) Le salut et la calamité émanent de lui”. (Ibid.).

Sa nature (= forme de créature) était “démoniaque” au sens religieux de ce terme.

WDM 171.

Cela signifie :

a. Le bien et le mal, -- le salut et la calamité, -- découlent de la causalité de la divinité,

b. qui, pour notre intellect ou notre raison humaine faillible, sont précisément pour cette raison insondables, c'est-à-dire incompréhensibles.

(2) Modèle réglementaire.

Kristensen - un vrai connaisseur - généralise : "Ce type de représentation des divinités était connu de la plupart des peuples anciens et s'appliquait, en particulier, dans la relation aux divinités les plus élevées.

Le "dieu" de Job, le Zeus grec, la double Fortuna de Rome, le Varoena (= Varuna) indien, et même un Ahura Mazda (= Ahura Mazda, en Iran, chez les Zoroastriens), qui comprenait les deux esprits du ciel, montrent tous, en tant que détermineurs souverains de la destinée, la nature de l'Anoé babylonien : le salut et la calamité venaient d'eux, - la chute et l'élévation, c'est-à-dire. i. les opposés, qui constituent la vie permanente (note : comprendre : la, dans la perspective païenne éternelle) du monde et dans lesquels les Babyloniens voyaient "la totalité divine".

La volonté de ces divinités était le destin - la "Moira" (des Grecs), -- "divine", mais inhumaine". (O.c., 272v.).

"Les anciens étaient parfaitement conscients de cette contradiction dans l'être 'divin'". (ibid).

Remarque : Kristensen n'utilise pas le terme "divin" dans un sens strictement monothéiste (c'est-à-dire biblique) : il suit le langage des théologiens païens. "Divin" signifie "ce qui est propre aux divinités" (WDM 17 : extra-naturel, pas surnaturel).

c.-- C.J. Bleeker, *De Moedergodin in de Oudheid (La Déesse Mère dans l'Antiquité)*, La Haye, 1960, 27, prend la même position - le démonisme ou l'ambivalence des divinités extraterrestres - également pour la divinité féminine.

(1) La figure de la terre-mère, par exemple, adorée partout, bien que sous une forme polydémonique (c'est-à-dire selon des religions très locales et répandues dans toute l'humanité primitive), est désignée par Bleeker par le terme grec "Pan.dora", "celle qui donne tout (et le bien (salut) et le mal (calamité))" (o.c., 27). Il explique : "La nature démoniaque de la déesse de la Terre (...) : elle ne fait pas que donner, elle reprend aussi". (o.c.,28).

(2) Les déesses de la terre - Ishtar (Babylone), Isis (Égypte), Anahita (Iran, Athènes (Grèce), Freyja (Germanie), Kubele (Phrygie -en Asie Mineure), Lakshmi (= Lakshmi) et Kali (Inde) - montrent, tout comme la déesse de la terre originelle, Terra Mater (en latin) ou Dèmètèr (= Déméter, -- en grec), que le caractère démoniaque, c'est-à-dire biface, le bien et le mal (éthique), le salut et la calamité (caractère eudémonologique ou analytique du destin), est invisible à l'œil nu.-i. caractère à double face, bon et mauvais (éthique), salut et malheur (eudémonologique ou analytique du destin).

WDM 172.

Un applicateur indien.

Le couple Shiva (= Shiva) - Shakti (= Shakti)... Bleeker, o.c.,133v., le développe sommairement.

(a) *Shakti, c'est-à-dire la force*, l'énergie primitive ou "suffisante" (E. Wood, *Vedanta Dictionary*, New York, 1964, 171 (Shaktis (Powers)), de Shiva, porte une pluralité de noms.

1. elle est appelée Doerga (= Durga), l'inaccessible (inapprochable), elle est "vierge", Koemari (= Kumari), mais "épouse" de Shiva.

2.-- a. Le côté salubre est exprimé dans les noms Oema (= Uma, la bienveillante) et Gauri (la dorée).

Le côté inquiétant qui prévaut est exprimé dans le nom Kandi (le sauvage, l'impétueux, l'incontrôlé) et Kali (le noir).

a. En tant que porteuse de salut ("soteira", sauveur,-- en grec ancien), elle est représentée comme une jeune femme vierge séduisante, tenant une fleur de lotus bleue, tout en étant "debout" sur un animal (tigre, lion) (c'est-à-dire comme un sujet du niveau animal, dans le monde invisible et visible).

b. En tant que souveraine calamiteuse, elle ressemble, dans l'art, à une vieille et laide "sorcière", avec quatre bras et parée de serpents (encore une fois, pour contrôler l'animal) et ... des têtes de mort autour de son cou.

"Kali combat et contrôle les démons (WDM 66vv. : le noble joug ; Kali, pour pouvoir combattre le mal, se transforme en une vieille et laide sorcière (le même par le même) : (o.c.,134). En d'autres termes, ce rôle de déesse-mère (fonction active, d'où son nom de "Funktionsgöttin" (utilisatrice)) se manifeste surtout, en Inde, chez les gens du peuple, qui, précisément sous cette forme effrayante et "sombre", l'invoquent comme sauveuse, oui, la convoquent... Il faut noter qu'il s'agit d'un être maternel féminin. Pas un être "mâle-animal".

(b) *Shiva, le dieu masculin-animal typique*, est - également, mais différemment - démoniaque. Il est à la fois le donneur et le destructeur de la vie (WDM 13 : substance univers-âme)).

WDN 173,

1. D'une part, Shiva est un dieu de la procréation et de la fertilité (indiquant la magie sexuelle).

2D'autre part, c'est un mortel, c'est-à-dire un ascète, qui - à moitié nu, barbouillé de cendres (le reste de la vie brûlée), entouré de crânes - se consacre à une méditation qui mobilise toute l'âme.

a. Dans l'art, Shiva est représenté, par exemple, comme participant à des groupes de danse orgiaque (sauvagement érotique).

b. Ou - se tenir debout sur un démon envahi (encore une fois, la fonction d'"exorciste" ou de sauveur ; il est, dans ce rôle, un "Funktionsgott" (utilisateur)). - Shiva danse dans un cercle de flammes. "L'image de son activité de destructeur du monde". (Bleeker, o.c.,133).

La conception circulaire ou cyclique de l'univers, selon laquelle l'univers, y compris le monde humain, s'élève parfois (naît) et tombe parfois (disparaît), n'est qu'une déduction du "démonisme", qui est compris dans l'histoire religieuse. C'est précisément en cela que le surnaturel ("divin", dans le langage de Kristensen) se manifeste.

Note : La parapsychologie professionnelle et, de manière beaucoup plus incisive, le véritable occultisme (dont le spiritisme n'est qu'un aspect) étudient, voire pratiquent, le surnaturel (paranormal). Il n'est donc pas surprenant que les deux branches de l'analyse phénoménologique soient confrontées au double et à l'impénétrable qui caractérisent le démonisme.

L'évaluation biblique.

En dehors de la nature et de ce qu'on appelle le "divin" ou le paranormal en dehors de la nature, la Bible connaît le surnaturel, c'est-à-dire la Divinité unique et véritable, qui est à la fois transcendante (transcendant tout) et immanente (intimement présente en tout).

Écoutons, pour un instant, la *Genèse 3:1vv.*

(a) Nous sommes dans le Paradis terrestre, qui ressemble à un jardin oriental, un jardin d'agrément. Avec les inévitables arbres.

(b) Le serpent (le type animal mâle), qui "ne craint pas Dieu et ne s'inquiète pas des hommes". (WDM 81 ; 166), dit : "(...) Dieu sait que le jour où tu (Eve, la femme) oseras manger de l'arbre du centre (*note* : l'arbre cosmique ; symbolisant tout ce qui vit), tes yeux s'ouvriront et tu seras comme des divinités, connaissant le bien et le mal ;

WDM 174.

Vous voyez, la Bible commence à prendre racine dans un univers démoniaque. Cette Bible - contrairement à beaucoup de ses contemporains, encore - ne se fait aucune illusion sur cet univers. Elle est, - par le serpent, qui ne craint pas Dieu et ne dérange pas les gens, - conçue et contrôlée (c'est-à-dire qu'elle en est le principe ; WDM 7).

Ce n'est pas sans raison que Jésus lui-même, par l'intermédiaire de *saint Jean* (12/31), appelle Satan "le prince de ce monde" ("monde" - ici - au sens cosmique - large).

Lors de la première grande confrontation avec le "prince de ce monde", Jésus ne l'a-t-il pas entendu dire : "(Le diable) emmène Jésus sur une très haute montagne, lui montre tous les empires de ce monde, avec leur gloire, et dit : "Tout cela, je te le donnerai, si tu te prosternes devant moi". (...)" (*Matthieu 4:8v.*).

Conclusion .

Apparemment, la Bible est elle aussi convaincue que le démoniaque à deux visages est le véritable arrière-plan de "ce monde". Cette même Bible est, précisément, une réaction à ce fait brutal.

Note : Nous nous souvenons bien sûr de WDM 31, où nous avons déjà parlé d'un type d'"harmonie des contraires", le type dialectique. Il ne s'agit que d'une "sécularisation" (transfert dans le domaine profane de données originellement sacrées (WDM 17)) de ce que nous venons d'exposer.

Les conclusions pratiques, sur la base de la philosophie de l'histoire.

Tout cela peut sembler très éloigné du monde et "théorique". Mais écoutez ce qui suit.

Karl Löwith (1897/1973), *Weltgeschichte und Heilsgeschehen*, in : *W. Otto u.a. Anteile (Martin Heidegger zum 60. Geburtstag)*, Francfort-sur-le-Main, 1950, 150, écrit :

"Aussi inconcevable qu'il puisse paraître, au départ, que la sécularisation radicale trouve son origine dans une 'Entweltlichung' (retrait du monde) religieuse, une 'fuite du monde', cela ne ferait que confirmer une règle générale de l'histoire : dans le processus de l'histoire émerge toujours autre chose - le négatif - que ce qui était prévu au début d'un mouvement (...). Les grands innovateurs de l'histoire préparent pour les autres - les négateurs - les chemins qu'eux-mêmes - les négateurs - n'empruntent pas".

WDM 175.

Comme modèles applicatifs de cette règle “générale”, K. Löwith indique :

(i) **J.J.Rousseau** (1712/1778) a préparé la Révolution française (1789/1799) ; mais il ne se serait pas reconnu dans Maximilien de Robespierre (1758/1794 ; il a joué un rôle décisif dans “la Terreur”, de mai 1793 au 27 juillet 1794, -- un système dictatorial).

(ii) **Karl Marx** (1818/1883) a préparé la Révolution russe (de février à octobre 1917), au cours de laquelle les bolcheviks ont pris le pouvoir, après avoir vaincu les mencheviks minoritaires, à Bruxelles et à Londres, au Congrès de 1903) ; mais il ne se serait pas reconnu dans Vladimir Lénine (1870/1924 ; le fondateur du marxisme bolchevique).

(iii) **Friedrich Nietzsche** (1644/1900 ; WDM 38 ; 58 : 61 ; 73 ; 78) a préparé la révolution fasciste (WDM 10 ; 122 ; 147) ; mais il ne se serait pas reconnu dans Adolf Hitler (1889/1945), qui, en 1942, au col du Brenner, a offert au Duce, Benito Mussolini (1883/1945 ; dictateur italien, qui, en 1919, a fondé le parti fasciste, partisan d’un “régime totalitaire”) les œuvres de Fr. Nietzsche en cadeau.

Nous pouvons ajouter d’autres exemples.

Par exemple, **Guillaume d’Ockham** (1295/1350), le nominaliste. A. Weber, *Histoire de la philosophie européenne*, Paris, 1914-8, 234 affirme que William Occam (deuxième orthographe), qui, entre-temps, s’est rendu célèbre dans le roman *Il nome della rosa* (Le nom de la rose ; Milan, 1980 ; -base du film du même nom) d’**Umberto Eco** (1932/2016 ; sémiologie à Bologne), avec son action “révolutionnaire”, visant à la purification et au renouveau de l’Église catholique, partait d’un bon sentiment, mais aboutissait néanmoins à ce que les laïcs (et surtout certains princes) secouent “le joug de la Rome chrétienne”. Ce que, à l’origine, il n’avait pas voulu.

Un autre modèle : **Martin Luther** (1483/1546), le réformateur. Selon **Joseph Lortz**, *Die Reformation in Deutschland*, 1939 - Lortz est “le Nestor de la recherche catholique sur Luther”, Luther était (a) un personnage profondément religieux, (b) qui s’est involontairement éloigné de l’Église catholique. Quel **Dr. Günther Deschner**, *Luther (Eine Bilanz nach 500 Jahren)*, in : *Bunte* (10.11.1983), 126, convient que “rien n’était plus éloigné de Luther que la fondation d’une nouvelle idéologie. Il n’avait même pas l’intention de fragmenter l’Église romaine. (...). Son succès a été nourri par d’autres forces : celles-ci résidaient à la fois en lui et dans la structure de son époque.

WDM 176.

Troisième exemple : *René Descartes* (1596/1650, le fondateur de la philosophie moderne). C. Forest, O.P., *Le cartésianisme et l'orientation de la science moderne*, Liège/ Paris, 1938, 3, dit : "Le cartésianisme, en tant que système, a été abandonné assez rapidement.

Pourtant, Descartes a continué à influencer les philosophies modernes et les sciences modernes non moins".

L'une des déductions les plus frappantes que les penseurs, après Descartes, ont tiré de ses prémisses sont les thèses du matérialisme (WDM 37). Ce à quoi Pater Forest a répondu : "Il ne s'agit pas d'imputer à Descartes l'interprétation matérialiste de la science (...). Il est resté croyant jusqu'à la fin de sa vie. Son spiritisme (WDM 37) n'est pas remis en cause ici.

Mais les idées que les hommes mettent en circulation vont au-delà de ce qu'ils avaient prévu : avec une logique implacable, elles poursuivent leur chemin dans les esprits pensants". (o.c.,4).-- On peut donc à juste titre qualifier Descartes de prématérialiste.

Nature et explication.

La meilleure façon de caractériser les cas ci-dessus est peut-être de parler de "retournement (vers le contraire)" ou, au moins, de "retournement (vers autre chose)". On reconnaît la structure de l'harmonie des contraires, dans l'une de ses applications.

D'ailleurs, les dialecticiens sont très attentifs à ce retournement, -- le saut de la thèse à l'antithèse, -- de l'"affirmation" à la "négation". Aussi variée soit-elle : la négation, en tout ou en partie, se distingue.

"Les chemins de l'histoire, entre origine et but, entre intention et conséquence, tournent". (K. Löwith indique les déclarations.

(1) *Gianbatista Vico* (1668/1744 ; *Scienza nuova* (1725), ouvrage sur la philosophie de l'histoire) et J.B. *Bossuet* (1627/1704 ; *Discours sur l'histoire universelle* (1681),-- tous deux croyants, voient dans la couverture un signe de la Providence divine. G.W. *Hegel* (1770/1831 ; WDM 31 ; 53.1 ; 70 ; 91), le dialecticien, protestant libéral, se réfère à la couverture comme "eine List der Vernunft" (une ruse de la Raison, comprise comme le discours universel ou du monde et de l'histoire, c'est-à-dire cette force rationnelle qui, d'une manière apparemment rationnelle, contrôle à la fois le cosmos et l'histoire (culturelle) (WDM 7 : principe)).

WDM 177.

(2) Hegel, qui ne cachait pas sa sympathie pour les “philosophes” (c’est-à-dire les rationalistes éclairés) du XVIIIe siècle - même pour ceux qui s’opposaient le plus farouchement à la “cause” du christianisme et du spiritisme (dans la mesure où il suppose un Dieu personnel et l’immortalité personnelle de l’âme humaine) - avait un disciple qui transforma son “idéisme” en matérialisme, - Karl Marx (en ce sens, K. Marx n’a fait que poursuivre le prématérialisme de Hegel - en raisonnant, comme les matérialistes français du XVIIIe siècle, le prématérialisme de Descartes). Marx n’a fait que poursuivre le prématérialisme de Hegel - en raisonnant, comme les matérialistes français du XVIIIe siècle ont poursuivi le prématérialisme de Descartes ; cf. *R. Serreau, Hegel et l’Hégélianisme*, Paris, 1965-2, 26s. (Spiritualisme et matérialisme)).

K. Marx a principalement substitué des facteurs économiques (WDM 108) à ce qu’il considérait comme une “Raison” imaginaire (discours sur le monde). Mais lui aussi a vu le changement. Il l’interprétait comme un effet de la “dynamique sociale” (c’est-à-dire l’ensemble des “forces” (classes, par exemple) actives dans une société). Une seule et même réalité - la société - présente, à un certain moment, un “auto-renversement” (transformer quelque chose en quelque chose d’autre ou en son contraire). Ce que Marx pensait de la révolution, entre autres choses.

L’auto-validation de la religion.

Une application choquante de la théorie de la couverture nous offre *Anselm Grün, S.B., Dealing with the Evil One (La lutte des vieux moines contre les démons)*, Bonheiden, 1984. L’auteur s’appuie principalement sur Evagrius Ponticus (346/399 ; un moine oriental et père du désert). L’œuvre, qui, dans les termes de C.G. Jung (WDM 151 ; traite des expériences et des enseignements d’Evagrius, commence par souligner que la recherche de Dieu (un thème biblique authentique) peut aussi être sujette à l’auto-renversement.

(a) Les expériences des moines (du désert) peuvent être décrites comme suit. “Les démons peuvent contrôler une personne à tel point qu’elle devient possédée. Ils travaillent sur des maladies telles que la schizophrénie (WDM 103), l’épilepsie (maladie des chutes), la folie et l’hystérie (type maladie nerveuse).

Les récits des moines décrivent les symptômes les plus divers de maladies physiques, qu’ils attribuent aux “démons” : un moine mange sa propre “saleté” (“coprophagie”, c’est-à-dire manger des excréments) ; un autre se griffe et se coupe ; d’autres encore sont traînés par les démons ; certains sont poussés au suicide. (o.c.,16).

WDM 178.

Un exemple remarquable est mondialement connu : Saint Antoine le Grand (251/356), un anachronique (moine du désert, vivant seul), connu pour les tentations (érotiques) auxquelles il a résisté.

“Antoine est allé dans le désert pour vivre pour Dieu seul (...). Mais la route - dans la solitude - le conduit non seulement en présence de Dieu, mais aussi en présence du Malin. Le Malin s’approche maintenant ouvertement de lui. Et sa solitude se révèle être une discorde désagréable avec le Malin. Antoine doit prendre le combat avec le Malin. (...) L’expérience d’Antoine est typique de tout le monachisme primitif (approximativement du IIIe au VIe siècle)”. (o.c.,9).

(b) Les moines ont fait l’expérience que leur chemin vers Dieu mène - avant tout - à la lutte contre les puissances obscures (...). Ces “puissances”, qu’ils voient à l’œuvre dans leurs désirs, leurs pulsions, leurs motivations et leurs émotions, ils les appellent “démons”.

Ils décrivent longuement les différents types de démons, leurs techniques et leurs méthodes pour attirer les gens sous leur charme”. (o.c.,10).

Conclusion .

(1) Chercher Dieu, au moins dans ces conditions, c’est en même temps être confronté à “l’esprit de négation de Dieu” (WDM 170 ; 173 (qui ne craint pas Dieu et ne dérange pas les gens)).

(2) Cette ou ces puissances démoniaques ont pour principe “ la totalité “ (et le bien et le mal entremêlés), c’est-à-dire l’affirmation et sa négation ou son antithèse.

(3) Comme déjà depuis Sumer (WDM 170) - jusqu’à Jésus (WDM 174), qui s’est aussi engagé dans la même lutte dans le désert - les moines interprètent leur situation conflictuelle comme étant causée par des facteurs (“êtres”) extraterrestres, malgré le fait qu’ils tiennent - en même temps - les pulsions, en partie, responsables.

(4) En étudiant l’histoire de la religion, on peut se demander si toute la vie religieuse - et pas seulement celle située dans le désert et la vie monastique - n’est pas un règlement de cette nature.

II.D.-- 5.A.-- *L'équation différentielle.*

1. WDM 156 nous a appris, au passage, qu'en calcul différentiel, on travaille non seulement avec des différences (ce que l'on appelle "différentiel"), mais avec des différences petites, voire ultra petites. Une quantité variable est, notamment, considérée dans la mesure où elle subit une petite augmentation ou une petite diminution.-- Nous étendons maintenant ceci.

2. *L'impact du changement quantitatif (progressif) sur la qualité.*

A. Il y a encore des gens qui considèrent que la "quantité" (la taille) - parfois exprimée mathématiquement - est en conflit avec le sens du qualitatif dans la réalité.

Conséquence : "critique" de la quantification et des méthodes mathématiques, qui impliquent des données qualitatives.

B. Aristote - dans ses Catégories (prédicaments) (WDM 84) - distingue bien les deux propriétés/mesures (qualité/quantité), - mais ne les sépare pas. Il les voit comme étant jointes ("harmonie de la propriété et de la mesure"). Que nous allons maintenant examiner de plus près.

a.-- *Les Tropiques d'Aenesidemos de Knossos.*

Aenesidemos (= Aenesidemus) est un sceptique, c'est-à-dire un penseur, qui met le "scepticisme" (la recherche) au centre, dans la mesure où cette recherche ne mène qu'à l'incertitude et au doute. Il est "phénoméniste", c'est-à-dire qu'en ce qui concerne la connaissance humaine, il pense que nous ne connaissons que "ta fainomena", les choses dans la mesure où elles se présentent à nous par l'intermédiaire de nos sens : notre connaissance est purement phénoménale, liée aux phénomènes ; elle n'atteint pas l'essence même des données.

Il est aussi un Héracléen (WDM 31).

Échantill. bibl.

-- V. Brochard, *Les sceptiques grecs*, Paris, 1887-1 ; 1969-2, 253/298 :

-- R. G. Bury, *Sextus Empiricus*, 4 volumes, Cambridge (Mass.), 1961, I (*Outlines of Pyrrhonism*), xxxvii/x1 ;

-- J.-P. Dumont, *Aenesideme*, in : D. Huisman, *air, Dict. d. phil.*, 22/24.

(1) *Les tropiques*

Au centre de ce crétois se trouvent les "tropoi" ("tropes" ; modes de pensée --- WDM 117f.). Ceux-ci ont, dans son système, le sens de prouver que tant notre expérience sensorielle que notre pensée sont fondamentalement relatives. Ce qui revient à un relativisme ou une relativité. Nous devons suspendre notre jugement final sur tout ("epoche"), car nous ne savons rien ; au sens propre.

WDM 180.

(2) Les tropes ou les formes d'opinion sont basées sur :

(i) l'objet même de notre expérience sensorielle ou de notre connaissance intellectuelle,

(ii)a sur la distance entre cet objet et nous-mêmes (on perçoit quelque chose au loin, mais on le voit avec précision, par exemple),

(ii)b et l'état de nos sens (un mauvais entendant n'entend pas ce qu'un bon entendant entend).

(3) Les changements quantitatifs de l'objet lui-même entraînent des changements - même brusques - de la perception qualitative.

(3)a. Changements distributifs.

Si une forme d'être (forma ; WDM 28), à la portée de nos sens (et, à la fois, de notre esprit (raison)), se produit soit plus fréquemment, soit plus rarement, ceci, dans le même intervalle de temps, alors elle apparaît, à tout moment donné, qualitativement différente, ceci, éventuellement, de façon discontinue.

Modèle appliqué.

A. La comète ("étoile à queue") et le soleil sont tous deux des corps célestes. Néanmoins, l'étoile à queue, en raison de sa rareté, suscite la surprise du public, alors que le soleil, en raison de son occurrence fréquente (haute fréquence), n'est pas sensationnel.

B. Chez nous, un tremblement de terre est rare (et choque l'esprit) ; en Californie, par exemple, où il est beaucoup plus fréquent, on "apprend à vivre avec", - Les anciens Romains disaient : "Assueta vilescunt" (Les choses, pour autant qu'elles soient fréquentes, sont "quotidiennes" (on s'y habitue)).

Note : La cause est, ici, l'objet d'observation (phénomène céleste, tremblement de terre) ; l'effet ('conséquence') l'impression de l'esprit. Ce qu'Ainesidemos, donc, donne en exemple (et, après lui, le rhéteur gaulois (WDM 1 ; 12 ; 62) Favorinus d'Arles (+80/+160)), est psychologique-axiologique (l'impression sur l'âme et le jugement de valeur qui en découle). Ce qui n'est qu'un type de causalité.

Note -- On peut esquisser un type de différentiel : unique (unique) -- très/assez rare -- (assez) fréquent.

(3)b. Changements collectifs.

Une forme d'être, dans la mesure où elle est modifiée collectivement, - par exemple une masse - change qualitativement.

Modèle applicable.

(a) Selon Ainesidemos, un seul grain de sable peut paraître épineux, tandis que de nombreux grains de sable, rassemblés en une masse (tas), peuvent paraître mous.

Note : Encore une fois, un effet psychologique-axiologique.

(b) Une petite dose de vin, par exemple, “fortifie l’âme” augmente progressivement, puis cette dose, soudainement (par bonds) se transforme en son contraire : trop de vin, par exemple, a soudainement un effet néfaste.

Note : Il s’agit évidemment d’un exemple biochimique.

Note -- Comparer avec WDM 176vv : ici le changement vers autre chose, vers le contraire, est posologique (la posologie est une science du dosage).

Modèle moral.

Selon les normes éthiques de nos ancêtres, le décolleté (la partie inférieure de l’encolure d’un vêtement féminin), s’il n’était pas trop profond, était considéré comme moralement bon, alors que s’il était trop profond, il était moralement irresponsable. Le décolleté était parfois “moral”, parfois “immoral” (c’est-à-dire acceptable ou choquant pour le sens des valeurs, c’est-à-dire l’exposition du corps féminin).

Le saut entre la pudeur et l’obscénité était - en quelque sorte - mathématiquement exprimable (“Quelques centimètres de tissu en plus ne feraient pas de mal”), mais toujours - dans une certaine mesure - déterminé par le hasard... Ce qui, encore une fois, signifie un nouveau type d’“effet”.

Note-- Temps différentiel : (trop profond, profond, juste) coupé -- (juste, peu, très peu) coupé,-- avec, quelque part au point de rupture, la couverture.

Digression.

WDM 127 (le procès de la méthamphétamine, -- modèle réglementaire);-- 135 (application opérationnelle),-- ils nous ont appris ce qu’est ‘réduire’.

Anaxagore de Clazomenai (Anaxagoras of Clazomenae ; -499/-426) est considéré comme le fondateur de la méthode expérimentale, du moins dans sa forme ancienne.

Échantill. bibl. D.A. Gershenson/ D.A. Greenberg, *Anaxagoras and the Birth of Scientific Method*, New York, 1964-1 (avec une introduction d’Ernest Nagel, une autorité en la matière), 40 et suivants, affirme que, chez lui, on trouve dans le cadre de la pensée antique, presque toutes les caractéristiques principales de nos sciences naturelles actuelles. Et surtout la preuve expérimentale.

Une de ces preuves est une application brillante du changement quantitatif progressif, comme un présage (cause), suivi d’un changement qualitatif soudain (saut).

WDM 182.

“Puisqu’Anaxagore considérait que l’air sous la terre était capable de “porter” la terre (*note* : en cela, il est typiquement pré-moderne), il était clairement conscient que tout gaz était susceptible de subir une dose considérable de pression”. Et ce, non seulement lorsqu’elle était au repos, mais aussi lorsqu’elle prenait la forme de formidables secousses. On pense au vent : bien qu’invisible pour l’homme de l’Antiquité, l’air en mouvement était palpable ; en effet, sous forme de tempête, il était destructeur. Cfr o.c.,40.

Anaxagore a été l’un des premiers à apporter la preuve expérimentale du fait que l’air, aussi imperméable soit-il, peut résister à une force puissante. Oui, le même air, que nous désintégrons si facilement lorsque nous le “traversons” et qui offre si peu de résistance à tout corps qui le “traverse”.

Des expériences publiques ont été proposées par Anaxagore, dont nous disposons encore aujourd’hui de rapports fiables.

Gershenson/Greenberg, *ibid.*, donner, de la, modèle.

1. Il a pris un sac à vin (en cuir) et a tordu le col de ce sac - changement quantitatif progressif (augmentation de la pression) jusqu’à ce que l’air comprimé (gaz) rende dur le sac très souple. Ce qui, différentiellement parlant, est une inversion du contraire (de doux à dur).

2. Il a ensuite eu la preuve, grâce à des tests de pression, que l’air à l’intérieur du sac, au lieu de passer à travers, résistait aux forces de pression venant de l’extérieur.

Note - Gershenson/Greenberg, o.c.940f., décrivent ensuite comment Anaxagore, par des expériences avec le klepsudra (horloge à eau), a avancé une preuve analogue.

Note - Cela prouve, à l’aide d’un exemple ancien, que la relation “quantité (changeante) / qualité (changeante)” est plus qu’une question purement psychologique : le modèle est, ici, scientifique.

On renforcerait la vivacité des expériences d’Anaxagoras si l’on pressait le sac de cuir jusqu’à ce qu’il éclate (la rupture par saut).

b.-- La “*productio experimenti*” de Francis Bacon de Verulam (1561/1626).

Avec son *Novum organum scientiarum* (1620 ; *Organum* en abrégé), entre autres, Francis Bacon (à ne pas confondre avec le médiéval Roger Bacon) est considéré comme le programmeur, c’est-à-dire le concepteur et le leader, de la méthode expérimentale moderne.

WDM 183

Dans ce contexte, il a conçu des “tableaux” (un ensemble de règles) pour servir de guide. L’une d’entre elles est appelée, dans le langage savant de l’époque, “productio experimenti” (littéralement : faire avancer l’expérience).

a. L’induction baconienne ou causale.

WDM 126 (ind. sommative (= aristotélicienne) et amplificative) ; 131 (ind. mathématique) ; 140 (ind. analogique). -- ils nous ont déjà appris une série de types d’induction.

L’induction causale ou causale est une application. On prête attention à la relation ‘cause/effet’ (WDM 85 : action/passion).

a.-- Les exemples (Ainèsidèmos, Anaxagoras), ci-dessus, sont des applications de ce type de relation (WDM 82 ; 153).

b.-- Francis Bacon, à l’évidence (du moins pour ceux qui connaissent l’histoire de la philosophie et des sciences) dans le sillage de la scolastique, dans la mesure où elle était aristotélicienne, a fait de ce type d’induction un élément central.

Conséquence : le père Ch. Lahr, Logique, 585, qualifie ce type de “l’ induction vraiment scientifique”.

La question est la suivante : une seule relation causale vérifiée (induction sommative minimale) - par exemple, une seule fois où l’eau bout, dans des conditions normales, à 100° Celsius - est-elle généralisable à tous ces cas ?

La réponse : l’induction causale. Si, selon Bacon, on change progressivement la cause (= le signe), alors - s’il existe un lien causal généralisable - la conséquence (= la suite) change aussi progressivement. L’accent est mis ici sur la proportionnalité.

Modèle appliqué.

La loi (WDM 126 (extrapolation);135 (invariant) ; 141) stipule que le volume d’un gaz est inversement proportionnel à la pression exercée sur lui.

Le fait, médicalement fréquent, qu’une substance - par exemple un poison - si elle est modifiée progressivement, présente également un effet modifié progressivement ou, également, de manière saccadée.

Cfr. Ch. Lahr, o.c., 585 (non pas proportionnellement sans plus, mais brusquement). Dans lequel Lahr conclut : il y a donc des cas où la quantité est une composante essentielle (“intégrale”) de la cause.

Modèle appliqué.

(a) Le rayonnement ultraviolet - situé dans le spectre entre les ondes lumineuses visibles et les rayons X - est un rayonnement dont la longueur d’onde électromagnétique est très courte (ordre de grandeur : entre +/- 4 x 10⁻⁷ et +/- 5 x 10⁻⁹ mètres).

WDM 184.

(b).1. Le rayonnement UV naturel provient, entre autres, des rayons du soleil. Grâce à une couche d'ozone environnante, dans laquelle les rayons UV du soleil provoquent des processus chimiques, ces rayons atteignent notre planète de manière filtrée. Alors que les scientifiques professionnels constatent que la couche d'ozone s'appauvrit progressivement, des craintes se font jour quant à ses effets.

(b).2. Le rayonnement UV artificiel se produit, par exemple, dans les lampes à vapeur de mercure. Pensez à nos transats.

(c) Les rayons UV sont bénéfiques, par exemple parce qu'ils provoquent la production de vitamine D dans la peau des animaux et des humains. Elle affecte, par exemple, les films photographiques. Une dose appropriée peut avoir un bon effet sur la peau (et l'organisme), mais une surdose est mortelle pour les plantes, les animaux et les personnes. Récemment, par exemple, il y a de fortes indications que la surexposition aux rayons UV provoque le cancer de la peau.

Conclusion .

Il faut faire attention à la proportionnalité : une modification quantitative de l'irradiation UV entraîne également une modification qualitative de l'effet, qui peut être bénéfique ou néfaste, selon le cas.

Modèle appliqué.

Le Dr *Catherine Kousmine* (1904/1992) a étudié à Lausanne de 1922 à 1928 (elle y est devenue lauréate de la faculté de médecine). En 1934, elle ouvre un cabinet médical (après six ans de formation clinique). De 1936 à 1946, elle effectue des travaux de recherche avec le professeur Guido Fanconi.

Parmi ses œuvres, citons :

- *Soyez bien dans votre assiette jusqu' à 80 ans*, Paris, 1980 ;
- *La sclérose en plaques est guérissable (Histoire clinique de 55 cas de SM)*, Paris, 1984 ;
- *Sauvez votre corps*, Paris, 1987.

La thèse principale de ce dernier ouvrage est la suivante : la médecine actuelle est l'enseignement de la maladie et le soin de la maladie, mais pas la théorie de la santé et l'éducation à la santé, sauf indirectement.

En ce qui concerne la diététique, c'est-à-dire la réglementation de la nutrition, la plupart des médecins qu'elle a rencontrés sont ignorants. Pourtant, après des années de recherche, elle a conclu que la nutrition est un phénomène de santé de premier ordre.

Les maladies dégénératives en particulier ont retenu son attention médicale.

WDM 185.

On entend par là les maladies chroniques (durables), qui se manifestent à l'extérieur, soit dans les organes, soit dans les tissus, par des lésions qui, sans cause immédiatement apparente, interfèrent avec leur fonctionnement. Si elles ne sont pas traitées, elles sont généralement progressives. Elles peuvent être congénitales ou apparaître tardivement dans une vie humaine.

1. Aujourd'hui, nous sommes tous porteurs de maladies dégénératives. Leurs effets sont parfois bénins, "fonctionnels", faciles à réparer et relativement tolérables (caries dentaires, varices, eczéma (éruptions cutanées), urticaire (éruptions cutanées brûlantes qui démangent, par exemple après avoir mangé des fraises ou des huîtres)). D'autres effets, par contre, sont importants, graves, incapacitants, oui, mortels " (o.c.,21).

2. Cette propagation généralisée des maladies dégénératives remonte au siècle dernier. Elle a augmenté depuis la deuxième guerre mondiale (1940/1945). "Ce qui est frappant, quand on analyse ce phénomène dans les pays, c'est la généralisation. Nous sommes, en pratique, tous concernés. Les maladies "dégénératives" existent, sous une forme ou une autre, dans toutes les classes sociales : le paysan comme le citoyen, le travailleur manuel comme le directeur de banque". (Ibid.).

"La cause doit donc, en toute logique, être recherchée dans des facteurs (*note* : causes partielles) qui nous concernent tous, abstraction faite de notre centre de vie - rural ou urbain -, de nos occupations - sédentaires ou non -". (Ibid.).

Le Dr Kousmine raisonne, ici, de l'effet (résultat, suite) au présage (cause, facteurs, conditions).

1.- Premier lemme (hypothèse).

La cause pathogène est souvent recherchée dans la dégradation de l'environnement de vie (pensez à la pollution atmosphérique).

Kousmine note que la pollution de l'environnement est très inégalement répartie (très forte dans les villes encombrées et les zones industrielles ; beaucoup moins dans les campagnes).

Conséquence : le facteur général ne peut pas être cette souillure non générale. En d'autres termes : cette hypothèse ne correspond pas au donné (la généralité).

WDM 186.

2. - Deuxième lemme.

Le changement des habitudes alimentaires est un fait qui touche tout le monde depuis cent à cent cinquante ans. Il est donc légitime de se demander s'il n'existe pas une relation de "cause à effet" entre

- (a) notre régime alimentaire actuel et
 - (b) cette évolution inquiétante et récente" (O.c., 92).
- C'est donc l'hypothèse de travail (lemme).

a. Une note historique :

Au cours des siècles passés, les citadins trop bien nourris ont contracté des maladies dégénératives dans les grandes villes. "Leurs familles se sont éteintes et ont été remplacées par celles de la campagne, où les gens vivaient beaucoup plus frugalement.

Le fait nouveau et important est que la population rurale, qui a longtemps représenté le stock de santé des nations, a également été touchée par les maladies dégénératives, tout comme les autres classes sociales. (...). Désormais, aucune espèce sociale n'est à l'abri. Nous sommes immédiatement confrontés à une "dégénérescence de la race" (espèce biologique)". (Ibid.).

b. Le premier livre, *Soyez bien dans votre assiette*, est, pour l'essentiel, basé sur des observations faites entre 1950 et 1970.

"La situation s'est considérablement détériorée depuis lors. Par exemple, dans le cas du cancer : alors qu'il y a deux générations, le cancer touchait principalement les personnes de plus de soixante ans, il touche aujourd'hui des personnes de plus en plus jeunes". (O.c.,23).

Ce qui frappe le Dr Kousmine, c'est que, depuis 1980, on voit apparaître de plus en plus de familles de victimes du cancer. Un exemple : deux futurs malades du cancer se marient. Parce qu'ils vivaient ensemble et mangeaient à la même table, ils commettent les mêmes erreurs alimentaires ;

En conséquence, ils meurent tous deux à l'âge de soixante-quinze ans, l'un d'un cancer du poumon, l'autre d'un cancer du sein.

Ils ont donné naissance à six enfants, qui ont hérité des mêmes habitudes alimentaires. Les trois fils meurent, entre 54 et 56 ans, d'un cancer (de la vessie et des intestins), -- vingt ans plus tôt que leurs parents. Les trois filles échappent au cancer, mais sont atteintes d'arthrose (*note* : maladie chronique et non inflammatoire des articulations) avec incapacité de travail, c'est-à-dire une deuxième maladie dégénérative, propre à notre civilisation. (o.c., 24).

WDM 187.

Conclusion .

Le lemme de Kousmine, s'il est vérifié par d'autres formes de recherche, serait le suivant :

- (a) une petite dose de nourriture malsaine n'est pas (aussi) nocive,
- (b) alors qu'une dose trop importante est nocive.

En d'autres termes : la règle d'Aristote ne considère pas une propriété (qualité) sans sa mesure (quantité).

c.-- La méthode d'accompagnement des changements de John Stuart Mill.

(WDM 135 (résumé du dispositif) ; 139),-- ils nous ont présenté John Stuart Mill. Il a refondé les tables de Francis Bacon.

Il a donc appelé ce que Bacon appelait "productio experimenti", "la méthode d'accompagnement des changements",-- "si un phénomène est modifié, alors que tous les facteurs sauf un restent inchangés, alors ce facteur même est la cause recherchée".

Le Père Lahr, Logique, 589, donne comme exemple : (antécédent, signe) change le nombre ou l'amplitude des vibrations d'un corps sonore, (conséquent, suite) et tu verras l'effet de ce changement dans le son modifié.

En d'autres termes : un changement quantitatif entraîne, avec lui, un changement qualitatif (dans la perception psychologique).

d.-- La dialectique marxiste-léniniste de la quantité/qualité.

Jossief Vissarionovich Oyougachevili, surnommé *Staline* (1875/1953), dans son *Matérialisme dialectique et matérialisme historique* (1937,--comme correctif au *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences* (1637) de R. Descartes) expose les quatre grands traits de la dialectique (moderne) (WDM 31).

La troisième caractéristique principale est la suivante.

1. Le mouvement (= le changement), c'est-à-dire la création - de la matière (WDM 37 : matérialisme) - fonde (cause) quelque chose de nouveau.

2. La création de quelque chose de nouveau se fait de deux manières.

(a) Quelque chose de nouveau surgit de manière circulaire (cyclique ; WDM 173) ou en boucle.

Modèle appliqué - L'homme peut, avec de l'énergie thermique, générer du mouvement (au sens mécanique), cette énergie de mouvement se transformant à son tour en énergie thermique.

(b) Quelque chose de nouveau se produit dans un élan de foi ("révolutionnaire"). Un changement quantitatif apparemment insignifiant entraîne un saut qualitatif.

WDM 188.

Modèle appliqué.

Physiquement, l'eau, une fois arrivée à zéro degré Celsius, gèle ; une fois arrivée à cent degrés Celsius, elle bout et s'évapore : deux sauts qualitatifs qui, vers le bas et vers le haut, se réalisent progressivement, petit à petit.

Le trioxyde d'arsenic ("mort-aux-rats"), un poison lourd, a, à petites doses, un effet curatif, et à fortes doses, un effet meurtrier.

Sur le plan psychologique : un incident d'intimidation est supportable, tolérable une fois ; répété trop souvent, il devient odieux ; jusqu'à ce que "la goutte d'eau déborde" : tout à coup, la tolérance n'est plus de mise et l'intimidation devient explosive.

Sur le plan **esthétique** : un morceau de musique, d'abord agréable, court un moment, pour devenir, finalement, trop entendu, peu engageant. (P. Foulquié, *La dialectique*, Paris, 1949, 64s.).

Sur le **plan sociologique** : les masses laborieuses, si elles ne sont pas trop exploitées, trouvent cela supportable, -- si elles sont trop exploitées (pensez à la révolution russe), elles se mettent d'humeur révolutionnaire (le point de rupture).

e.-- La méthode éristique d'Euboulides de Miletos ((380/-320).

L'"éristique" est, si elle ne dégénère pas en pinaillage logique, une méthode qui réfute (falsifie) les thèses des philosophes, de la presse spécialisée, des rhétoriciens et des théologiens au moyen du contre-modèle.

Au nom d'Euboulides, deux exemples d'éristique ont été légués, qui concernent le saut qualitatif.

Modèle 1. -- La tête chauve.

Priver quelqu'un d'un seul cheveu ne signifie pas (encore) qu'il deviendra chauve. Pas plus que de le priver de deux, trois, etc... On peut donc le priver de tous ses cheveux, sans pour autant le rendre chauve... Comparez avec WDM 126 : g1, g2, . gn.

Modèle 2. -- Le tas de grains.

Un seul grain ne fait pas un "tas de grains", pas plus que deux, trois, etc. etc. Ainsi, cent mille grains ne font pas non plus un tas de grains.

Critique.

Le père Lahr, Logique, 701, dit : Euboulides sait

(i) ce qui est vrai de chaque membre d'un ensemble pris individuellement (qu'il ne constitue pas un ensemble (tête chauve, tas de grains) - au sens commun du terme), à
(ii) à l'ensemble de la collection (totalisation).

WDM 169.

Lahr aurait pu ajouter que dans les langues naturelles, on fait la distinction entre : un grain - quelques grains - un tas - un grand tas - un tas indiscernable. Cf. WDM 118 (néo-rhétorique).

Dans les langages logico-mathématiques, on peut parler d'un ensemble d'exactly un (ou même zéro) membre, mais c'est un langage artificiel.

Comparer avec, dans les mêmes langues naturelles : une pièce de monnaie ou un billet de banque - un argent de poche - une somme d'argent - un capital - le grand capital. Chaque fois qu'il y a un changement quantitatif progressif (pour chaque exact), à un moment donné, un saut qualitatif : il est certain que (1) la sensation, (2) le sentiment de seuil, (3) l'accord, (4) l'habitude joue un rôle. Mais les langues naturelles ont leur akribia ou leur précision.

Note : E.W. Beth, De wijsbegeerte der wiskunde (Van Parmenides tot Bolzano), Antw./ Nijmegen, 1944, 78/86 (Eristiek) ; 85/92 (Scepsis), discute plus longuement de la valeur propre de l'éristique. Lui aussi dit, o c., 85, que, nonobstant la mesquinerie ou la vulgarité évidente de la pensée, l'éristique

- (1) est l'introduction à une enquête plus approfondie et
- (2) peut avoir une pleine valeur probante.

Les deux sophismes - la tête chauve et le tas de grains - obligent à une compréhension fine de l'"induction sommative" : qu'un seul ou quelques éléments d'une collection (comprise dans les langues naturelles) ne constituent pas encore une "collection" (= tête chauve, tas de grains), est correct ; qu'un nombre suffisant en constitue une, après le saut qualitatif que les langues naturelles fournissent, est également correct.-- Cf. WDM 34 (Zenon le fondateur de l'éristique).

II.D.-- 5.8.-- L'idée de "différentiel".

Nous en avons déjà rencontré beaucoup, -- des différentiels, -- en commençant par le WDM 105 (différentiel de comparaison, -- la base de tous les autres).-- Passons maintenant à son idée (= modèle de régulation).

a.-- le fondement combinatoire (configurationnel)

WDM 114 ; 135 ; 136;-- 153.-- Ils nous ont appris ce qu'est la comparaison par paire et l'ordre, appliqués au placement d'éléments dans des boîtes (places).

Sur une ligne (horizontale ou autre), nous plaçons des boîtes, prévues dans un certain ordre (= configuration).

WDM 190.

b. -- La base antithétique,

WDM 157 nous a appris la systémique (paire d'opposés) des paléopythagoriciens.

+	+/-	-
bon	indécis	maléfique
Tout va bien	Pas tous	Tous pas (= aucun)
Supérieur à : >	Equal : =	Plus petit que : <

On voit la configuration, avec ses emplacements - avec les "valeurs" (éthiques, théorie des ensembles, quantitatives) qui y sont placées. Chaque "place" (case) est associée à une valeur.

L'ordre ou les ordres, inhérents à cette configuration, sont régis par le système, visible dans les signes '+, +/-, -' Paléopythagorien : un 'arithmos' numerus, 'mesure' (harmonie de la forme numérique ; WDM 13), c'est-à-dire une configuration.

c.-- le mode d'être différentiel (idée).

Dès lors que l'on a, au lieu de la dyade (WDM 154), une triade (ibid.), qui, de plus, est ordonnée selon des critères numériquement exprimables (tous, quelques-uns (= pas tous), tous pas (= aucun)). (ultra)petites différences (WDM 156 ; 179), on obtient une configuration que l'on peut qualifier de "différentielle". Au sens logique, donc : le différentiel logique.

Pour le dire plus succinctement :

Un différentiel logique est en quelque sorte un système ouvert en son centre (la "dia.stema", l'intervallum, l'espace intermédiaire (intervalle)) et, en raison de différences quantitatives (petites), rempli de "valeurs". Il est donc clair que le différentiel triadique est le plus petit.

Note. -- L'équation mathématique.

Il s'agit par exemple de (l'arithmétique des lettres) "x + y + z" ou (l'arithmétique des nombres) "7 = 3 + 4". On sait le rôle énorme que joue l'équation en arithmétique et en algèbre. Sa résolution est l'un des exercices classiques. Les scientifiques - physiciens, chimistes, -- scientifiques humains - qui peuvent arriver à une formule d'équation numérique ou en forme de lettre ont de la chance.

Il apparaît immédiatement que le mathématicien aussi, qu'il soit théorique ou appliqué, compare toujours. Ce qui confirme à nouveau l'universalité de la méthode comparative. Cfr. F.-J. Thonnard, *Précis philosophie (en harmonie avec les sciences)*, Paris, 1950, 124/131 (*Les sciences mathématiques*).

WDM 191.

Note.-- le différentiel n-adique.-- WDM 154.

Modèle applicable.

Tous les possibles, tous les réels,-- très, beaucoup, assez, (beaucoup, peu) assez, trop peu, presque aucun, un seul,-- aucun.

L'échelle.

Grande échelle, petite échelle, sont des termes que nous utilisons couramment. Mais nous nous rendons compte aujourd'hui qu'ils expriment une différenciation qui est intégrée dans notre langage naturel.

Modèles appliqués

(1) Économique : grande entreprise, entreprise moyenne, petite entreprise.

Depuis Lord J.M. Keynes (1883/1946), on parle de microéconomie (économie populaire à petite ou moyenne échelle) et, surtout, de macroéconomie (la même économie populaire, mais à l'échelle nationale ou internationale).

(2) Éthique : Comme déjà mentionné ci-dessus (WDM 95), l'éthique est, facilement, dans une tradition individualiste, appelée micro-éthique (moralité à petite échelle) ; récemment, cependant, sous la pression de la "théologie politique" contemporaine (en particulier la "théologie de la libération"), le terme "macroéthique" a émergé. Elle examine le comportement consciencieux du point de vue des relations sociales (par exemple, entre les classes sociales).

(3) Historiquement. *K. Bertels/ D. Nautal Inleiding tot het modelbegrip*, Bussum, 1969, 86v., cite un élève de l'historien Lucien Febvre (qui prônait l'historiographie psychologique de l'"histoire des mentalités"), Fernand Braudel (1902/ 1985). Son histoire "structurelle" est basée sur un principe phaséologique.

Note - Fasis", apparitio, apparition, signifie, entre autres, la mise en évidence d'un corps céleste - pensez aux phases de la lune - lorsqu'il apparaît à l'horizon.

La "phaséologie" consiste donc à faire remonter la séquence des phases. Eh bien, historiquement (civilisationnel), Braudel fait une distinction :

(a) la micro-histoire ("à l'heure près", "au jour le jour", ou à un autre moment) - pensez aux joutes de la "classe politique" - ;

(b) l'histoire à moyen terme (par exemple, une évolution s'étendant sur plusieurs décennies (décades)) ;

(c) Macro histoire (pensez au rôle de l'océan Atlantique de 1600 à 1850).

WDM 192. *La science historique.*

L'épistémologie historique (histoire des sciences) est, aujourd'hui, une branche très active. *I.B. Cohen, Revolution in Science*, Harvard Press, 1985, parle de l'idée d'une "révolution scientifique". Eh bien, contrairement à de nombreux autres auteurs sur le sujet, Cohen voit cela de manière macro-historique, et en quatre phases (phaséologiques). Il applique cela à la révolution copernicienne.

Les catégories (idées de base) de l'esthétique.

1. *C. Lefevre, S.J., La composition littéraire*, Bruxelles, 1936-3, 13s, dit : "Les termes "agréable", "gracieux", "beau", "sublime", -- ces idées expriment (ce qu'on peut appeler) une progression (une progression)" (Ricardou De l' idéal, 112s.). En effet, les idées 'gracieux'/'beau'/'sublime' sont des idées à échelle.

Après tout, on peut définir le gracieux comme ce qui est propre à petite échelle ; le sublime, en revanche, est ce qui est dit propre à grande échelle.

Modèle appliqué.

(a) La dentelle fine et colorée de la lingerie sexuelle, par exemple, est, apparemment, propre à petite échelle ou "charmante" (également, dans un autre contexte, "ravissante").

(b) L'image classique d'une déesse grecque peut être qualifiée, simplement, de "belle".

(c) Mais les sommets des Hautes-Alpes, avec leurs neiges éternelles, qui brillent au soleil d'été, c'est la beauté "à grande échelle", "hautaine".

2. On peut, avec le regretté professeur Edgar De Bruyne (1898/1959), en dresser l'antithèse.

(a) Le comique (risible) est le laid, à petite échelle (et donc ennuyeux, mais pas assez sérieux).

(b) Le vilain est le terme de base.

(c) Le tragique est le laid, mais à grande échelle (et donc mortel).

Guido Gezelle (1830/1899).

Si quelqu'un dans notre chère Flandre avait un sens esthétique, c'était bien ce prêtre-poète. Deux échantillons,-- pour illustrer les catégories esthétiques.

Commentaire éditorial : Gezelle a écrit dans un ancien dialecte néerlandais et a utilisé des mots qui ne sont plus utilisés. Il est presque impossible de traduire sa poésie. Nous les rendons donc dans le dialecte original.

"Dit voetjen -- en dat voetje -- gingen, te gare (*opm.*: samen), de kalvekes wachten (*opm.*: hoeden).

De kalvekes liepen in 't kooren.-- Dit voetjen -- en dat voetje, ze liepen al zere (*opm.*: snel) voeren.

Dit voetjen -- en dat voetje zal ik, te gare, in het waterke wasschen. Het waterke zal ze spoelen.

WDM 193.

Dit voetjen -- en dat voetje zullen in 't water koelen.

Ze zullen zoo rood, als de roozeke, blinken.

Ze zullen zoo wit, als de melk, zijn.

Lijk bezekes onder de blaren”.

(Fr. Baur, *inl.*, *Guido Gezelle's dichtwerken (Tijdkrans, Rijmsnoer, Laatste verzen)*, Amsterdam, 1943-1,722).

Of luister naar O Zaaarde (= zacht) blomke....

“O zaaarde blomke, -- 't moederhert -- der aarde eerst uit - gekropen,
hoe heerlijk is -- uw hoofdsieraad. -- met morgendauw -- bedropen”.

(*Gaesar Gezelle, vrkl.*, *Keurgedichten van Guido Gezelle, II*, Amsterdam, s.d., 127).

Opm.-- De diminutiva (verkleinwoorden) zijn één van de middelen om het kleinschalig - schone weer te geven. De kinderwereld is, verder, een verzamelpunt van 'lieflijkheden'. Gezelle hield er veel van.

Macro-esthetisch model.

De estheet, die Gezelle was, komt anders over, waar hij *De reuze* voordraagt.

“Uitgekleed, in 't zonnebranden, -- al uw leden, naakt en bloot,

heerscher in de nederlanden, koning van de bosschen groot,-

eekenboom, zoo sterk voorheden wie heeft u neêgestreden?

Winden vielen, vast en vele, -- stormend' u en stootand' aan;

grepen u, bij hals en kele,-- wilden u in 't zand gedaan:

staan, zoo liet het al te booze -- windgevaart! u, schrikkelooze!

Donderende drakentoten (*opm.*: drakenmuilen), hemelmachten, onbekend,

vonken viers (*opm.*: van vuur) en vorken schoten, dapper, u den ton omtrent:

niets en heeft ontroerd of onder 't -- bliksemvier u neêgedonderd.

Wie dan heeft u omgestreden, groene reus, met al uw macht?

Naakt en bloot uw schoone leden, effenvloers, in 't zand gebracht?

Wie kon al uw' krachten dwingen, -- haarlooz; en in schand' u brengen?

Staan en blijft, voor menschenhanden, -- niets, 't en zij dat eeuwig leeft.

Koning van de nederlanden, -- sterk is hij, die nooit en beeft:

't menschdom heeft u, baas bedegen (*opm.*: bedijgen = sterk worden),
groenen reuz', omneêgekregen”

(01.10.1896; Fr. Baur, *ibid.*, 391).

Opm.: -- Behalve de bijna aan de mythologie grenzende taal om het grootschalig-schone weer te geven, is er de antithese (staan -- neêgestreken: WDM 157).

WDM 194.

Fr. Baur, o.c., wat verder, geeft een ander verwant model: *Van den ouden boom*, waarvan de aanhef:

“Met uitgestroopten arm, -- ten halven afgeknuist (*opm.*: afgeknot, totdat er een knuist van rest), -- wie staat er daar, en steekt een’ onbestaande vuist -- ten hemel? Is ‘t een reus -- in beelde? Neen ‘t, ‘t en is -- geen menschenbouw. ‘t Is eer een’ wangedaantenis, een steenen berggedrocht, dat, staande fel en fier, -- de scherpe houwen torst -- van ‘t vonkend hemelvier (...).”

Opm.-- Hier wordt het grootschalig-lelijke (‘wangedaantenis’ en andere termen) verwoord,-- weerom sterk aan de mythologie en de balladen herinnerend.

Esthétique micro-macro.

L’harmonie des contraires sur les catégories esthétiques existe aussi.

1. Voici un modèle amusant (le modèle comique). *Jean Racine* (1639/1699), tragédien classique français, dans sa comédie *Les Plaideurs*, fait dire - avec humour - au commissaire par un homme convoqué : “Monsieur, ici présent, -- M’a, d’un fort grand soufflet, fait un petit présent”.

2. Nikolai Gogol (1809/1952) est connu dans la littérature russe pour sa tragicomédie.

Leo Kobilinski-Ellis, *Die Macht des Weinens und des Lachens (Zur Seelengeschichte Nikolaus Gogols)*, in : *R. von Walter, Uebertr., Nikolaus Gogol, Betrachtungen über die göttliche Liturgie*, Freiburg i. Br., 1938, 80/100, explique.

Gogol (aussi : Gogolj) a une caractéristique principale :

(i) A première vue, il rit, constamment, -- sobrement, décrivant tout le petit, oui, l’infiniment petit - en lui et autour de lui, en Ukraine (“microscopie” dit Kobilinski-Ellis) ; on entend le doux rire et même le sourire des choses, dans leur petitesse ;

(ii) mais ce qui le fait rire (et vend de l’humour), est en même temps, ce qui le fait pleurer. C’est de la tragicomédie. -- La raison est dans son christianisme platonicien : les gens, la nature, -- ils sont dans les idées de Dieu (modèles, idéaux ; WDM 50 ; 63 ; 107 (caricature)) réussis, beaux, idéaux ; mais, en fait, pour Gogoly, le mystique, ils sont des échecs, laids, des “caricatures” de l’idéal. C’est pourquoi il se moque d’eux, mais l’idée de Dieu est si forte en lui qu’il en pleure en même temps.

WDM 195.

Le profil de polarité (différentiel sémantique).

WDM 2 ; 91 (théorie de Morris) ; -- “sémantique” est tout ce qui donne un contenu, un sens à un signe. Un “profil” est une esquisse d’un objet dont certains traits sont “révélateurs” (pensez à la silhouette ou à la vue latérale d’un visage). Polariser” signifie, au sens large, se concentrer sur les opposés.

Modèle applicable.

D. Szanton, *Cultural Confrontation in the Philippines*, in : *Cultural Frontiers of the Peace Corps*, Cambridge (Mass.)/Londres, 1966, 35/61(esp. 53), décrit comment les personnes qui, dans le cadre de ce qu’on appelait le Corps de la paix américain, se trouvaient aux Philippines, ont absorbé la population indigène et sa culture.

Le schéma, toute une gamme ou un spectre (c’est-à-dire un ensemble de variétés à l’intérieur d’un même domaine), présenté sous forme de “catégories” (substantifs, adjectifs) :

- (1) De l’acceptation à l’affection ;
- (2) la distance ;
- (3) Du rejet à l’aversion. On voit la triade ‘+ / ± / -’.

Note -- Ch. E. Osgood, *The Measurement of Meaning*, 1957 - amélioré par P. Hofstätter et d’autres, donne un schéma analogue dans la recherche d’opinion (sondage), mais avec une précision mathématique.

De cette manière, on peut examiner l’“image” d’une personne aux yeux d’un public. Pensez au profil d’un enseignant : on présente aux parents un triple différentiel “compétent/indécis/non qualifié”, sur lequel les parents, dans une consultation secrète, remplissent la case, avec une croix par exemple. L’agrégation des “+/-/-” donne alors le profil de polarité.

On peut le faire dans la science des ventes (marketing) : un produit est testé, par exemple “se vend bien/indécis/se vend mal”. Ceci, avec les revendeurs au consommateur.

Conclusion générale.

Nous pensons encore en termes d’identité : le profil de polarité, par exemple, est constitué d’opposés (une multiplicité, c’est-à-dire de données non identiques). Mais il s’agit d’un profil unique (une unité, c’est-à-dire d’effets (formae), de formes d’être, qui - quelque part - sont néanmoins identiques sous un ou plusieurs points de vue. Mais la non-identité (multiplicité) et l’identité (unité) constituent ensemble l’analogie ou l’identité partielle.

On le découvre grâce à une méthode, la méthode de comparaison ou méthode comparative. Même les choses les plus modernes ont pu être commandées par cette ancienne méthode.

WDM 196.

II.E.-- Harmologie : l'ordonnement méthodique (analyse systématique).

Introduction.

1. D.R. Hofstadter, *Metamagical Themes (The Magic Cube's cubies are twiddled by cubists and solved by cubemeisters)*, in : *Scientific American*, 1981, mars, 14/27, aborde le problème des configurations possibles et réelles du cube d'Ernö Rubik (du type coloré, 3 x 3 x 3, mais tel que les six côtés 3 x 3 -- tournent autour du point central, dans le respect d'une condition (type ordre), à savoir que le cube dans son ensemble ne peut en aucun cas se désagréger).

Ce qui est un type de structure topologique (les éléments restent les mêmes, mais leur forme change).

2. Cela me fait penser à *Claude Lévi-Strauss* (WDM 93 ; 96), *La pensée sauvage*, Paris, 1962, où l'auteur parle du "bricolage". Ce qu'il dénonce - lorsque ce bricolage devient théorique - c'est l'approche gracieuse, non systématique et, donc, non méthodique. Avec cela, le structuraliste Lévi-Strauss touche à l'un des points principaux de ce cours. Nous nous attarderons maintenant sur quelques modèles applicatifs d'analyse ordonnée, c'est-à-dire systématique.

II.E.-- a.-- Les règles d'expérimentation de Fr. Bacon (WDM 182vv).

Tout le monde, que ce soit sur un plan pratique ou soutenu par la théorie, expérimente. Mais regardez comment Fr. Bacon a mis de l'ordre dans cette expérimentation.

(a) Galenos de Pergame

(= Galenus, le célèbre médecin (129/200)), sur l'expérimentation, pas si immodéré, est connu pour le fait qu'il a introduit une série de conditions pour l'expérimentation. Ainsi, entre autres :

- (i) l'alternance (variation) systématique et
- (ii) le contrôle des facteurs perturbateurs.

Au fait : R. van IJzendoorn e.a., *Kritische psychologie (Drie stromingen)*, Baarn, 1981, 113v., parle de l'expérience (méthodiquement, donc) comme d'une extension de la praxis pré-scientifique : un paysan scientifiquement non qualifié, par exemple, éventuellement, à son niveau culturel (WDM 130), fait preuve d'une méthode raisonnable (c'est-à-dire d'une approche raisonnée).

Conclusion : ni Galenos ni - certainement pas - Francis Bacon ne sont les inventeurs radicaux de l'expérimentation méthodique pour lesquels ils passent parfois. On n'a même pas sous-estimé l'antiquité dite expérimentale !

WDM 197,

(b) Francis Bacon.

1. Il est plutôt connu comme Empiriste (WDM 18). Mais, néanmoins, écoutez attentivement ce qu'il dit :

(a) Les empiristes sont comme des fourmis : ils accumulent des matériaux sans cohérence ; ils s'en contentent.

(b) Les partisans de la méthode a priori (*note* : les intellectualistes ou "spéculateurs") sont comme l'araignée : à partir de son propre matériel, elle tisse de belles toiles, pleines de raffinement et de symétrie. Mais il manque de solidité et de praticité.

(c) Les partisans de la méthode expérimentale sont comme l'abeille : elle puise dans les fleurs la substance de son miel ; elle la travaille - grâce à une faculté qui lui est propre - pour que son nectar en sorte.

Le Novum organum de Bacon (1620) explique :

"Ainsi, tout peut être attendu de la connexion étroite de l'expérience (*note* : soulignée par les empiristes) et de la raison (*note* : soulignée par les intellectualistes). La décevante "séparation" des deux facultés a, à ce jour, tout perverti dans le domaine des sciences".

Examinons maintenant les règles (= la raison) que Bacon indique afin de rendre l'expérimentation (= l'expérience) ordonnée. Il en donne plusieurs. Mais voici le plus particulier.

(i)-- "Sortes experimenti" : expérimentation désordonnée,

Pour certaines données encore totalement "obscurées", pour lesquelles aucun lemme (explication) n'est possible, il faut procéder au hasard.

Claude Bernard (1813/1878 ; WDM 22v.) appelait cela "goûter pour voir,-- essayer de pêcher en eaux troubles".

(ii).a.1. "Variatio experiment" : l'alternance dans l'expérience.

(a) on expérimente par exemple l'effet de la chaleur sur les corps (induction baconienne ou causale) : on commence avec du bois.

(b) Mais on alterne : on examine comment la chaleur agit sur la pierre, le fer et les autres solides,--et on examine ensuite ce que la chaleur provoque dans les liquides et les gaz. Ou on expérimente l'effet des poisons sur des animaux de laboratoire de toutes sortes.

Note : on peut alors beaucoup mieux comparer, la méthode.

(ii).a.2. "Productio experimenti", en quantifiant.

WDM 182v. explique ceci : on examine si la quantité et ses changements provoquent un effet.

WDM 198.

(ii).b. 'Inversio experimenti' : l'expérience inverse.

Modèle appliqué.

En chimie, on peut analyser l'eau, H²O,-- mais on peut aussi essayer de synthétiser l'eau.

La méthode "globale", qui met l'accent sur les ensembles (totalités, constellations), peut être présentée aux élèves. Mais il est également possible de travailler dans l'autre sens : inculquer le sens du détail et de la précision (la "méthode associative"). Nous comparons ensuite l'effet sur le comportement rationnel des élèves.

Conclusion.

1. En résumé, on constate que dans les règles de Bacon, une certaine logique est à l'œuvre : l'ordre et la clarté. Comme il le dit lui-même : construire la raison dans l'expérience elle-même. Tout d'abord, nous examinons le stade (WDM 191) auquel nous sommes en contact avec la réalité à analyser (aucune hypothèse possible ou une hypothèse possible). On teste ensuite un réseau autour du point à analyser.

2. Puisqu'il s'agit de la relation entre la cause et l'effet, Bacon a conçu des tableaux.

(a).1.-- Un tableau de la présence de la causalité : il enregistre toutes les circonstances qui accompagnent le processus causal.

(a)2.-- Un tableau de la gradation de la causalité : il enregistre tous les changements d'intensité (doses) dans le processus.

(b) -- Un tableau de l'absence de tout effet : là où l'effet ne se produit pas,-- en notant toujours toutes les circonstances,-- comme ci-dessus, bien sûr.-- Dans cette triple analyse, il peut apparaître, selon Bacon, qu'une cause produit un effet, à savoir là où, invariablement, le signe est suivi de la suite.

C'est précisément alors qu'apparaissent les conditions (1) nécessaires et (2) suffisantes de la causalité.

C'est pourquoi Ch. Lahr, *Logique*, 587, observe ce qui suit.

(1) La nuit suit invariablement le jour (un fait d'ordre pur) ;

(2) La rotation de la Terre est une condition.

(3) la lumière solaire en est la cause : la rotation de l'axe n'explique l'alternance jour-nuit que dans la mesure où, dans notre système planétaire, un foyer lumineux est à l'œuvre.

En d'autres termes, le signe/continuité n'est pas encore une corrélation réelle "cause/effet".

WDM 199.

3. Considération phénoménologique.

WDM 142 (Scheler : “dasz überhaupt etwas sei”) ; 44 (rencontre) ; 70 (phénoménologie intentionnelle) ; 98 (Weber), -- ils nous ont appris, déjà en partie, ce qu'est la ‘Phénoménologie’ ou la description des phénomènes.

a. D'un point de vue critique, le phénoménologue fait une distinction entre

(a) ce qui est immédiatement donné (en un mot : donné) et

(b) ce qui est connaissable par un raisonnement indirect (dé- ou réductif ; WDM 2 ; 131 : axiomatique-déductif”, 135 (réductif);-- 22 (lemmatique-analytique)). En bref : ce qui est directement connaissable (“phénomène”), est d'abord délimité ; ce qui n'est qu'indirectement connaissable (“phénomène raisonné”), ne vient qu'ensuite.

b. Appliqué ici :

(a) est directement donnée : la séquence “ jour et nuit “, éventuellement “ jour d'été et jour d'hiver “, suivie de “ jour d'hiver et nuit d'hiver “ (sans parler du jour polaire (été) et de l'hiver polaire). C'est le phénomène qui saute aux yeux.

(b) Est indirectement connue : la cause (explication).

Lahr identifie la lumière du soleil comme la “cause” et la rotation de l'axe de la Terre comme une “condition”.

On peut aussi dire que les deux - le soleil et son illumination, la rotation de l'axe - sont des causes partielles ou des conditions conjointes, qui ensemble constituent la cause unique.

Cf. WDM 99 (7 : archè, principe) : la lumière du soleil et la rotation de l'axe régissent toutes deux la séquence phénoménale ‘jour/nuit’ ; elles les expliquent, et ce en tant que causes partielles. Ou encore : la séquence “jour/nuit” est une fonction (passive) de (dépendante de) et la lumière du soleil et la rotation de l'axe :

Plus encore : dans la mesure où l'on inclut les saisons, il existe une troisième co-cause : l'orbite de la Terre autour du soleil. Ces trois éléments - lumière solaire, rotation de l'axe, orbite de la terre - expliquent la “ séquence jour (été-hiver) / nuit (été-hiver) “. Individuellement, ils constituent une condition nécessaire ; ce n'est qu'ensemble qu'ils constituent une condition suffisante ou une “cause”.

4. Conclusion : comme l'a dit à juste titre Bacon, il faut d'abord un système de concepts partiels (idées partielles) clairement compris avant de pouvoir analyser de manière ordonnée (ici : expérimentation par exemple). La “raison” (avec ses intuitions a-priori) doit être intégrée à l'expérience (avec ses déterminations). Ce n'est qu'alors que l'on peut induire de manière responsable la causalité (“action / passion” : WDM 84/ 85 ; 183), par exemple.

WDM 200.

II.E.-- b.-- *Les règles d'exclusion de John Stuart Mill.*

La WDA 135 nous a déjà présenté le Mill (méthode opérationnelle). Voir également WDM 139, 187. - Lui aussi a développé - dans la tradition baconienne - un système d'idées de base, que la "raison" transforme en "expérience".

a.-- *La méthode de correspondance ou de concordance.*

Elle répond à la table de présence de Bacon.

Modèle appliqué.

Hippolyte Taine (1828/1893 ; célèbre pour avoir appliqué la méthode scientifique exacte et naturelle aux produits de l'esprit (une œuvre d'art, par exemple)), dans son ouvrage *De l'intelligence*, en donne un exemple.

1. Considérons d'abord une multitude de cas dans lesquels l'oreille reçoit un son : le son produit par une cloche, une corde que l'on presse ou que l'on frotte avec un archet, un tambour que l'on bat, un clairon que l'on souffle, le son produit par la voix humaine. On voit l'analogie des cas.

2. Que découvre-t-on ? Aussi différente que soit la réalité : un corps produisant du son vibre et transmet ces vibrations dans l'espace de vie, où elles atteignent l'oreille. "Cette vibration transmise est l'antécédent cherché". (Cette vibration transmise est le présage recherché).

P. Lahr donne le modèle régulateur : "Si une multitude de cas d'un même phénomène n'ont qu'un seul signe commun, alors ce signe est la cause du phénomène".

On voit, une fois de plus, comment l'analogie traditionnelle (identité partielle) est à la base de l'idée fondamentale ou de la règle d'expérimentation de Mill.

b.-- *La méthode de changement ou de variation.*

Il correspond au tableau de classement de Bacon.

Modèle appliqué : Changez (graduellement) le nombre ou l'amplitude (aussi : "amplitude", c'est-à-dire la taille (quantité) d'une oscillation, la distance extrême entre les points extrêmes d'un mouvement ondulatoire, la largeur maximale de l'oscillation) d'un corps sonore, et vous observerez des changements correspondants (égaux, proportionnels) dans le son.

La règle d'Aristote : la propriété et sa mesure (= quantité) -- P. Lahr formule le modèle de régulation : "Changez l'intensité (quantité) d'une cause, pour voir si l'effet varie de même et proportionnellement".

WDM 201.

Ou encore : “Si un phénomène, lorsque tous ses signes sauf un restent inchangés (un seul est modifié), est également modifié, alors ce seul signe est la cause que vous recherchez.

Note --

(1) En prévision de la troisième méthode (la méthode des différences), on peut déjà dire que la méthode des changements remplace la méthode des différences, c’est-à-dire lorsqu’on ne peut pas éliminer la cause par sa propre intervention humaine : on se contente alors de changer la cause (progressivement) pour voir si l’effet est changé en même temps.

(2) *La méthode des surplus...* n’est qu’un cas particulier de la méthode des différences : “Si l’on élimine d’un phénomène la partie qui est l’effet de certains des signes, alors le surplus (le reste de la division ou du complément ; WDM 168) du phénomène est l’effet des signes restants”.

On voit comment les principes élémentaires d’ordre, brièvement esquissés ci-dessus, trouvent leur application. Du moins si, comme Mill, on travaille avec l’esprit (la raison et l’intelligence).

c.-- La méthode des différences.

Elle répond à l’absence de Bacon.

Modèle appliqué.

(a) Un timbre est mis en vibration dans l’air.

Résultat : un son est créé.

(b) On fait travailler la même couleur de ton, “vibrer”, dans le vide.

Par conséquent, aucun son ne peut être entendu.

La conclusion est évidente : l’air est soit la cause, soit une cause partielle des vibrations sonores que nos oreilles captent.

Ce dernier test est la négation (WDM 159) - la négation volante - du premier. Encore une fois : les idées de base ordonnées sont, dans la méthode de Mill, à l’œuvre.

Lahr, Logique, 588, dit du modèle régulateur : “Si un cas dans lequel le phénomène se produit et un cas dans lequel il ne se produit pas ont tous les signes en commun sauf un, alors ce seul signe est la cause.

On voit, par exemple dans l’expression “le bon”, comment nos principes ordonnés “fonctionnent”. Si, au moins dans la praxis (l’expérience, par exemple), on travaille avec l’esprit. Et “l’esprit” est le sens de l’ordre et l’ordre .

WDM 202.

Note-- Un grain d'histoire des sciences.

(1) Déjà William Harvey (1578/1657), médecin anglais, qui découvrit en 1628 le système circulatoire contre l'opinion aristotélicienne établie, affirmait d'ailleurs "omne vivens ex ovo" (Tout ce qui vit vient d'un œuf).

En d'autres termes : tout ce qui vit, provient d'une vie antérieure.

(2) Louis Pasteur (1822/1895), biochimiste, fondateur de la microbiologie ; fondateur (avec P. Béchamp et J. Tissot) d'une médecine renouvelée, confirme le soupçon (lemme, hypothèse) de Harvey (et réfute, "falsifie" la "generatio spontanea", la vie émergeant de rien de biologique, qui existe préalablement).

Lahr résume le travail de Pasteur comme suit .

a.-- La proposition (hypothèse).

L'apparition d'êtres vivants (WDM 142) dans une substance fermentescible (c'est-à-dire liquide) est due à la présence de germes microscopiques, qui se trouvent à l'état de suspension dans l'air.

Note -

En chimie, la "suspension" est un liquide ou un gaz dans lequel une autre substance, divisée en très petites particules, "flotte".

b.-- La vérification.

(1) Pasteur a d'abord mis la substance fermentescible en contact avec l'air, qui contient plus ou moins d'"êtres organiques".

(2).1. Puis il a localisé la même substance fermentescible dans un vide.

(2).2. Vous y reconnaissez les " tables " ou les " méthodes " de Bacon et de Mill ? Et notre doctrine de l'ordre ?

Note -- WDM 181 a présenté l'ancien Grec Anaxagoras de Klazomenai comme le fondateur de la méthode expérimentale.

Serait-ce une coïncidence que la personne qu'Aristote tenait en haute estime ("Le seul sobre parmi les ivrognes") ait été la première à voir, très clairement, le cosmos ordonné et, dans ce contexte, à parler du "nous", intellectus, esprit ? Il semble même que ses contemporains, lorsqu'ils le voyaient, lui disaient en souriant "Voilà le Nous" ! En tout cas : Anaxagoras voyait l'esprit, la puissance et le sens de l'ordre, à l'œuvre dans l'univers entier. En nous, il y a l'"esprit" et en dehors de nous, il y a l'"esprit" (WDM 66vv : le noble joug). Les deux sont en accord l'un avec l'autre. Ce qui inhibe tout irrationalisme.

WDM 204

Note.-- La comparaison montre qu'il existe une relation entre les schémas de Bacon et de Mill. Lahr les caractérise comme suit.

a.1 La méthode de vérification de Mill (accord) est une spécification de la "variatio experimenti" de Bacon (WDM 197).

a.2 La méthode de vérification de Mill, quantifiée, est une spécification de la "productio experimenti" de Bacon (WDM 197 ; tableau de classement).

b. La méthode de falsification de Mill est une spécification de l'"inversio experimenti" de Bacon (WDM 158 ; tableau des absences). Cf. *Lahr, logique*, 588.

II.E.-- c.-- *L'exposé méthodique d'un système d'apprentissage.*

Jusqu'à présent, nous avons étudié le comportement ordonné, par sujet, des sciences naturelles (physique, chimie, biologie).

Sommes-nous, à présent, en présence d'un produit mental "mode de la science culturelle" ?

1. Le structuralisme.

WDM 93 (les grands noms du structuralisme français : de Saussure, Lévi-Strauss, Lacan, Althusser) ; 148 (le syntagme et l'association de de Saussure, dans le langage);157.

G.G. Granger, Pensée formelle et sciences de l'homme, Paris, 1967, 1/6, explique comment, à son avis, le structuralisme français remonte à trois modes de pensée analogues qui placent tous l'idée de "système" (WDM 87 ; 109 ; 141) en leur centre. Il s'agit de "systèmes d'apprentissage" ou, comme on l'appelle encore, de "systèmes technologiques" (systematologisch).

a.-- La linguistique de B. de Courthenay et, surtout, de Ferdinand de Saussure (1857/1913). La "langue" n'est pas (tant) un ensemble vivant évoluant culturellement et historiquement ("diachronie"), mais (plutôt) un système de signes ("code" ou système disponible de signes linguistiques, dans un contexte social ; "synchronie"), que l'on étudie en dehors du cadre de l'évolution historique. Les paires d'opposés en sont une partie essentielle, qui constitue sa structure.

b.-- Les mathématiques de "Bourbaki", un groupe de jeunes mathématiciens, dont le pseudonyme collectif est "Bourbaki". Partant de la théorie des ensembles de G. Cantor (WDM 128v.), ils ont refondé, depuis 1939, l'ensemble des mathématiques survivantes et l'ont centré sur l'idée d'un "système", caractérisé par des structures (WDM 86). Ce système est un système de signes (WDM 90 : systèmes formels ou linguistiques).

WDM 204.

Alors qu'auparavant, les mathématiques étaient une activité de résolution de problèmes (problèmes-mathématiques), elles deviennent aujourd'hui une analyse structurelle.

Note.-- J. Piaget, Le structuralisme, Paris, 1968-2, 22s., dit que, avant tout, trois structures de base - invariants (WDM 135) - sont apparues.

(i).-- La structure de l'ordre.

Modèle appl. : un réseau ("lattice", "réseau", "treillis").

L'ensemble V , constitué de n "parties", donne lieu à un ensemble de parties $D(V)$, lorsque ces parties sont combinées, une par une, deux par deux, etc., - y compris l'ensemble "vide" V et l'ensemble V lui-même. Quelque chose, par quoi $D(V)$ contient 2^n éléments. -- Voici un modèle appl. de structure d'ordre.

(ii). La structure algébrique.

Prototype : le "groupe".

Un groupe est un ensemble d'éléments - par exemple les nombres entiers négatifs et positifs - se prêtant, par exemple, à une addition (créant un nouvel élément de cet ensemble) et, immédiatement, à l'opération "inverse" (soustraction) qui neutralise la première.

En outre, il existe un élément "neutre" (par exemple, le chiffre 0, de sorte que, lorsque des opérations sont effectuées, aucun nouvel élément n'est généré). Il existe également une "association" : $(n + m) + 1 = n + (m + 1)$.

C'est la base de l'algèbre. Et l'arithmétique.

Nous nous référons à WDM 131 v. : \therefore opérations sommatives et multiplicatives, selon la structure algébrique.

(iii). -- La structure topologique.

Il soutient les idées d'"aposition" (WDM 148), de "continuité" (ininterrompu) et de "limite" (limite).

Prenons l'exemple simple d'une motte d'argile, que l'on façonne mais que l'on ne perce pas. Le nombre d'éléments reste identique, les formes sont non-identiques.

On voit que l'idée d'analogie (identité partielle) est au cœur des trois grandes structures mathématiques. Il s'agit de trois types d'unité dans une multiplicité.

c.-- La "technologie des systèmes" de Martial Gueroult (1891/1976).

Au lieu de, comme J.-P. Sartre, en analysant les œuvres de Descartes, à prêter attention au choix existentiel (c'est-à-dire la préférence spontanée, l'appréciation, l'attribution de valeur, pour quelque chose,-- ici : la géométrie comme modèle de la science et de la philosophie), Gueroult prête attention à la philosophie cartésienne comme système de signes. Avec une structure bien définie.

WDM 205.

Les matériaux sont **(a) les affirmations de Descartes** et **(b) d'éventuels témoignages**. Mais, dans son *Descartes selon l'ordre de la raison*, Paris, 1953, il avance l'idée d'un "système fermé relatif" (WDM 146). Il y intègre la "consistance logique" (= cohérence logique ; WDM 30 : absence de contradiction) des déclarations de Descartes.

Pour résumer :

(1) Les trois écoles de pensée - linguistique, mathématique et philosophique - conçoivent l'objet d'analyse comme un signe, resp. un ensemble de signes : linguistique, mathématique, philosophique - signes textuels. Ces signes obéissent (sont régis : WDM 7 (principe)) à un système, avec sa cohérence typique.-- Ceci est central pour le Structuralisme (cfr WDF 51 : signe).

(2) La convocation enfantine (pour voir des connexions, des totalités, -- des systèmes), que Piaget a analysée (WDM 136/139), se déroule, du moins selon Piaget, selon des principes de structuration. Vers l'âge de onze ou douze ans, elle évolue vers une structuration consciente, alors qu'elle avait été, au départ, inconsciente. En mettant l'accent sur ce type d'acte inconscient (cf. la psychologie des profondeurs), un aspect de la méthode structurale se rapproche de la psychanalyse.

(3). Il n'est pas surprenant que les structuralistes aient également abordé la théorie des systèmes (WDM 69v.), telle qu'utilisée par von Bertalanffy, entre autres.

2. L'édition textuelle de de Saussure.

Nous expliquons maintenant la structure de *Ch. Bally/ A. Sècheyne/ A. Riedlinger, publié dans Ferdinand de Saussure, Cours de linguistique*, Paris, 1916-1 ; 1931, 7/11 (*Préface de la première édition*).

Les trois disciples de de Saussure exposent la méthode selon laquelle ils ont purifié le livre (WDM 197 : l'"abeille" de Bacon) du témoignage de l'enseignement vivant de leur professeur mondialement connu. La base est la comparaison systématique (ordonnée, raisonnée).

(1). - *Le donné et le recherché.*

(a) -- *Étant donné* (situation).

Les éditeurs avaient suivi l'enseignement de de Saussure, décédé, avant de publier son œuvre.

Le corpus (c'est-à-dire l'ensemble de la collection ou de l'inventaire (WDM 125) des textes) se compose, en 1913, de très peu de notes : "Il a fallu recourir aux notes écrites par les étudiants au cours de trois séries de conférences à l'Université de Genève (1906-7 ; 1908-9 ; 1910-11)".

WDM 206.

Conclusion : l'induction sommative (inventaire) vient en premier, ce qui garantit l'exhaustivité des informations.

Demandé (tâche).

A partir du corpus, reconstruire fidèlement la doctrine de Saussure, dans ses éléments et dans sa globalité (en tant que système).

(L'analyse.

L'hypothèse (lemme, réduction régressive) est : il y a, dans ce corpus, quelque chose comme une doctrine (système) cohérente. L'analyse

(a) suppose que, s'il existe une doctrine cohérente, elle doit alors pouvoir être découverte par une comparaison méthodique des textes (réduction progressive ou "déduction") : on conçoit la recherche.

(b) L'analyse permet de vérifier (vérification/falsification), par des tests (réduction peirastique ou inductive), si le système recherché est en place.

(b).1.-- *Le contenu.*

"Qu'allions-nous faire de ces matériaux ? Un premier travail de critique textuelle était nécessaire pour chaque cours et pour chaque détail de celui-ci. Il fallait comparer toutes les versions pour arriver à l'idée, une idée dont nous n'avions que des "échos" et même parfois des échos contradictoires. De Saussure appartenait, après tout, au type de personnes qui se renouvellent constamment.

(b).2.-- *Le(s) formulaire(s).*

Les éditeurs s'interrogent désormais sur le style (stylistique).

"Et ensuite ? La forme textuelle, inhérente à l'enseignement oral, entrainait souvent en conflit avec la forme inhérente au livre (à fabriquer) et posait les plus gros problèmes".

Note.-- On reconnaît, dans la dichotomie "contenu/forme", deux des trois caractéristiques principales de la rhétorique traditionnelle (WDM 2 ; 12 ; 118 ; 180), à savoir l'invention, l'ordonnancement et la mise en forme des idées d'un texte à créer (textologie).

En ce qui concerne la conception, des possibilités (WDM 38vv. : modalités) se sont offertes. Un système de formes de texte possibles. Dans lequel l'examen méthodique de la conception (= "esprit") se révèle. Quatre formats de texte possibles étaient proposés :

WDM 207.

- (1) tout publier sous la forme du texte original ;
 - (2) publier un seul cours ;
 - (3) publier des parties particulièrement originales (propres à de Saussure) du texte (WDM 5 ; 106 ; 168) ;
 - (4) d'élaborer son propre texte à partir de la totalité du corpus - y compris les notes personnelles de de Saussure.
- Voilà pour les possibilités a-priori.

Le choix empirique parmi la somme des possibilités.

Les candidats expliquent leur choix.

Nous allons examiner ce point plus en détail, car il s'agit d'un aspect spécifique, par exemple, aux mémoires de fin d'études des étudiants de dernière année.

a.- "Publier tout dans la forme du texte original". -- C'était impraticable. "Les répétitions, inévitables dans une exposition libre, -- les chevauchements (par lesquels des parties du texte sont, en partie, identiques), -- les formulations changeantes, -- cet alias aurait donné, à un tel mode de publication, un aspect inégal". (O.c. 9)... En d'autres termes : l'unité stylistique n'aurait pas été au rendez-vous.

b.-- "Se limiter à un seul cours" - et encore, lequel des trois cours donnés par de Saussure ? - était de dépouiller le livre (à faire) de toutes ses richesses, qui étaient abondamment réparties sur les deux autres.

Même le troisième, le plus définitif, n'aurait pas pu, à lui seul, donner une image complète des théories et des méthodes de F. de Saussure". (Ibid.).

On voit : c'est tout le système qui est en jeu.

c.-- "Il nous a été proposé d'écrire certaines parties du texte, particulièrement originales, telles qu'elles étaient disponibles. Bien que cela ait été initialement bien accueilli, il est vite apparu que cette méthode discréditerait la pensée de notre maître.

Après tout, seuls des débris ont été apportés sur le pont. Et ce, d'une construction dont la valeur ne se révèle que lorsqu'elle est là dans son intégralité". (Ibid.).- On voit que l'idée du système est l'enjeu.

d.-- "Nous avons, en fin de compte, opté pour une sortie plus audacieuse.

Elle est aussi, nous le pensons, plus rationnelle :

- (i) sur la base du troisième cours,
- (ii) de faire une reconstitution destinée à montrer la cohérence ("synthèse"),
- (iii) mais de telle manière que nous avons utilisé la totalité de tous les matériaux textuels disponibles, y compris les très rares notes de de Saussure lui-même". (Ibid.).

WDM 208.

Comme vous pouvez le constater, il est devenu un mémorial, dans lequel l'élément personnel des auteurs joue un rôle - comme toute bonne thèse, d'ailleurs.

Conclusion : la réduction évaluative.

L'“évaluation” ou le jugement de valeur sommaire est le suivant :

“Nous nous sommes risqués à une récréation, d'autant plus précaire qu'elle était censée être, en même temps, une représentation tout à fait exacte de la pensée de de Saussure. Ce livre est le résultat de ce travail de comparaison et de reconstruction”. (Ibid.).

Comme le disait Bacon, le travail méthodique et ordonné découle à la fois de la conception a-priori de la somme des possibilités et de l'élaboration a-posterior (“ empirique “) d'au moins une de ces possibilités.

Pour parler avec Imm. Kant : sans l'éclairage par des idées préconçues (a-postérieures) (ici : opérations possibles de la matière du texte), la rédaction est “ aveugle “ sans l'élaboration, a-postérieure (empirique), la somme des opérations possibles est “ vide “. Les deux vont de pair.

Cela me rappelle le principe de base de l'éthique de saint Thomas d'Aquin (1224/1274), figure de proue de la scolastique médiévale : elle commence par la distinction entre l'“actus hominis” -(un acte humain, -- sans “esprit” actualisé, par exemple ce que l'on fait de façon distraite, en état d'ébriété ou au hasard --) et l'“actus humanus” (un acte humain, -- avec un esprit actualisé (la raison et la raison activement impliquées)').

Le travail des étudiants de Saussure était un “actus humanus”, un “acte d'humanité”, un acte d'“humanitas”, de norme humaine. L'humanité est une action ordonnée.

II.E. -- d -- *L'analyse méthodique d'un phénomène sacré.*

Nous restons dans la sphère du structuralisme. Afin d'analyser de manière ordonnée les différentes formes très confuses du totémisme (une religion archaïque), *Cl. Levi-Strauss* (1908/2009), en tant qu'anthropologue culturel, travaille d'abord sommairement, dans son *Le totémisme aujourd'hui*, Paris, 1962.

Explication.

Échantill. bibl.

-- *M. Besson, Le totémisme*, Paris, 1929,-- esp. o.c., 69/75 (*Le problème totémique et les théories pour l'expliquer*) ;

-- *W. Schmidt, Origine et évolution de la religion (Les théories)*, Paris, 1931, 139/156 (*Le totémisme*);--

WDM 209.

-- Nathan Söderblom (1966/1931, professeur à Uppsala et Leipzig), *Das Werden des Gottesglaubens (Untersuchungen über die Anfänge der Religion)*, Leipzig, 1926- 2, 93/156 (*Die Urheber*).

-- J.F. MacLennan, *Primitive Marriage*, London, 1866, dévoile, pour le monde occidental, le phénomène du totémisme, sous la forme de l'exogamie : dans certaines cultures, la famille et la voix se considèrent comme "apparentées", "partiellement identiques" à une sorte d'animal, au point que cela décide dans une très large mesure du mariage.

1. Au passage : S. Freud, *Totem und Tabu (Einige Uebereinstimmungen im Seelenleben der Wilden und der Neurotiker)*, Leipzig, 1913 ; 1922-3, -- dans le sillage de W. Robertson Smith, *Kinship and Marriage in Early Arabia*, Cambridge, 1885, ainsi que de Ch. Darwin et Atkinson (sur la 'horde primitive') développe une théorie, fortement contestée entre autres par les anthropologues, mais qui n'est pas sans intérêt psychanalytique.

2. En général, le totémisme se résume à ceci : une personne ou un groupe suppose qu'il descend d'un objet, d'une plante, d'un animal ou, du moins, qu'il y est lié.

"Les membres d'un clan particulier s'identifient, dans une certaine mesure, au totem dont ils portent le nom et les caractéristiques particulières. Il leur est interdit de tuer, de manger ou même de toucher le totem". (P. Schebesta, *Origine de la religion (Résultats des recherches préhistoriques et ethnographiques)*, Tiel/La Haye, 1962, 70).

De plus, le totem est souvent doté de pouvoirs surnaturels (WDM 17) ; il offre aide et protection en cas de danger.

Note -- Tous les spécialistes s'accordent à dire que le phénomène est très complexe et n'est pas encore totalement transparent.

La somme a-priori des possibilités.

Selon le structuraliste Lévi-Strauss, une analyse se déroule comme suit.

(1) L'objet,-- ici : le totémisme, est donné.

(2) L'analyse requise est une analyse d'au moins deux termes, aussi liés soient-ils (WDM 203 : système).

Cette analyse procède, d'abord, sommairement sur les modalités possibles) des relations.

Ainsi Lévi-Strauss introduit, de manière purement spéculative (a-priori, comme un lemme), le schéma de possibilités suivant.

WDM 210.

Nature	catégorie	catégorie	simple	simple
Culture	groupe	personne	personne	groupe

Note -- On voit, encore une fois, la base configurationnelle ou combinatoire (WDM 114 ; 136 ; 153 ; 189) : toutes les données empiriquement déterminables sont ajustées par paires dans le schéma ci-dessus : --Tout “lieu” (boîte), d’ailleurs, de la nature (objet, plante, animal, individuel (singulier) ou groupé) correspond à un fait de culture (c’est-à-dire à une forme totémique).

Lévi-Strauss dit, o.c., 22s. : “Tous ces termes sont choisis arbitrairement, -- calculés, pour distinguer dans chaque série (quadruple) deux modes d’existence, l’un collectif (le groupe ou la catégorie), l’autre singulier”.

Pour souligner sa nature purement spéculative (lemmatique, hypothétique), il dit : “Dans cette phase préliminaire (de l’analyse structurelle), on pourrait choisir n’importe quels termes - à la place de “nature”, par exemple “x”, et à la place de “culture”, par exemple “y” ; etc. - s’ils sont distincts”. WDM 90 : systèmes formels, aussi abstraits que possible.

Le test empirique (apostérieur) des possibilités.

Après avoir conçu un système théorique de totémismes possibles, voici maintenant le système réel, effectif, de totémismes établis, éclairé par le système conçu a-priori.

1.-- Le totémisme australien.

Elle présente des caractéristiques sociales et de genre : il existe une relation (alignement, parenté) entre une catégorie naturelle (un ensemble de phénomènes, -- objets, plantes, animaux), d’une part, et un groupe culturel (une société religieuse ; la totalité des hommes et des femmes), d’autre part.

En termes existentiels : un groupe se sait religieusement connecté (“connecté”) avec, par exemple, le phénomène du tonnerre, l’objet (une pierre porte-bonheur), l’espèce (le kangourou par exemple).

2.-- Le totémisme des Indiens d’Amérique du Nord.

A parfois à travers des “épreuves” très brutes et lourdes - se sait relié (descendant, apparenté) à une catégorie naturelle comme ci-dessus).

WDM 211.

3.- Le type de moteur des îlots bancaires.

Un nouveau-né est considéré comme une incarnation (au sens large du terme) de cette plante, de cet animal, que sa mère trouve ou mange au moment où elle prend conscience de sa grossesse.

4. le “totémisme” négro-africain.

Le groupe culturel - par exemple certains habitants de la région - est lié à un individu “sacré” (sacré) de la nature - par exemple un crocodile - sur le site, qu’il vénère et protège collectivement.

Remarque finale.

C. Lévy-Strauss, o.c., 24 ; dit :

“(1) Sur le plan purement logique, les quatre composés sont équivalents (“équivalents”). Raison : ils sont générés par une seule et même opération.

(2) En fait, cependant, seuls les deux premiers totémismes - catégorie/groupe et catégorie/personne - ont été classés sous le nom effectivement utilisé de “totémisme”. Lévi-Strauss insinue ainsi que, jusqu’à lui, les ethnologues ne travaillaient pas de manière strictement logique. Le langage empirique, après tout, ne correspond pas au système qu’il a conçu a-priori.-- Peut-être, à cette fin, existe-t-il des raisons réelles, mais qui ne sont plus structurellement justifiables.

II.E.-- e.-- L’analyse méthodique d’un choix de valeurs.

Nous entrons ici dans l’axiologie (WDM 74vv.).

(J. Pucelle, *Le contre-point du temps (Méthodologie de la liberté)*, Louvain, 1967 (ouvrage qui, avec *La source des valeurs* et *Le règne des fins*, forme une trilogie), évoque, dans un deuxième chapitre, “le labyrinthe des solutions d’échange” “alternatives”.

Il s’agit d’une sorte d’“axiomatique” (système propositionnel) -- (WDM 23 ; 136 ; -- 131)-- du choix.

a. La liberté inclut le choix, oui, un pluriel de choix, possibles, (encore une fois : le côté modal) choix.

b. Le choix ordonné présuppose, à mesure que la lumière est faite sur le choix en tant qu’acte, une totalisation (estivation) des possibilités. Le proposant en voit cinq :

(i) la solution d’échange (alternative : l’un ou l’autre) ;

(ii) la préférence (préférer l’un à l’autre) ;

(iii) la variété (une chose, une autre) ;

(iv) la fusion, (op(a)hopping) (l’un et l’autre) ;

(v) le refus (ni l’un ni l’autre).

WDM 212.

Lorsque, par conséquent, quelqu'un "choisit" et dispose de plus d'une valeur (bien), le système des configurations (= combinaisons) possibles éclaire le pluriel de ce qu'il faut choisir et de son acte de choix. L'esprit (l'intellect et la raison), c'est aussi cela : se distancier de ce qui doit être choisi. Pour voir les choix possibles, les possibilités. C'est l'une des formes de la lumière que représente notre esprit. Cela signifie que nous, en tant qu'"esprit", possédons des idées et une pluralité d'idées, mais réunies en un système (ensemble cohérent), avec lequel nous abordons les données réelles.

Avec *Max Scheler* (WDM 42 ; 62 ; 75), dans son *Die Stellung des Menschen im Kosmos*, Darmstadt, 1930, 60, nous pouvons appeler cela, dans la tradition platonicienne, "act der ideierung" (acte idéatif). Scheler qualifie cette "idéation" (Ideierung) de "Entwirklichung" (privation de quelque chose de son caractère de masse-factuel), de "déréalisation".

C'est pourquoi, à ses yeux, l'homme, en tant qu'esprit, est "der Neinsagenkönner" (celui qui peut dire "non" (WDM 157v. : la négation)). Il y a là quelque chose d'"ascétique", une sorte de mortification, ajoute-t-il.

En d'autres termes, l'homme en tant qu'esprit n'entre pas (nie) le donné sans le remettre en question ; il le transcende (transcende), en ne se contentant pas d'y entrer.

Modèles applicables.

1. Nous avons vu, WDM 9 et suivants, ce que signifiait la "sagesse" (développement général, -- si besoin est, poursuivi jusqu'à une spécialisation ou une autre).

Eh bien, *R. Schärer*, *L'homme devant ses choix dans la tradition grecque*, Louvain, 1971, décrit comment le Grec ancien avait à sa disposition, comme modèles pour résoudre les problèmes, le héros, le sage et le philosophe.

Chacun de ces trois exemples réduit

(i) une situation donnée à une solution de changement (alternative, c'est-à-dire un choix "pour ou contre" (l'un ou l'autre) ;

(ii) ce faisant, ils font appel à des valeurs, qui agissent comme des "normes" (principes directeurs), -- de telle sorte que, si le héros, le sage ou le philosophe ne respecte pas ces valeurs (la négation, l'omission), dans son choix, il commet une transgression limite ("hubris", également "hybris"), -- qui, tôt ou tard, est corrigée par "Némésis", la récupération de l'erreur commise.

WDM 213.

Autrement dit, le héros (qui était considéré comme une forme de “sagesse”), le sage et le philosophe, -- ils croient en un ordre objectif, dans lequel l’un peut, et doit, être qualifié de bon (conscientieux) et l’autre de mauvais.

Par opposition à l’“harmonie des contraires” (WDM 170 : “totalité”) “divine” (comprendre : démoniaque), l’homme grec, dans la mesure où il suit ce modèle, choisit entre le bien et le mal,-- alternative.

En outre, il sait, par le biais d’une tradition archaïque et sacrée, que quelque chose comme une “sanction immanente” (une punition intégrée à sa vie) l’attend s’il ne choisit pas bien.

2. *Reinhold Niebuhr, Christ and Culture*, Londres, 1952, parle de la relation (identité partielle) “christianisme/culture (renaissance)”.

Depuis la Renaissance, l’Occident, non sans avoir reconstitué l’Antiquité païenne, a une idée de la “culture” qui est résolument séculière (mondaine, terrestre) (et qui, de ce fait, fait fi d’un certain nombre de valeurs sacrées (et, entre autres, ecclésiastiques)).

D’où le problème du choix.

a. – *Echant. Bibl.* - *P. Hermans, Histoire doctrinale de l’humanisme chrétien*, i/iv, Tournai/ Paris, 1948 (où sont évoqués des personnages comme M. Ficino, Pic de la Mirandole, Lefèvre d’Etaples, Erasme, Thomas More (qui a été canonisé), François de Sales e.a., qui, à la Renaissance, ont essayé de christianiser l’“humanisme”).

b. Pourtant, il ne faut pas se laisser abuser par le travail de Hermans : il existe d’autres choix, voire des choix opposés. Cfr WDM 159 (théorie de la tension). Ceux-ci montrent les tensions qui apparaissent entre le christianisme et l’humanisme, lorsque les deux veulent établir la même culture en même temps. Ceci, avec des idées en partie différentes, oui, parfois contradictoires.

Ainsi, Niebuhr distingue cinq types de choix.

1. Le type *Tertullien/Tolstoï* : entre le Christ (= le christianisme en tant que facteur culturel) et la “culture” (humaniste), il y a une inimitié irréconciliable.

2. Le type *S. Augustin/Kalvin* : la culture (humaniste-hathénique) est complètement ‘pécheresse’, mais le Christ convertit, restaure l’‘homme’ de l’humanisme, également sur le plan culturel.

3. Le type de *Martin Luther* : *il y a* une relative inconciliabilité entre le croyant, qui sert le Christ, et le pécheur qui est absorbé par la culture (païenne-humaniste) ; cependant, il y a une certaine préservation d’une appréciation sincère de la culture.

WDM 214.

4. Le type de saint *Thomas d'Aquin* (1225/1274 ; figure de proue de la scolastique ; toujours honoré par l'Église actuelle comme parangon de la philosophie, mais sous une forme néo-scholastique) : Le Christ transcende ('transcende') la culture, mais - de manière essentielle (le christianisme en tant que partie intégrante de la culture) - il y contribue.

5. Le type d'*interprétation libérale* de la figure du Christ : Le Christ apporte la "vraie" culture (au sens libéral du terme).

Remarque : le WDM 195 nous a appris le profil de polarité. Eh bien, il est clair que les cinq positions de Niebuhr (choix de valeurs) vont du rejet radical à l'approbation radicale. Ce qui prouve que le concept de "profil de polarité" a du sens.

Il peut nous aider, nous chrétiens, dans les questions controversées d'aujourd'hui - pensons à la question de l'avortement, où certains chrétiens, contrairement aux premiers chrétiens qui rejetaient radicalement l'avortement, sont en faveur de l'avortement, pour ainsi dire, sans aucune distance par rapport à leurs propres penchants naturels - à considérer d'abord le schéma des possibilités avant de "choisir". Ce n'est qu'alors que le choix est rationnel.

II.E.-- f.-- L'analyse méthodique d'une indication de signe.

Nous esquissons, tout d'abord, une mini-théorie du signe ('sens', 'symbole');-- WDM 2 (langue des signes logico-mathématique) ; 51/53.1 (définition la plus générale ; distinction entre les signes logico-mathématiques et les signes purement philosophiques-logiques (sémiotiques : théories syntaxiques, sémantiques, pragmatiques);-- symboles);-- 203 (Langue des signes structurelle et analyse des signes).

(1) Le Père Walgrave (WDM 51) définit le "signe" comme "une représentation concrète qui, par sa connaissance, transporte la conscience vers la connaissance d'une autre chose". Il s'agit d'une application de la théorie générale des modèles (un autre modèle applicatif est par exemple le modèle de mesure (WDM 110)). Le "modèle" est, après tout, tout ce qui, jusqu'à la connaissance d'un original (le moins connu ou le non connu), fournit des informations.

(2) Le Père Lahr, *Psychologie* (1933-27), 421/448 (*Les signes et la langue*), définit ainsi : "Par "signe", nous entendons tout phénomène perçu et qui - dans l'esprit (intellect/ raison) - donne l'idée d'un autre phénomène absent ou inaccessible".

WDM 215.

Il est intéressant de noter que, selon la définition de Lahr, il parle le langage des antiquités. “Et le ou polemou katharou ta fainomena sumbola” (Ce qui était visible (les phénomènes) était le signe (littéralement : “les signes”) d’une guerre étrange”). (Heliodoros, Aithiopika (WDM 26), I, 1, 1:4).

En d’autres termes, exprimés en théorie des modèles : les phénomènes, dans la mesure où ils sont connus (et donc informatifs) fournissent des connaissances (informations) sur ce qui n’est pas (suffisamment) connu, l’original. Le signe par excellence, dans toute vie humaine, est le langage.

Lahr, o. c., 425, définit, en termes de théorie des signes, ce qu’est la langue : “ La langue est un système de signes utilisés volontairement pour exprimer la pensée “. Par “pensée”, Lahr - il est français et donc d’influence cartésienne - entend non seulement l’aspect rationnel, mais aussi l’aspect humeur et volonté de notre vie intérieure.

En d’autres termes, avec le langage, nous sortons du domaine de l’introspection.

En bref : la langue est un système de moyens d’expression. Ce qui nous rapproche du signifiant (“significa”), tel que le conçoit *Lady Victoria Welby*, une Anglaise qui fut dame de compagnie de la reine Victoria (1819/1901), dans son ouvrage *What is Meaning ?* (1903), a été conçu.

Échantill. bibl. G. Mannoury, *Significa en moderne begripscritiek*, in : B. Stokvis, *Psychologie der autosuggestie en der suggestie (Un compte-rendu psychologique significatif pour les psychologues et les médecins)*, Lochem, 1947,11/14.

Le signifiant analyse la relation sous influence, quelle qu’elle soit. En d’autres termes, nous nous influençons mutuellement au moyen de signes. Le langage, par exemple, est plus qu’une simple information neutre ; il s’agit, en partie, d’influencer notre prochain, même (peut-être surtout) lorsque nous ne le voulons pas (consciemment).

La “pensée”, telle que définie par Lahr, est, déjà en soi, sans volonté d’influence, plus qu’un simple intellect.

Note : Nous faisons référence, sans nous y attarder, à deux théories plus sophistiquées du signe et du langage. Ce sont :

a.-- La sémiologie de Saussure (WDM 148) : elle est centrée sur l’idée de “ système de paires d’opposés “.

b.-- La sémiotique de Ch.S. Peirce (WDM 8). Elle tourne autour de l’idée “Je communique quelque chose à quelqu’un” (structure triadique).

WDM 216.

Note -- Échantill. bibl.

- B. Toussaint, *Qu'est-ce que la sémiologie ?*, Toulouse, 1978 ;
- M. Bense, *Semiotik (Allgemeine Theorie der Zeichen)*, Baden-Baden, 1967 ;
- U. Eco, *La structure absente (Introduction à la recherche sémiotique)*, Paris, 1964.
- Dans le sillage de Peirce : C.W. Morris, *Foundations of the Theory of Signs*, in : *International Encyclopedia of Unified Science*, I, 2, Chicago, 1938 (célèbre pour sa tripartition "syntaxe/sémantique/ pragmatique").

Deux types de personnages.

Un signe ne peut être compris que dans le cadre d'une relation (identité partielle). - Cela comprend :

- (1) celui qui saisit la référence du signe à l'être-signé,
- (2).1. le signe lui-même et
- (2).2 ce qui est indiqué par le signe.

La référence elle-même, comme toute identité partielle (analogie), est double.

a.-- Le signe iconique ressemble à ce qu'il signifie.-- Pensez à une carte.

b.-- Le signe indicatif renvoie bien au signifié, mais seulement dans un contexte systémique.

Pensez à un panneau de signalisation : il se trouve au milieu du paysage naturel et culturel et indique le chemin à suivre.

Comparer avec la structure distributive et collective (WDM 86v.).

Ou bien pensez à la métaphore et à la métonymie (WDM 117). La carte est métaphorique, le panneau indicateur est métonymique.

L'être humain en tant que donneur de sens.

Échantill. bibl.

- O. Pöggeler, Hrsg, *Hermeneutische Philosophie (Texte von Dilthey, Heidegger, Gadamer, Ritter, Apel, Habermas, Ricoeur, O. Becker, Bollnow)*, Munich, 1972 ;
- P. Ricoeur, *Le conflit des interprétations (Essais d'herméneutique)*, Paris, 1969 ;
- H. Arvon, *La philosophie allemande*, Paris, 1970, 116/120 (L'herméneutique), dans lequel il est dit que Schleiermacher (1768/1834) fut le premier qui, en Allemagne, lança l'idée d'"herméneutique" dans un sens large et approfondi. Aux Etats-Unis, avec Ch. S. Peirce, nous défendons une deuxième approche, profondément différente, de la théorie du sens (= interprétation ou théorie de l'interprétation).
- W.E. Gallie, *Peirce and Pragmatism*, New York, 1966, 118ff. (Pourquoi Peirce soutient-il que tout signe nécessite un autre signe pour l'interpréter ?) ;
- K.-O. Apel, Hrsg, *Schriften, I und II (Zur Entstehung des Pragmatismus ; Vom Pragmatismus zum Pragmatizismus)*, Frankf. a. M., 1967/1970 (une introduction plus détaillée).

WDM 217

Signification - clarté.

WDM 153v. nous a appris “one-unambiguous” et “many-unambiguous”. On comprend immédiatement qu’il s’agit de manières d’interpréter, de donner du sens, d’attacher du sens, et d’un système ordonné de types d’interprétation. Et il s’agit d’un système ordonné de types d’interprétation, dans lequel l’“esprit” est présent.

Saisir un sens / donner un nouveau sens

Lorsque l’on parcourt les deux grandes doctrines de l’interprétation (l’herméneutique schleiermachiennne et la théorie peircienne de l’interprétation), on s’aperçoit rapidement qu’il existe deux types d’interprétation radicalement différents.

(1) -- La phrase.

(a) Saisir le signe naturel.

Le Père Lahr, Psychologie, 421, donne comme exemple de “signe” le fait que “la fumée renvoie au feu” ; que “les os des plantes renvoient au printemps” ! Cela signifie qu’ici “se référer à” est identique à “appartenir à”. Encore une fois : il existe deux modes fondamentaux d’“appartenance à” (être sous-entendu, être sous-entendu).

(i) Un élément appartient, distributivement, à son ensemble : lorsque, dans une forêt, je vois soudain un animal, avec ses traits bien définis, s’éloigner en tourbillonnant et, en même temps, je dis : “Il y a des lièvres ici”, alors je vois (ou plutôt, j’indique) un élément d’un ensemble. Le fait qu’un lièvre saute loin est le signe du fait qu’il y a une multitude (collection) de lièvres. WDM 86 (collection).

(ii) Une partie appartient, collectivement, à son tout : lorsque Lahr voit de la fumée, il l’identifie comme le signe du fait qu’il y a, qu’il y avait, le tout du feu, auquel la fumée, en tant que partie (sous-système), appartient. On pourrait aussi dire : “La fumée est impliquée par le feu”. Ou encore : “La fumée est inhérente au feu : WDM 87 (système).

(b) Capture du signe artificiel.

Nous avons parlé, WDM 216,

(i) à propos d’une carte : nous la comprenons comme un signe du paysage qu’elle représente (en raison de sa ressemblance),

(ii) à propos d’un panneau indicateur : nous le comprenons comme un signe indiquant la direction à suivre (en raison de la cohésion, c’est-à-dire au sein du paysage).
- Encore une fois : les structures distributivement - similaires et collectivement cohérentes inhérentes à la collection et au système.

Conclusion - Qu’il s’agisse du signe naturel ou du signe convenu (artificiel), dans les deux cas, la compréhension est sans ambiguïté. Sinon, le signe n’est pas compris. Ici, il s’agit de connaître le signe et de le restituer correctement.

WDM 218.

Note - L'analogie, l'identité partielle, est, encore une fois, la base de la saisie des signes. Et la méthode - consciente ou, surtout, inconsciente - est la méthode comparative. La saisie d'un signe est une commande.

2.-- Donner un nouveau sens

Modèle appliqué.-- Prenons un exemple chez Hegel.

Prenons une belle pomme rouge.

(i) Le garçon affamé, qui le voit dans le panier de sa maman à la maison, en a - selon *Hegel* dans son *Esthétique*, où il parle de la satisfaction du désir - "faim". Et voici la pomme dans sa réalité physique. Il le mange.

(ii) L'artiste, lui, voit aussi la même pomme. Mais son attribution de valeur ('désir' ; WDM 75 : valeurs vitales et esthétiques) est différente : il ne s'intéresse pas à la réalité physique, mais à la forme de la créature (forma : WDM 28), à son côté esthétique (WDM 192). Il le qualifie (se réfère à lui) de "Quelle belle pomme ! Il prend la toile et le pinceau, avec de la peinture, et commence à la rendre, "parce qu'il la trouve si belle".

Comparez les deux *zinstichtingen*, c'est-à-dire les jugements de valeur.

(1) Comme le dit Hegel : " Le désir ne connaît rien de la forme pure de l'être, dans son côté esthétique. Il veut manger la pomme". Mais le désir et l'émerveillement esthétiques évitent de le manger et veulent, " désirent ", valorisent la forme esthétique de l'être.

(2) Qui ne voit pas que, cette fois, donner du sens se fait à partir du sujet, du donneur de sens en tant qu'initiateur ? Il y a un "Existentiel" (WDM 16 ; esp. 63 : design), c'est-à-dire un sens entremêlé avec ses propres problèmes, à l'œuvre. Le choix, l'interprétation (l'interprétation en ce sens est un type de choix), est d'abord auto-implicatif : le moi qui choisit et indique procède d'abord de sa propre échelle de valeurs.

En ce sens, j'ai donné un sens aux données qui, en soi, n'existaient pas : le je donne du sens.

Échantill. bibl. *J. Kruithof, De zingever (Le donneur de sens) (Introduction à l'étude de l'homme en tant qu'être signifiant, appréciant et agissant)*, Anvers, 1968.

Dans ce livre, c'est le sens de la finalité qui prévaut : "Nous appelons activité de l'homme celle par laquelle celui-ci - à l'aide de principes - se structure en tant que totalité, se situe dans le milieu où il est placé et s'oriente vers le développement de ce milieu. (o.c., 504v.).

WDM 219.

Ici, l'accent est mis, apparemment, sur l'acte lui-même. Mais cet acte, l'acte d'interprétation, est multiforme : la saisie du sens peut être

a.1. être un élément de sa collection, **a.2.** être un composant (hyposystème) de son système ;

b) la saisie de la valeur impliquée dans le Moi situe la saisie dans la vie, dans le "design" (système de valeurs), de la personne qui a saisi le "sens pour elle-même".

Les Allemands parlent parfois de "hineininterpretieren" (mettre sa propre interprétation, sans raison suffisante, dans l'interprété).

L'analyse méthodique de l'écriture des signes.

Nous avons enfin tous les éléments pour comprendre ce qui suit.

Échantill. bibl. John Cohen, Chance, skill and luck (The psychology of guessing and gambling), Utr./Antw., 1955.

Modèle applicable.

o.c., 165vv, traite d'un modèle d'indication de signes par les enfants.

a. Le public est composé de filles de dix ans. Le stimulus (= signe, -- ici : 'stimulus') était : "Que signifie la phrase : 'Il va probablement (WDM 54 ; 164 (probablement)) pleuvoir' ?".

C'est un fait.

La demande : la bonne réponse à ce stimulus : en d'autres termes : la bonne interprétation. En d'autres termes : le problème, l'engagement de chaque enseignant !

b. Les réponses.

Fille 1. -- "Il est très probable qu'il pleuve.-- Je suppose qu'il pleuvra (...). Je ne suis pas sûr qu'il va pleuvoir. (...). Je ne sais pas s'il va pleuvoir ou non... Je crois qu'il va pleuvoir".

Fille 2. - "Le mot "probable" signifie qu'il "pourrait" ou "pourrait" pleuvoir. Cela signifie que vous ne savez pas s'il va pleuvoir ou non ;

Fille 3. "Il pourrait pleuvoir. Je pense qu'il va pleuvoir ; je suis sûr qu'il va pleuvoir. Je doute qu'il pleuve".

Fille 4. - "Il pourrait pleuvoir abondamment. Il pourrait y avoir du tonnerre et des éclairs. Ce serait amusant : vous vous amuseriez probablement beaucoup. Il va probablement venir te chercher".

WDM 220.

c. Statistique... de filles de 10 ans :

- (i) environ la moitié identifie la phrase comme étant “Il est ‘plus probable’ que”.
il ne pleuvra pas ;
- (ii) environ quarante-cinq pour cent interprètent la phrase comme “Il est presque
mais pas tout à fait certain qu’il va pleuvoir” ;
- (iii) environ cinq pour cent : “Autant qu’il pleuve ou qu’il ne pleuve pas”.

A. Un arrangement

Ces dernières ne comprennent pas la distinction entre le possible “indéterminé” et le possible “probable”, car “probable” signifie “possible à un degré plus élevé”.

La deuxième catégorie - “presque certain, mais pas tout à fait” - surestime le degré de probabilité (alors que la troisième catégorie le sous-estime). Seule la première catégorie -- “plus plausible” -- capte la bonne nuance, au milieu... Nous sommes donc confrontés à un différentiel :

- (i) “presque certainement, mais pas tout à fait” (surestimation) ;
- (ii) “plus plausible” (estimation correcte) ;
- (iii) “aussi probable que non” (sous-estimation de la probabilité). Cf. WDM 189vv.
Ce qui signifie qu’ici aussi un ordre est possible, celui d’un différentiel.

B. L’induction statistique

1. Le noyau est, encore une fois, l’induction sommative (WDM 124) : on prend un certain nombre d’échantillons, de préférence tous, et on fait un résumé.

(i) On peut, par exemple - un inspecteur ou une inspectrice - choisir quelques enfants, -- par exemple une douzaine. Si le différentiel ci-dessus fonctionne, il est probable que ce différentiel se manifeste déjà, dans une certaine mesure, chez ces dix personnes : par exemple, quatre sur dix estiment correctement, quatre sur dix surestiment et deux sur dix sous-estiment. Si le même différentiel fonctionne, alors, lorsque l’échantillon est augmenté, le rapport “50 (correct)/45 (surestimation)/5 (sous-estimation)” sera beaucoup plus fort.

Comme les échantillons sont randomisés, l’écart par rapport au pourcentage total (la statistique) peut être très important “-- par hasard”.

(ii) Ce n’est que lorsque tous les enfants (au lieu d’un seul ou de quelques uns) sont autorisés à répondre que le différentiel, qui est la statistique, apparaît correctement.

2. Le couple induction “universelle” et induction “statistique”.

(i) Si, dans une induction sommative (totale), le résultat est soit “aucun sur cent”, soit “tous sur cent”, alors il s’agit d’une induction universelle.

(ii) Si, par contre, l’induction sommative donne comme résultat (résumé) “quelques uns sur cent”, alors il s’agit d’une induction statistique.

Les deux sont “la mesure (quantité) d’un bien” (WDM 84 ; 179).

WDM 221.

Modèle d'application. J. Cohen, *Chance, skill and luck*, 167.

Étant donné : Le public : cinquante-six garçons de dix ans et vingt-neuf adultes...
Le stimulus : “Le juge dit que le prisonnier est probablement coupable”.

Demandé : l'interprétation correcte. Voici l'induction statistique.

(A) Le différentiel.

Certains, dans les deux classes (garçons et adultes), étaient sûrs de la faute.

Certains étaient presque certains, mais pas entièrement, de leur culpabilité.

Certains étaient incertains de la culpabilité, mais considéraient le prisonnier comme coupable plutôt que non coupable ;

Certains, cependant, qui étaient incertains, ont évoqué la possibilité qu'il puisse être à la fois coupable et non coupable.

(B) L'induction statistique. -- Voici la distribution.

	des garçons de 10 ans :	adultes :
certainement	7%	78%
presque certainement	52%	14%
plutôt coupable	27%	45%
tous deux coupables-	14%	13%
	100 %	100%

(c) Jugement de valeur (évaluation).

(i) Il est frappant de constater que l'interprétation “plutôt coupable que non coupable” (l'interprétation correcte) ne représente que 27% chez les garçons de 10 ans et seulement 45% chez les adultes.-- Toutes les autres interprétations (dichotomie : WDM 68) sont des interprétations plus ou moins incorrectes et donc quelque part “subjectives” (partiales, préjugées).

(ii) Il est également frappant de constater qu'au fil des années (maturation du jugement), la proportion de “jugement correct” augmente et s'accroît de manière significative.

Note-- Le déconstructionnisme de Jacques Derrida.-- Derrida (1930/2004), qui, depuis 1962, a écrit plus de vingt livres, est différentialiste (WDM 93). Ceci, avec Nietzsche, Heidegger et Deleuze.

L'un des thèmes de cet homme, qui se dit “grammatologue”, est “la déconstruction” (la réduction du sens). D'où le terme “déconstructionnisme”.

Échantill. bibl. A. Burms/ Chr. De Landtsheer, *Deconstructionism*, in : *Streven* 1986 : 8 (mai), 701vv... “Tout ce qui a un sens ou une signification contient une ambiguïté essentielle (*note cit.*), un clivage interne, qui rend possible aussi bien la perte de sens que la construction de sens”. (A.c., 701).

WDM 222.

Quand on regarde, au-delà de toute interprétation philosophique, les inductions statistiques - ci-dessus (50 % de filles correctes;--27 % de garçons corrects et 45 % d'adultes corrects), Derrida a raison : le sens (le "message" (ou l'idée, en termes platoniciens) que les phrases ont n'est que partiellement correctement compris et, donc, construit ; il est, parfois de façon surprenante, réduit (mal interprété).

Note -- 1. Le fait qu'une idée soit mal interprétée était déjà clair pour Platon, mais d'un point de vue différent de celui de Derrida, qui n'est pas le premier à le voir (cf. WDM 174/177, où il est expliqué comment J.J. Rousseau, K. Marx, P. Nietzsche,-- Guillaume d'Ockham, Martin Luther, René Descartes ont vu leur message (signification, information, 'idée') transformé en quelque chose d'autre ou en son contraire).

2. Ceux qui peuvent en faire l'expérience quotidienne sont les enseignants, à tous les niveaux... Il est rare qu'ils soient universellement compris correctement. Ce qu'ils disent, expliquent, aboutit à la fois à la décomposition du sens et à la construction du message.

Une conclusion .

La soi-disant "nouvelle école" ou "nouvelle éducation" met l'accent sur la créativité, ce qui, en termes pratiques, signifie une très forte dose d'introspection de la part du sujet autonome qu'est l'enfant ou l'élève.

Ne serait-il pas préférable - au vu des inductions ci-dessus - de mettre davantage l'accent sur la conception du sens, l'interprétation correcte de ce qui est, - de ce qui est dit ? Le sujet qui saisit le sens reste tout aussi autonome, voire devient plus autonome : il est libéré de la dépendance à ses propres préconceptions " subjectives ". Il est libéré de son autisme naturel (WDM 103v.), compris ici comme un manque de contact avec la réalité objective. Et ce n'est pas tout : le dialogue, c'est-à-dire le fait de se parler de manière à se comprendre (WDM 154 : rencontre), suppose comme condition de possibilité, la conception du sens plutôt que son fondement, à partir de sa propre perspective subjective. Alors un Derrida devra moins se plaindre de la "déconstruction", c'est-à-dire de l'effondrement.

Modèle applicable.

J. Cohen, o.c., 174v., parle de la performance des schizophrènes. Nous reproduisons ce qu'il dit à ce sujet.

WDM 223.

“J’ai constaté que les proportions des valeurs attribuées aux différentes expressions par les patients schizophrènes sont très différentes des proportions normales.

(i) en général, les proportions de schizophrènes sont beaucoup plus faibles ;

(ii) parfois, ils sont d’une taille fantastique.

Deuxièmement, les proportions semblent être beaucoup moins affectées par la phrase”. (O.c.,174).

Pour expliquer cela, le prochain rapport.

1. L’auteur, o.c., 169, fait référence à l’interprétation de “Pieter invite de nombreux amis à sa fête” et “Il y a des cloques sur de nombreux arbres”.

La phrase, dans laquelle est contenu “beaucoup”, fait référence soit aux amis, soit aux arbres.

La question est posée, par exemple, de savoir combien cela pourrait représenter en termes numériques.

Eh bien, “beaucoup” d’amis est interprété différemment de “beaucoup” d’arbres.

2. “Par exemple, le ‘rapport’ entre la valeur de ‘quelques amis’ et celle de ‘quelques arbres’ est -- dans le groupe normal 1:4, alors que dans le groupe schizophrène il est de 1:2 ou moins”. (o.c., 174).

En d’autres termes, si le sens normal de “n’importe quel”, en termes d’amis, est “4” (“Il/elle a n’importe quel, c’est-à-dire quatre amis”), alors “n’importe quels arbres” est environ quatre fois plus ($4 \times 4 = 16$)... “N’importe quels amis” sont par exemple quatre pour le schizophrène et “n’importe quels arbres” sont ($4 \times 2 =$) huit arbres. Ou même moins.

“Par exemple, le rapport normal entre ‘beaucoup d’amis’ et ‘beaucoup d’arbres’ est de 1:10, contre 1:3 ou 1:2 chez les schizophrènes”. (Ibid.).

Conclusion .

Les mots-signes “certains” et “beaucoup” sont interprétés différemment par le signifiant normal et par le signifiant schizophrène.

Ce qui est également frappant, c’est que, même si l’ordre de grandeur attribué par les schizophrènes peut être qualifié de “raisonnable”, ils font preuve d’une précision particulière : ainsi, “beaucoup d’amis” est interprété par un patient comme “exactement dix-sept”. Presque aucun arbre dans le parc” signifie, pour un autre, “trois arbres et demi” (Ibid.).

Note -- Les données ci-dessus jettent une certaine lumière sur le WDM 219 (Fille 4). La réponse - plutôt une “réaction” - ne répond tout simplement pas à la question. Au lieu d’indiquer “probablement”, il est absorbé dans une expérience (“tonnerre/éclair” ; “plaisir/beaucoup de plaisir”). Créatif mais subjectif.

WDM 224.

II.E.-- g.-- *L'expérimentalisme.*

On peut s'étonner que l'expérimentalisme américain, ici - dans une méthode platonicienne - soit discuté. Et ensuite comme une "touche finale" à un chapitre sur "l'analyse méthodique". - Et pourtant : WDM 21/25 (l'ontologie d'A. Fouillée) nous a déjà mis sur cette voie. Fouillée, en vraie platonicienne et métaphysicienne, ne dit-elle pas que la méthode, en ontologie, est analogue à celle des sciences expérimentales ?

L'emplacement de la méthode lemmatique-analytique.

Lisez attentivement WDM 22 : la première partie est une hypothèse ('lemme'). Cela présuppose toujours un ensemble de circonstances, c'est-à-dire une situation régie par un problème.

1. "La pensée ou la contemplation, pour John Dewey (1859/1952), le fondateur de l'expérimentalisme typiquement américain, a pour tâche essentielle de "transformer une situation" (G. Deledalle, *Histoire de philosophie américaine (De la Guerre de Sécession à la Seconde Guerre Mondiale)*, Paris, 1954, 33).

C'était déjà le cas pour un platonicien. Un lemme est, par essence, une solution provisoire à un problème qui se pose dans une situation.

2. "Des jours, ensuite, sur les actes proposés, des actes, un ensemble d'actes, qui sont possibles, pour résoudre la situation". (Ibid.).

L'analyse, dans le platonisme, consiste d'abord à analyser les données ; ensuite, à clarifier ce qui est demandé (voulu, c'est-à-dire la solution). Cette clarification est l'analyse, dans la deuxième étape. Elle est régie par le lemme, la solution possible.

Modèle appliqué.

Nous marchons dans un paysage jusqu'à ce que nous arrivions à un ruisseau, qui interrompt notre marche (difficulté).

(1) "On ne peut pas juste sauter par-dessus ?" (idée). Nous examinons d'abord le cours d'eau (observation) : il est trop large et l'autre côté est trop abrupt (faits, données).

"Ne serait-elle pas plus effrayante, à un autre moment ?" (idée). Nous regardons le courant, à gauche et à droite (observation), pour nous en assurer (vérification de l'idée par l'observation).

(2) "Nous devons chercher une autre solution (changer de solution ; Alternative). - Nos yeux tombent sur un tas de planches (fait).

WDM 225.

“Devons-nous les prendre et les jeter sur le ruisseau, comme un pont ?” (Idée). (...). Nous construisons ce pont improvisé et le traversons (vérification, confirmation par l’action).

Si la réalisation (“acte”) n’avait pas confirmé l’idée, nous aurions dû revenir aux faits et chercher une nouvelle idée”. (*Deledalle*, o.c., 34 ; -- d’après *J. Dewey, How we think* (1933-2)) -- On y voit la forme expérimentale de la méthode platonicienne.

L’expérimentalisme.

Le système de J. Dewey porte plusieurs noms, tous corrects.

(a) Il s’agit d’un pragmatisme : il mesure la “vérité” (c’est-à-dire le caractère réel) d’une idée (exprimée ou non dans un jugement ou un raisonnement) ou du résultat obtenu par celle-ci.

Cela diffère de la conception traditionnellement dogmatique de la “vérité” (également comprise comme “caractère de réalité”), qui repose sur l’autorité établie des “penseurs”.

C’est “le monde en devenir”, et non le monde transmis, qui prévaut.

(b).1 C’est un instrumentalisme concernant les idées. En d’autres termes, les “idées” ne sont pour l’instant que des lemmata, des hypothèses de travail. Les idées en elles-mêmes (en tant qu’entités existant en elles-mêmes), telles que les concevait le Platon originel (ce qu’il convient d’appeler l’“idéocentrisme”), Dewey, qui se situe dans le courant des Lumières (“Rationalisme”), ne les connaît pas. Les idées sont des instruments expérimentaux.

(b).2 C’est surtout dans l’esprit de Ch. S. Peirce, un expérimentalisme .

Joseph Ratner, ed., Intelligence in the Modern World (John Dewey’s Philosophy), New York, 1939, 58, est sur ce point, en connaisseur, formel : “ ‘Experimentalism’ est l’un des deux termes fondamentaux que Dewey a utilisé pour désigner sa philosophie. L’autre terme est “instrumentalisation”. (...) Ce dernier est, ces dernières années, passé au second plan. (...). Ceci, parce que la philosophie constructive de Dewey est, dans sa base, l’analyse et le jugement de valeur de l’expérience”.

L’“expérimentalisme” est donc la “philosophie de l’expérience”, c’est-à-dire la philosophie, mais sur une base expérimentale, par essais et erreurs... Telle est l’essence de l’école de Chicago (le ténor de Dewey).

Pas d’irrationalisme.

Trop confondu avec l’utilitarisme de William James, l’expérimentalisme de Dewey a parfois été interprété comme un mode de pensée valorisant l’idée, en tant que telle, et l’aspect rationnel-intellectuel.

WDM 226.

C'est faux : " L'idée fondamentale, que ces mouvements (*note* : tout ce qu'est le pragmatisme et ses ramifications - instrumentalisme, expérimentalisme -) (...) ont voulu exprimer, est l'idée que l'action et l'opportunité (*note* : le fait qu'une idée soit " utile ", " instrumentale ", voire " opérationnelle " (WDM 135),) ne sont justifiables que dans la mesure où elles rendent la vie plus raisonnable et en augmentent la valeur.

L'instrumentalisme - contre diverses tendances américaines qui s'y opposent - prétend que l'action doit témoigner de l'intelligence et être réfléchie et que, dans la vie, la pensée doit occuper une place centrale". (*J. Dewey, Le développement du pragmatisme américain* in : *Revue de Métaphysique et de Morale* 24 (1922) : 4 (oct./déc.), 426).

Cette affirmation de Dewey lui-même, qui, a.c., 427, dit que la pensée américaine ne fait que continuer la pensée européenne, mais avec des accents typiquement américains, est pourtant claire. L'accent typiquement américain est le suivant : "Le pragmatisme est un type de pensée qui clarifie toute pensée en termes d'inférences (*note* : pensez à la réduction progressive qui, à partir d'un lemme (abduction, hypothèse), déduit une inférence afin de la tester), que ces inférences soient esthétiques, éthiques, politiques ou religieuses". (*Ludwig Marcuse, Amerikanisches Philosophieren (Pragmatistes, Polythéistes, Tragiker)* Hambourg, 1959, 129,-- où cette phrase est reprise de l'œuvre de Dewey).

La méthode "expérimentale".

Comme toute idée qui obtient un peu de succès, l'expérimentalisme

(i) une mode (ii) une idéologie ou (iii) une méthode.

Comparez avec des gens comme Fouillée (WDM 22 : Construction idéale) ou Bacon (WDM 197 : Expérience et raison), qui, tous deux, rejettent l'empirisme pur comme incomplet et unilatéral. L'expérimentalisme le fait aussi.

Un témoignage.

J. Hill/A. Kerber, Models, Methods and Analytical Procedures in Education Research, Detroit, 1967, 10/12 (Experimentalism), disent que leur Experimentalism, sur l'éducation, est double.

(i) Elle est intellectualiste-rationnelle, en ce sens qu'elle considère que les faits ne sont pas immédiatement explicables, mais doivent être vus à travers des hypothèses de base de nature générale.

227.

(ii) Elle est empiriste en ce sens qu'elle croit que les lois (scientifiques) ne sont pas immédiatement connaissables, mais qu'à travers des faits, qui ont été établis, elles doivent être rendues vraies.

Ce qui fait dire aux théoriciens que ça va avec Imm. Kant, le grand Aufklärer allemand et, en même temps, critique des Lumières : sa Critique voit, elle aussi, les faits et les lois ensemble. Elle va aussi de pair - disent les auteurs - avec le Positivisme (WDM 19), selon lequel la méthode est à la fois déductive et inductive (ce qui revient à la méthode réductive ; WDM 127;-- 135 (MILL)).

Conclusion .

Auto-activité, oui, mais bien pensée. Voici l'expérimentalisme sain. Rappelons-nous, tout de suite, ce que *Cl. H. Faust, John Dewey*, dans : *Encyclopedia Britannica*, Chicago, 1967, vol. 7 : 346f., dit.

“Les idées sont des outils pour

(i) transformer le malaise qui accompagne l'expérience d'avoir un problème

(ii) dans la satisfaction d'avoir résolu ou clarifié ce problème”. Ce qui, une fois de plus, indique comment l'expérimentateur pense de manière situative, c'est-à-dire à partir de la vie, de la praxis - avec ses problèmes. Ce qui ne l'empêche pas d'affirmer clairement la lumière des idées, sur laquelle tout platonisme met l'accent.

Dans son ouvrage *How to Make Our Ideas Clear*, in : *The Popular science Monthly*, 12 (1878, janv., 286/302, n. 402, *Peirce* (WDM 8), l'initiateur du pragmatisme et de (son) pragmatisme, dit : “Considérez quelles conséquences ; qui, éventuellement, sont des effets pratiques, nous pouvons, en pensée, attribuer à l'objet de nos conceptions. Si nous le faisons, notre compréhension de ces conséquences est la totalité de notre compréhension de cet objet”. (*Kl. Oehler, Uebers., Charles S. Peirce, Ueber die Klarheit unserer Gedanken*, Frankf.a.M., 1968, 62f.).

C'est l'inférence idéaliste que veut dire Peirce : une idée, réfléchie, et réfléchie en ce qui concerne ses effets, si on en fait quelque chose (agit selon l'idée), -- cette phase de l'idée est la pleine compréhension de celle-ci.

Tant qu'une idée n'a pas été pensée jusqu'à ses conséquences, elle n'est pas prête.

C'est également l'avis de l'expérimentateur : Ce que WDM 174/177 (harm. des opposés.) et 221v. (démantèlement) prouver.

WDM 228.

III.A.-- Logique (théorie de la pensée).

Comme indiqué plus haut, dans le document WDM 4, la logique, sensu stricto, est la théorie des idées (notions, concepts), des jugements (propositions, “phrases”) et des raisonnements (en particulier, la phrase conclusive ou syllogisme).

Avant-propos.

1. Ce qui vient en premier - l’ontologie (surtout l’harmologie ou la doctrine de l’ordre) - se ramène à ce qu’on appelle, dans la logique formalisée, “thématisée” (= logistique), “la logistique des relations” (harmologie) et “la logistique des modalités”, (voir ontologie,-- WDM 38/65 (actuel, -- possible, nécessaire et quelques sous-modalités).

2. Pour montrer à quel point notre façon de faire est à la fois traditionnelle et logique, voici les parties suivantes d’un avant-propos.

(i). - Les idées “tout” et “entier”, dans le platonisme.

Échantill. bibl. Augusto Guazzi, *Le concept philosophique de ‘monde’*, in : *dialectica* 57/ 58, Neuchâtel (CH), 1961, 89/107.

a. L’auteur part de la question suivante : “Le “monde” (“cosmos”) est-il - chez Platon - une idée ?”. Parce que **(a)** Platon n’a laissé aucun texte, dans lequel il le dit explicitement, **(b)** mais on peut l’affirmer à juste titre (raison : sa cosmologie ou théorie de l’univers n’est, qu’une réédition de sa dialectique (WDM 24 ; le nom du noyau de la pensée de Platon)).

b. Le proposant - pour le démontrer - part de l’harmologie de Platon.

Les idées “tout” et “entier” sont des idées équivalentes. Raison : à la fois “tout” et “entier” - pensez par exemple à “tous les oiseaux” et “tout l’oiseau” (WDM 86 (collection) et 87 (système, système) ; 217 (signe)). - signifie “toutes les parties”, (dans le sens antique de “tous les éléments” et “toutes les parties, composants, sous-systèmes”) (Theaitetos (= Theaetetus) 205a).

Henologique (= unitaire) :

L’un, (c’est-à-dire ce qui est un) - à savoir tous les éléments et/ou parties - n’est pas concevable sans les parties (éléments, sous-systèmes) et, inversement, “les parties”, (éléments, sous-systèmes) sont impensables sans l’un (la collection, le système, qui fait de la multiplicité un).

Ainsi *Platon* lui-même, dans son *Parménide*, passim (c’est-à-dire dispersé dans tout le livre) -- Ontologiquement, c’est donc comme suit : Tout l’être “ “ l’être entier “ (la réalité) est régi (WDM 7) par un principe (archè) : aucune donnée (“ être “) n’est concevable sans être situable soit comme élément, parmi tout l’être, soit comme constituant au sein de l’être entier.

WDM 229

C'est ce que dit *Platon* dans son *Filebos* 15d/17a.

Ainsi, Platon, dans une théorie des ensembles et une théorie des systèmes "avant la lettre", peut penser et articuler l'idée du "monde" ("univers").

c. La théorie platonicienne des idées proprement dite commence là où Platon voit l'idée - non seulement comme la collection et le système dans les données visibles et tangibles ('ta fainomena', les 'phénomènes' ou données sensorielles), mais aussi - située dans un 'cosmos noëtos', mundus intelligibilis, 'le monde intelligible', le monde de la connaissance et de la pensée, au-dessus / au-delà du monde visible et tangible, selon lequel ce monde visible et tangible est ordonné. Et de laquelle il découle.

Cf. WDM 51 (à la fois dans et au-dessus des femmes visibles et tangibles) ; 108 (une caricature des idées de Dieu) ; 194 (les pleurs platoniciens-chrétiens de Gogol). Cfr *Sophistès* (= Le Sophiste) de Platon 248c / 249a.

d. Plus encore : *Platon* pense en termes organiques (WDM 96) : ce monde visible et tangible (des "phénomènes") et le "monde de la connaissance et du contenu de la pensée" (kosmos noëtos), invisible, intangible, mais accessible par la connaissance et la pensée, tous deux sont conçus selon le modèle d'un "organisme" (être vivant ; WDM 142), qui est à la fois animé (WDM 14) et, surtout, immatériel-spirituel ("esprit", c'est-à-dire raison et raison). Cf. son *Sophistès* 248e/ 249a.

Platon y situe toutes les idées "vraies" (réelles), qui, à leur tour, sont des "zoa noëta : animalia intelligibilia, des créatures vivantes connaissantes et pensantes". Cfr *Timaios* (= *Timaeus*) 29e/31c.

Ainsi, même dans le "monde transcendantal", les idées "toutes les idées" et "l'ensemble (du système) des idées" restent déterminantes. Plus encore : ils sont à la fois l'exemple (archètype) et l'origine (archè) des collections et des systèmes visibles et tangibles dont nous faisons l'expérience - situés dans les phénomènes eux-mêmes.

C'est le système d'idées platonicien - si souvent mal compris -, -- mieux : l'idéocentrisme, c'est-à-dire un système d'idées sans être suprême personnel (Dieu).

WDM 230.

(ii) - La méthode comparative, noyau de la logique.

Laissons, une fois de plus, la grande tradition s'exprimer.

F.J. Thonnard, A.A., Précis de philosophie (en harmonie avec les sciences), Paris, 1950, 653s., souligne le rôle prépondérant de la méthode comparative.

(a) Comparer, en tant qu'acte de l'esprit (raison) - dit Thonnard - est un acte de connaissance et de pensée, dans lequel on considère au moins deux données (événements) en même temps, et ce, afin d'en saisir à la fois la similitude et la différence (ce qui revient à saisir les relations).

“La comparaison est la connaissance explicite des rapports” (o.c., 653).

(b).1.

Nous avons vu, WDM 106 (catégories, prédicats, -- notamment le genre (verz. universel) et l'espèce (sous-ensemble)), WDM 143 (idée distributive et collective), qu'une idée (concept) est double.

Tantôt il s'agit de la collection d'une multitude d'éléments (“toutes les personnes”), tantôt il s'agit du système d'une multitude de parties (sous-systèmes) (“la personne entière”).

Il est si clair que la saisie d'une idée, soit comme un ensemble de “choses”, soit comme un système qui fait d'un certain nombre de choses un tout, n'est possible qu'au moyen d'une comparaison (inconsciente ou consciente).

(b).2. La comparaison - dit Thonnard, *ibid.* - intervient activement dans le jugement. le jugement (proposition, ‘phrase’) est en effet une application de l'idée modèle (WDM 6). La phrase “Ornella Muti est une belle femme” - on le voit immédiatement - est le résultat d'une comparaison (inconsciente ou consciente), par laquelle on se rend compte que le proverbe (le modèle) peut être annulé par le sujet (l'original) (WDM 112).

(b).3. Le raisonnement (capstone, syllogisme)

Inférence”, (dérivation) - est la comparaison d'au moins deux syntagmes prépositionnels (jugements, expression d'idées) de telle sorte qu'un troisième syntagme, le syntagme postpositionnel, en soit dérivé (conclut, conclut).

“La phrase de conclusion - en tant que raisonnement - est un acte par lequel l'esprit (intellect/raison) - par la comparaison de deux phrases prépositionnelles - dérive une troisième phrase”. (Thonnard, o.c., 58).

Modèle appliqué.

“Tout être spirituel est immortel. Eh bien, l'âme humaine est spirituelle. Il est donc immortel”. (Ibid.).

WDM 231.

On compare (1) “l’être spirituel” dont l’homme est un type (structure distributive), (2) avec “l’immortel”. On voit que les deux sont liés (si spirituel, alors immortel ; structure collective).

Ou, comme le dit Thonnard, o.c., 59 : “ Le syllogisme (...) est ce raisonnement par lequel l’esprit convient que, lorsqu’il compare deux états de choses (‘concepts objectifs’) avec un troisième état de choses, ils vont ensemble ou s’excluent l’un l’autre.

Le syllogisme qui affirme la conjonction est affirmatif ; le syllogisme qui affirme l’exclusion mutuelle est négatif -- Et : “Le principe qui régit l’action mentale (WDM 7), dans ce type de raisonnement, est (...) : ‘Deux actions, qui sont égales à la même troisième action, sont aussi égales entre elles’” ; (o.c.,60).

(iii).-- La “connectiva” logistique (connexions).

J. Royce, *Principles of Logic*, New York, 1961, explique, à sa manière particulière, les connexions de jugement que les logiciens introduisent, entre autres, dans leur logique du jugement.-- Nous résumons.

(a).-- Irréconciliabilité (contradiction)

En face de chaque action - par exemple, chanter ou psalmodier - on peut proposer une action qui est contradictoirement opposée, par exemple, ne pas chanter. On le rend radicalement abstrait : en face de chaque x, on met un x (négation) (ou aussi -x), la négation.

(b).-- Produit logistique

Supposons une paire de “chant et danse”. -- La phrase “chanter et danser” est le produit logique des modes “chanter” et “danser” ; -- En termes abstraits : à partir de toute paire x et y, on peut construire un “produit” “xy”.

(c).-- Somme logistique

Lorsque nous disons “ou chanter ou danser”, cette phrase est la somme logique de “chanter” et “danser”. -- Résumé : à partir de x et y, on construit la formule ‘x + y’.

(d).-- Embrasser (implication)

Le terme familier “behelst” (“implique”) apparaît dans la phrase “Chanter et danser implique - entre autres choses - de chanter”. Abstrait $xy \rightarrow$ (ou encore : xy). x ; WDM 131 (notation pasigraphique) ; -- 3 (si ... alors ...).

(e).-- négation (negate)

Résumé : si x, y, xy ou x+y est assimilable à 1, son absence est assimilable à 0 (non symétrique).

WDM 232.

“ Les modes d’action sont un ensemble d’entités qui sont, en tout cas, régies par les mêmes lois logiques que celles qui régissent les classes et les jugements “. L’algèbre de la logique peut leur être appliquée”. (Royce, o.c.,74). -- Par rapport au WDM 211 (cinq choix de valeurs), une analogie apparaît. Il y a quelque chose de combinatoire là-dedans.

Conclusion .

Nous sommes seulement intéressés par ce

(i) les connexions en tant qu’identités partielles (analogies) et

(ii) surtout l’implication : qui est parallèle à la dérivation mentionnée dans le document WDM 230. Déduire une sous-clause (post phrase) de deux prépositions, c’est reconnaître et confirmer le sens de la sous-clause (post phrase) dans les deux prépositions.

Modèle appliqué.

Voici un raisonnement qui est attribué entre autres à Epikouros (= Epicure) de Samos (-341/-270), hédoniste raffiné (WDM 48), Hylis-Dualiste (= il était ‘matérialiste ; mais il acceptait, à côté de la substance grossière, aussi la substance fine ou mince (WDM 12 : substance primordiale, qui est ‘malléable’)). Il était polythéiste (il supposait l’existence d’une multitude d’êtres surnaturels (WDM 17) - les divinités), mais ne semble pas avoir supposé un Être suprême, de la nature du Dieu biblique par exemple.

a. Traiter la formulation.

C’est un “argumentum ad hominem”, une réfutation qui part des lemmata de l’adversaire. En bref : “Si vous affirmez ceci, alors ce que vous réfutez en découle (= implication)”. On confronte l’adversaire aux conséquences réfutables de sa propre position.

WDM 34 (43 ; 55) nous a déjà appris la preuve indirecte, dont cette méthode de raisonnement est un modèle.

Pré phrase 1. - Si Dieu existe, il est bon et tout-puissant.

Mais : soit, si Dieu peut empêcher le mal, mais ne veut pas l’empêcher, il n’est pas bon ; soit, s’il veut empêcher le mal, mais ne peut pas, il n’est pas omnipotent.

Pré phrase 2 -- Le mal ne peut exister que si Dieu peut l’empêcher, mais ne le veut pas, ou s’il veut l’empêcher, mais ne le peut pas.

Pré phrase 3... Eh bien, le mal existe.

Conclusion - Donc Dieu n’existe pas.

WDM 233.

Note -- La structure -- logique, c'est-à-dire du point de vue du contenu (WDM 8) - est la suivante : à partir des prépositions 1, 2 et 3, on peut déduire la sous-clause. Ou encore : les trois phrases prépositionnelles SONT la phrase postpositionnelle. Ou encore : si les trois phrases prépositionnelles, alors la seule phrase postpositionnelle.

b. la représentation en symboles

1. Nous récrivons les phrases, par exemple, comme suit.

Dieu existe' = p ;

Dieu est bon' = q1 ;

Dieu est tout-puissant' = q2,

Dieu peut empêcher le mal' = r1 ;

Dieu veut empêcher le mal' = r2'

Le mal existe' = s.

2. On réécrit les connecteurs logiques : la négation (= p est nié par p (négation)) ; la contradiction (= w, -- en latin 'aut', c'est-à-dire soit ou) ; la conjonction de subordination (= 'et' devient ^) ; la clause (= .) . (WDM 52).

Le raisonnement, vu de manière syntaxique (WDM 91), se présente, dans le langage de la logistique, comme suit :

Pré phrase 1 : p). q1 ^ q2 ^ r1 ^ r2 (neg)). q1 (neg) w r2 A r1 (neg)). q2 (neg)

Pré phrase 2 : r1 ^ r2 (neg) w r2 ^ r1 (neg)). s

Pré phrase 3 : s

Conclusion : p (négation).

(L'ensemble : Phrase 1 ^ Phrase 2 ^ Phrase 3). Conclusion)

Note : examen épistémologique.

1. Comment le croyant peut-il répondre logiquement ? L'artère du raisonnement, épistémologiquement parlant, réside dans le mot "seulement" de la préposition 2.

Cela, bien sûr, devrait être prouvé d'abord. L'athée, lui, élude la question de savoir si le mal, qui est un fait, ne va pas de pair avec un Dieu à la fois bon et tout-puissant.

2. Nous prenons l'athée au mot. "Le mal existe, même si Dieu n'existe pas. - Tout ce qui existe a une raison suffisante (WDM 8) - comme le concède implicitement la préposition 2.

Puisque Dieu, dans l'hypothèse athée, n'existe pas, il ne peut pas rendre compte de l'origine du mal. Ainsi, pour que le mal existe, dans un univers sans Dieu, une explication (raison suffisante) autre qu'un Dieu défaillant est nécessaire. L'origine du mal se trouve dans l'univers lui-même, et non en Dieu (qui n'existe même pas).

Eh bien, c'est précisément la position adoptée par tous les croyants en Dieu.

WDM 234.

3. (i) Inconsciemment, l'athée suppose qu'il ne peut y avoir qu'une sorte de Dieu "autoritaire", qui ne tolère aucune indépendance ("autonomie") dans ce qu'Il a créé. Un tel "Être suprême" devrait alors intervenir continuellement, comme un agent disciplinaire, dans la structure de la création elle-même.

(ii) L'adepte de Dieu, cependant, réalise l'autonomie de la création.

(a) Physiquement, cela signifie que la création non libre est, à sa manière, indépendante : pensez aux lois qui peuvent être établies par la science (par exemple, une pierre tombe, -- même si, par hasard, quelqu'un marche dessous) ;

(b) sur le plan éthique, cela signifie que la créature libre (WDM 40), même lorsqu'elle veut faire le mal, peut agir sciemment contre l'ordre voulu par Dieu. Dieu est confronté à un dilemme : soit il crée des créatures libres et autonomes, auquel cas il ne peut ou ne doit pas intervenir en permanence, soit il crée une création non libre et "soumise", auquel cas il empêche tout développement personnel.

4. -- Dieu, bien sûr, intervient :

(a) par l'intervention immanente intégrée aux structures créées elles-mêmes ("le jugement de Dieu", comme on l'appelle) ;

(b) par des interventions transcendantes conçues par Lui-même (pensez à l'enseignement de la Bible sur le Jugement dernier, par exemple). Pensez au péché de vengeance, par exemple.

5. -- Les théologies païennes voyaient aussi le problème du mal. Nous avons abordé ce sujet, brièvement. WDM 169/178 (L'harmonie des contraires) - Un certain nombre d'êtres surnaturels puissants ont été, invariablement, identifiés comme les premiers fondateurs du mal.

Pas le soi-disant Être Suprême, tel qu'il est conçu par l'Oermonothéisme (Lang et Schmidt) : cet Être Suprême, dans les théologies païennes, poignardait à vif ou contre les divinités secondaires.

Note -- La branche de la théologie qui traite de la relation entre Dieu et le mal est habituellement appelée "théodicée", un terme introduit par le cartésien Leibniz (1646/1716).

Le problème principal ici n'est pas de savoir comment concilier l'existence de Dieu avec le fait du mal, mais comment activer, dans le cadre de l'autonomie de la création, les moyens intégrés dans cette création elle-même, de sorte que le mal, -- physique et éthique, soit combattu ou diminué, par les créatures -- nous-mêmes. Par exemple, en restaurant le mal que nous avons créé.

WDM 235.

Note -- Les termes utilisés par Royce (WDM 231) semblent également différents -- Par exemple, il parle de “funktors” (conjonctions, modificateurs), au lieu de “connectives” ou “connexions logiques” ;

a. Au lieu de ‘produit logique’, on dit aussi ‘conjugué’, lorsque deux ‘valeurs’, p et q par exemple, sont reliées par le ‘conjoncteur’ \wedge ; ce qui donne ‘ $p \wedge q$ ’ (= p et q en même temps). Dans la langue de Lukasiewicz : “Apq”.

b. Au lieu de “somme logique”, on parle de “disjoint”, lorsque, par exemple, p et q sont reliés par v, ce que l’on appelle un “disjoncteur”. On écrit alors “ $p \vee q$ ” (= p et/ou q ; au moins une des deux valeurs), -- Ce qui correspond au latin “vel” (ou). Dans le système linguistique de Lukasiewicz : “Dpq”.

c. L’“implicateur” \rightarrow , ou donne \rightarrow , comme résultat, une “conséquence” (“inférence”, inférence, implication), à savoir “p . q” ou “ $p \rightarrow q$ ” (que l’on peut appeler implicite) -- Dans le système de Lukasiewicz : “Cpq”. (“Si, alors”).

Les autres connexions sont :

(a) le “bi-implicateur”, qui établit l’“équivalence” (équivalence, implication mutuelle) -- Ainsi on lit “ $p \leftrightarrow q$ ” (ou encore : \equiv “p.(q)”) “si p, alors q et vice versa” ou “si et seulement si p, alors q”.

(b) Les négatifs se lisent et se présentent comme suit.

La contradiction (incongruité) s’oppose à la disjonction ordinaire “vel” ou “et/ou”, qui est appelée disjonction “inclusive” (“inclusif”, “alternatif”, “diviseur”). La contradiction est alors appelée disjonction “exclusive” (“exclusive”, “stricte” ou “dilemmatique”). Ils s’écrivent “ $p \vee\vee q$ ” (en latin “out” : “soit p, soit q”, c’est-à-dire un seul des deux à la fois).

2.-- La négation s’écrit par le ‘négateur’ -p ou p (négation) (c’est-à-dire pas p). -- Dans le système de Lukasiewicz : “Np”.

L’incompatibilité est parfois exprimée par le “I” (une ligne droite). Ainsi, “ $p \text{ I } q$ ” signifie “p incompatible avec q”.

Note -- Outre les connexions (notamment entre les jugements), ci-dessus, il y a les “quant(ifikat)ears” ou “marqueurs de portée” (WDM 105 ; 124).

Ils sont, dans notre système linguistique, des “signes distributifs” : Ax (“Pour tous les x, ceci est vrai”), Ex (“Pour un seul x, ceci est vrai”), Sx (“Pour certains x, ceci est vrai”).

Note.-- D’autres concepts de base mentionnés WDM 132, comme la pasigraphie de Peano est un début de logistique.

WDM 236

Note -- Les étapes de la logistique.

Après avoir brièvement mentionné et expliqué les connecteurs, les quantificateurs et quelques symboles d'apprentissage des collections, un mot - pour ceux qui ne les connaissent pas du tout - sur le développement de la logique dite symbolique ou mathématique.

(1) La phase préliminaire peut, entre autres, commencer avec François Viète (WDM 124) et sa composition : au lieu de la “numerosa” (logistica) précédente, le calcul numérique, il a, en tant que premier et conscient platonicien, travaillant avec des idées (c'est-à-dire des collections (et/ou des systèmes) (WDM 226)), introduit la “logistica speciosa” (le calcul idéal ou des lettres) qui, entre autres, a fait décoller l'algèbre.

(2) La phase initiale est mieux appelée “algèbre logique” (WDM 232), qui commence, en 1847, avec G. Boole (1815/1864) et A. de Morgan (1806/1878), tandis que des gens comme Benj. Peirce (1809/1880) et E. Schroeder (1841/1902) développent une algèbre de classe et de jugement, dans un sens analogue.

(3) La logique proprement dite est née à la fin du XIXe siècle avec *G. Frege* (1848/1925) - avec sa *Begriffsschrift* (1879) - et *G. Peano* (1858/1932), avec son *Formulario mathematico* (1995+) - voir WDM 133 -, qui a refondé l'ancienne “algèbre logique”. Leur travail est couronné par l'œuvre monumentale de *A. Whitehead* (1861/1947) et *B. Russell* (1872/1971), *Principia Mathematica* (1910/1913), dont le titre est souvent mal compris : leur intention était de réduire les mathématiques à une logique (certes d'apparence mathématique), dont le nom serait plus approprié de “logique formalisée”.

D. Hilbert (1862/1943) - connu entre autres pour ses *Grundlagen der Mathematik*, I (1932) et II (1939) - travaille également de manière analogue avec sa “théorie de la preuve”.

Note : (1) Le terme “logistique” a - sémasiologiquement (= apprentissage de la signification) - également une signification militaire. Selon le *vice-amiral G.C. Dyer*, *Naval Logistics*, Annapolis, 1960, la “logistique” est “le processus global par lequel les ressources d'une nation - tant humaines que matérielles - sont mobilisées et orientées vers l'accomplissement de tâches militaires”.

Cela signifie que :

(1) la stratégie générale (également appelée “politique”) (“grande stratégie”), qui met en avant les grands objectifs, et la stratégie “opérationnelle” (qui se situe sur le champ de bataille lui-même) et

(2) la tactique, c'est-à-dire l'optimisation (la recherche du maximum) - également sur le champ de bataille lui-même, avec l'aide de la logistique (militaire), qui fournit les ressources de combat, le personnel et le matériel.

WDM 237.

(2) “*Metalogica*”.

Ce terme remonte au Moyen Âge. *Jean de Salisbury* (1110/ 1180), l’“humaniste” du Moyen Âge, connu pour sa théorie de la relation thèse/hypothèse (WDM 50 ; 62), a écrit un ouvrage “*metalogicus*”, c’est-à-dire une “logique sur la logique” (une sorte de réflexion sur la pensée logique).

Eh bien, dans un sens analogue, mais fortement recadré, la métalogie plus récente est un méta-langage (c’est-à-dire un langage sur le langage) de la logistique. Elle a été élaborée à partir de 1915 par L. Löwenstein, et développée par Löwenstein, Skolem (1920), Herbrand (1928), Tarski (1930), Gödel (1930+), Hankin (1947), Cohen (1963), ... développé.

Conclusion .

Les connectivités logiques, avec celles qui leur sont liées, nous ont donné une brève idée de ce que peut être la logistique d’aujourd’hui.

1. Pour une logique philosophique pure, c’est (a) **une** clarification, (b) mais surtout une élaboration. Sans logique dite “naïve” ou “intuitive” (philosophique), -- pas de logique utilisable.

2. Sur le plan philosophique (romantique, existentiel, dialectique, pragmatique par exemple), la logistique est plutôt une “aliénation”, c’est-à-dire un jeu, bon pour les esprits “calculateurs et mathématiques”.

En effet, il existe de nombreux spécialistes de la logistique qui font preuve d’une incompréhension stupéfiante de l’application non seulement théorique mais surtout existentielle dans la vie pratique et quotidienne, avec sa propre logique, c’est-à-dire la logique appliquée. Tout comme, d’ailleurs, de nombreux philosophes classiques spécialistes de la logique, ainsi que d’un manque stupéfiant de compréhension de l’application pratique par rapport aux problèmes de la vie.

C’est pourquoi notre cours - contrairement à la masse des autres - regorge de “modèles applicatifs” issus de toutes sortes de domaines des sciences de la vie et des sciences professionnelles qui ont un rapport avec la vie. Pourtant, nous sommes convaincus que même les citations et comparaisons minimales concernant la logistique sont extrêmement utiles, même pour le type philosophique.

WDM 238.

En effet, certaines personnes imaginent qu'il existe une contradiction entre la logique traditionnelle, "métaphysique" ou ontologique, et sa formalisation, la logistique. L'un d'eux pense alors qu'il devrait, par exemple, le rabaisser, le ridiculiser, - le combattre comme une aberration ou autre.

A. Il est vrai que, par exemple, les néopositivistes (WDM 19 : à partir du positivisme, une forme revivifiée s'est développée, c'est-à-dire la logique ou la linguistique (= langage) ou le néopositivisme) ont fait un usage intensif de la logique formalisée, parce qu'ils supposaient que seul le langage mathématique-naturaliste rendait possible un discours valide, en particulier dans les sciences professionnelles. Cfr. WDM 118, encore la critique néo-rhétorique de celui-ci.

B. Mais "en fait, les fondateurs de (la logique formalisée) ne sont non seulement pas des positivistes, mais, au contraire, des platoniciens (G. Frege (1848/1925), Whitehead (1861/ 1947), B. Russel (1872/ 1970) -- du moins lorsque, avec *Whitehead*, il a écrit les *Principia Mathematica* ; il a évolué), J. Lukasiewicz (1878/1956),-- Fränkel (.../...), H. Scholz (1884/1956 ; fondateur, en tant que théologien, d'un Centre d'études logiques), et d'autres) et a des adeptes dans toutes les écoles. (*I.M. Bochenski, Histoire de la philosophie européenne contemporaine*, Bruges, 1952, 270), ce qui prouve l'énorme influence du platonisme jusqu'à aujourd'hui.

Note : la classification classique de la logistique.

La logistique constitue un tout (système). Cela aussi est d'une grande importance de notre point de vue. Après tout, si nous ne traitons pas l'une de ses principales caractéristiques (de manière non calculatoire), il peut manquer à notre ensemble une partie intégrante.

La plupart des manuels sont classés dans les catégories suivantes :

(a) une logistique de jugement ou de proposition, dont nous allons maintenant nous occuper,

(b) la logistique des relations ou des affinités (dont nous avons longuement discuté en harmonologie) et

(c) la logistique de classe ou de "groupe" (qui correspond à la théorie des concepts qui viendra plus tard).

Ce que nous avons dit sur la théorie des signes (sémiotique, sémiologie) se retrouve dans la métalogistique... De sorte que notre cours, plus ou moins, de manière non formalisée, reprend toutes les idées de base de la logistique.

WDM 239.

Note-- Un ordonnancement serré des sciences.

On peut, bien sûr, classer les sciences de plus d'une façon (pensez aux sciences naturelles et aux sciences humaines, par exemple). Mais nous allons nous arrêter un instant sur l'une de ces classifications.

(1) La logique -- note : la logique est particulièrement visée par le proposant -- doit être considérée comme la doctrine de la description de toutes les structures possibles (WDM 86, 88).

Collection", "représentation" et autres concepts standard (*note* : pensez à l'idée de "système", dont l'auteur parle d'ailleurs dans son ouvrage) sont, dans toute description, pré-supposés et appartiennent donc à la logique". (D. Nauta, *Logique et modèle*, Bussum, 1970, 46).

(2) Mathématiques.

A. "Selon les vues modernes récentes, on peut

a. caractériser les mathématiques comme la science qui étudie les structures (ou plutôt les systèmes) ;

b. La logique (*note* : logique) comme la science qui étudie la description "formelle" (*note* : exprimée dans sa forme formalisée) de toutes les structures possibles ;

c. la métamathématique (*note* : le langage sur le langage mathématique) comme la science qui étudie les relations entre les deux.

Les structures qui se conforment à une description "formelle" donnée sont appelées "modèles" de cette description". (D. Nauta, *l.c.*, 40).

B. Mais plus les mathématiques deviennent abstraites, c'est-à-dire universelles, dans leur approche moderne et structurelle, (...) plus elles se rapprochent de la logique (*note* : logique)". (*o.c.*, 46).

(3) Sciences empiriques-expérimentales.

"Les mathématiques doivent donc être considérées comme une science qui fait le pont entre

a. La logique qui est devenue universelle - qui ne dit "rien" sur "tout" - et

b. le sujet sciences". (*Ibid.*).

Conclusion... Ne l'avons-nous pas dit ? L'ontologie est le noyau, le noyau même - même de la logique ! Car il ne dit "rien" (subj. "exactement") du "tout" (qui est le concept transcendantal de l'être ; WDM 26).

En d'autres termes, la logique est une ontologie déguisée.

Ce qui ressort, par exemple, de G. Elisabeth M. Anscombe, *From Parmenides to Wittgenstein*, Oxford, 1981 (Parmenides comme texte fondateur, sur lequel toute la philosophie occidentale n'est qu'un ensemble de notes de bas de page).

WDM 240

(iv) - *L'idée d'englober* (implication).

Nous avons brièvement mentionné les connecteurs logi(sti)ques, expression des identités partielles (analogies, relations ; WDM 82 ; 163).

(1) *L'implication* peut les interpréter toutes.

(a) Contradiction : "Si x, alors pas (la négation de) x". (application : "Si blanc, alors pas non-blanc") ;

(b) produit logi(sti)c : "Si xy, alors et x et y" (application : "Si blanc-et-noir, alors blanc-et-noir") ;

(c) somme logi(sti)c : "Si x + y, alors soit x, soit y, soit les deux (mais cette liaison n'est pas nécessaire, mais fortuite) (application : "Si soit blanc, soit noir, - soit tous, soit ensemble, alors soit blanc, soit noir, soit les deux") ;

(d) Négation ordinaire "Si 0, alors pas 1 (où 1 représente x, y, -- xy ou x+y) (application : "Si rien, alors (définitivement) ni blanc ni noir, ni blanc ni noir ou les deux (par coïncidence)".

Conclusion . - Dans toutes les connectives, il existe une identité partielle (forme relationnelle), qui est telle qu'elle peut être traduite par une forme d'implication. L'implication est le connecteur de base. Cfr WDM 231.

Note.-- C'est aussi le cas, par exemple, de l'ensemble des connecteurs axiologiques, que nous avons vu, WDM 211.

(a) Solution d'échange : si l'un est bon, alors pas l'autre (bien ou valeur) ;

(b) préférence : si les deux, alors l'un plutôt que l'autre ;

(c) l'alternance : si les deux, alors l'un, puis l'autre ;

(d) la fusion : si deux, alors les deux ;

(e) refus : si par exemple deux, alors personne.

Note : 1., Lisez maintenant, WDM 6, les concepts, les jugements et les raisonnements sont le triple - un objet de la Logique ontologique, qui traite, essentiellement, des identités partielles. L'idée de "modèle", par exemple, en est une application (WDM 6).

2. Ce n'est que maintenant que l'on comprend pourquoi la comparaison est si centrale : c'est la méthode qui permet de découvrir des identités (relations) partielles. Il expose la racine des implications, l'objet de toute la logique traditionnelle.

Relisez, maintenant, WDM 230 (corps principal de la méth. comparative), et vous verrez que les idées sont des jugements universels et collectifs (selon la structure distributive ou collective), des raisonnements, des types d'implication...

WDM 241.

Note : On peut aussi considérer la perspective, inhérente à la conception, à l'envers.

1. Au lieu de dire "Si xy, alors x et y en même temps (et nécessairement)", on peut aussi dire "x et y en même temps sont inhérents à xy" (que cela s'applique à des modes d'union essentiels ou simplement accidentels).

2. Retour à WDM 226 (le fondement platonicien et l'harmonologie et la logique) :

(i) "tout" comprend "quelque" (= privé ou "p"), dont "un seul" (= singulier ou "s") est le minimum ; -- ce qui signifie que l'idée "quelque" (p) ou "un seul" (s) est inhérente (propre) à l'idée "tout", -- plus court : "si u (universel), alors p (s)" ; ou "p (s) est inhérent à u".

(ii) "tout" comprend "quelques parties" (p) ou "au moins une partie" (s) ; l'idée de "quelques parties" ou "une seule partie" est inhérente à "tout".

III.A.-- (I).-- *compréhension.*

"La logique formelle est la science des règles que l'esprit humain doit appliquer s'il veut éviter la contradiction (WDM 30 ; 157 ; 205) et rester cohérent avec lui-même (WDM 42 : 'folgerichtig') dans ses opérations de pensée. Eh bien, les trois opérations de base inhérentes à la pensée sont la compréhension, le jugement, le raisonnement". (Ch. Lahr, *Logique*, 491).

a.-- *L'idée (concept) et le terme.*

(1) L'idée (notion) aussi appelée "notion" ou "concept" -- peut être décrite comme "la simple représentation, dans notre esprit (esprit/raison), d'un "donné, d'une matière, d'un être, d'une chose" (WDM 20 : be(de) ; 28 : quelque chose)".

En d'autres termes : la logique, en tant que théorie des idées, est une manière de travailler ontologiquement, c'est-à-dire d'examiner les "êtres" dans la mesure où ils peuvent être idéalement (exhaustivement) compris.

(2) Le terme - du latin "terminus" - est l'idée transformée en un mot ou une phrase.-
- Ne le confondez cependant pas avec le terme linguistique "mot" : une multitude de mots peuvent être nécessaires pour exprimer précisément une idée. Ces mots interdépendants (soit de manière distributive ("tous les gens"), soit de manière collective ("toute l'humanité"), au sens grammatical, constituent les idées partielles ou les concepts partiels d'une idée totale (concept total).

WDM 242.

b.-- *Le contenu conceptuel ('comprehensio') et la portée conceptuelle ('extensio')*.

Comme l'enseigne la théorie des ensembles (WDM 129 : "éléments bien définis, additionnés en un tout" ; 143), là encore l'aspect "taille" prédomine), l'idée peut être considérée de deux façons.

(i) *Le contenu idéal*

(en latin médiéval "comprehensio") est l'ensemble des traits (WDM 126) ou "propriétés", ou plutôt, en langage platonicien, des "idées partielles", qui ensemble (= structure collective) constituent une idée.

L'exemple classique : pour composer littéralement l'idée totale d'"homme" (qui est un exemple de ce que Platon appelait "stoicheiosis", elementatio, élever un tout (collection, système) à partir de ses éléments), on a par exemple les sous-idées de l'"être" (= réalité), définies (WDM 26) par exemple par "être vivant", "incarné" et "doué d'esprit (raison, raison -- aussi bien que l'esprit)".

(ii) *La taille idéale* (moyen anglais : 'extensio', 'extension') est la collection, resp. le système, constitué (à nouveau 'composé' ('stoicheiosis', en platonicien) de tout les éléments, resp. les parties (hypo ou sous-systèmes) auxquels le contenu idéal est applicable.

Exemple : tous les êtres humains singuliers-concrets, additionnés (définition de G. Cantor), constituent l'étendue de l'idée "homme" ; - toutes les parties d'un être humain, additionnées (G. Cantor, encore), constituent, collectivement (vues dans leur contenu), l'idée "homme" - Remplacer le terme platonicien "stoicheiosis" (littéralement : division en fichiers) par le terme cantorien "résumé" et on a le passage de la multiplicité (étendue) à l'unité (contenu) d'une idée.

Cf. WDM 86v. (collection ; système);-- surtout 143/147 (idée distributive et collective), où précisément les mêmes idées, plus harmologiques, ont été expliquées.

Typologie du concept.

P. Ch. Lahr, Logique, 492s., distingue les types suivants de taille idéale.

(a) 1. *L'idée singulière (individuelle, fusionnée).*

Modèle appliqué... Au nom propre de Karolina von Günderode (11.02.1780/ 27.07.1806),-- dans la marche : Line von Günderode, répond, historiquement, un poète romantique né à Karlsruhe, -- célèbre pour ses trois engouements passionnés (d'abord amoureux de Fr. Karl von Savigny (1779/1861 ; Herméneutique du droit ; fondateur de l'école dite historique (ce n'est pas l'idée sans vie du "droit" (inhérente à l'Aufklärung), mais la vie, la vie réelle, des peuples, avec leurs institutions et leurs traditions, qui régit le droit réel)),

WDM 243

-- puis sur *Clemens Brentano* (1778/1842 ; le plus brillant et le plus imaginaire des paroliers romantiques ; avec Achim von Arnim, auteur de *Des Knaben Wunderhorn* (près de six cents chansons populaires allemandes)),

-- enfin à *G. Friedrich Creuzer* (1771/1858 ; spécialiste des religions gréco-romaines ; connu pour son *Symbolik und Mythologie der alten Völker, besonders der Griechen*, Leipzig, 1810/1812).

Convaincue que les amours passionnées sont le précurseur de son suicide, fondé sur une fuite de la dure réalité de cette terre, elle se suicide... D'un seul coup de poignard sous son sein gauche, sous un bouquet de saules, au bord du fleuve "sacré", le Rhin.

C'est ce qui, dans la réalité, correspond au nom propre "Karoline von Günderode". Sans ces données historiques (culturelles), on ne sait presque rien de ce nom propre, compris comme une idée singulière.

(a)2. L'idée privée et l'idée universelle.

Nous l'avons expliqué, jusqu'à saturation : certaines (= p) personnes sont romantiques, d'autres ne le sont pas (p) ; toutes les personnes, dans la mesure où elles sont vraiment humaines, possèdent un esprit (u = universee1). - Cfr WDM 124 (gamme-carré) ; 235 (quantors).

(b) l'idée transcendante.

Cette idée - selon Lahr - "s'applique" à tous les êtres réels et à tous les êtres possibles.

Type principal : l'idée d'être. Voir ci-dessus WDM 27vv. (transcendantalisme),-- résumé WDM 29.

Comme nous l'avons vu, WDM 242, cette idée est nécessaire pour caractériser (définir) toute chose (la portée est transcendante ou englobante).

C'est parce que le contenu, seulement, l'idée de la "réalité", quelle qu'elle soit, est même la plus fantastique, même la plus absurde.

Ce que notre ontologie montre, est évident. Cette idée exprime le sens de tout ce qui, cependant, représente la réalité. C'est le piédestal de toute pensée, de tout savoir et de tout sentiment sains.

WDM 244.

Note -- La paire d'opposition 'connotation' (intensité)/dénotation (extension) ;

a. Le contenu conceptuel (compréhension) est également indiqué par les termes "connotation" ou "intensité" (à ne pas confondre avec "intention") ; la portée conceptuelle par les termes "dénotation" et "extension". Ainsi, *J.St. Mill, Logique 1 : 2.5* : "Le mot "blanc" désigne toutes les choses blanches, comme la neige, le papier, l'écume de la mer, etc., et implique (WDM 241) - ou, comme il était appelé par les écoliers - connote l'attribut "blancheur" (Le mot "blanc" comprend toutes les données blanches, comme la neige, le papier, l'écume de la mer, etc., et implique (WDM 241) - ou, comme l'appelaient les scolastiques - connote l'attribut "blancheur").

b. *G.W. Leibniz (1646/1716), Meditationes de cognitione, veritate et ideis* (Réflexions sur la connaissance, la vérité et les concepts) (1648) définit une idée

(i) comme claire, dans la mesure où elle est présente à notre esprit et fait connaître clairement et distinctement tous les objets auxquels elle se réfère (les éléments qu'elle rassemble) (= claire dans la mesure),

(ii) comme claire, dans la mesure où elle permet une induction sommative claire (WDM 125) ou une énumération complète de toutes les sous-idées (= claire dans le contenu).

Échantill. bibl. *G. Nuchelmans :, Enquête sur la philosophie analytique, Utr./ Antw., 1559, 21v. (o.c.,18/23 : Analyse des concepts).*

Note : L'analyse des concepts, des jugements (c.f.,23/30) et des raisonnements (c.f., 30/37) joue un rôle majeur dans la philosophie dite analytique du langage ou, simplement, analytique.

La relation inverse entre le contenu et la taille.

"Le contenu idéal d'un concept est, par nécessité, inversement proportionnel à sa taille idéale". (Lahr, o.c., 493).

Modèle appliqué. -- L'arbre (diagramme) de Porfurios.

Porfurios (= Porphyrius) de Turos (233/305) - élève de Plotinos de Lukopolis (203/239 ; principale figure du néo-platonisme de l'Antiquité tardive), connu pour son Eisagogè (= Isagoge ou Introduction), sur les Catégories (WDM 83/85) d'Aristote - nous donne un petit exemple de la proportion inverse 'contenu/taille'. Il le fait de manière schématique (un diagramme est un modèle structurel (WDM 112 ; 88)). Ici sous la forme d'un diagramme d'arbre, avec des branches.

La "racine" (le point de départ est appelé "ousia", substantia (souvent traduit par "substance"), c'est-à-dire "être").

WDM 245,

Après avoir situé le contenu d'un concept dans la réalité - toujours ce piédestal ontologique -, on peut, comme insiste Aristote (WDM 26), caractériser ("typifier", "décrire", "décrire"). Porfurios fait cela, en tant que conception d'un schéma métaphysique (= ontologique) largement conçu, comme suit.

Une chose (un être) peut être soit spirituelle (incorporelle, -- "esprit"), soit matérielle (matérielle, "hylique", -- "substance" (matière)).

Un être matériel (être) peut être soit inorganique ("minéral", -- physique - chimique) soit organique ("vivant").

Un être organique peut être soit végétal ("plante"), soit animal ("animal").

Un être animal peut être soit dépourvu d'esprit (non doué de raison), soit doué de spiritualité - auquel cas il s'agit d'un être humain.

Si l'on veut "caractériser" (définir) des personnes singulières, il n'y a qu'une seule méthode, celle que nous avons appliquée au Romantica Karolina von Gùnderode (WDM 242v.).

Note : Plus l'induction sommative va loin, plus le nombre d'êtres auxquels l'idée, ainsi définie, est applicable est réduit.

Les univers (catégorèmes).

Harmologiquement, elles ont déjà été décrites, WDM 106.2. En termes conceptuels, ils se situent dans l'arbre de Porfurios.

Modèle appliqué.

Dans la hiérarchie (ordre de préséance) des idées, le champ d'application le plus large (contenu le plus pauvre) est le "genre", et le champ d'application suivant le plus large et le contenu le plus riche est l'"espèce" - Comparez la collection la plus universelle avec la collection la plus privée.

La logistique de la classe.

L'information rare, que notre théorie des concepts représente, aux yeux des logiciens, est largement (et symboliquement calculée) répartie dans ce qu'on appelle la "logique des classes".

Qu'est-ce que c'est, maintenant, une classe ?

Juste un mot à ce sujet.

Échantill. bibl. M. Cl. Bartholy/ P. Ascot, *Philosophie/ Epistémologie (Précis de vocabulaire)*, Paris, 1975, 88/105 (*Sciences formelles*).

O.c., 88, W.V.O. Quine, *Logique élémentaire*, Paris, 1972, 188s. est cité, où trois modèles applicatifs sont donnés.

WDM 246.

“Lorsque nous disons que les hommes sont nombreux, nous ne voulons pas dire que chaque homme est nombreux ou que certains hommes le sont.

Lorsque nous disons que l’homme est une espèce, nous voulons dire que cette entité abstraite, la classe des hommes, est une espèce.

Quand nous disons que les Apôtres sont douze (une “douzaine”), nous disons que - encore une fois - une entité abstraite, la classe des Apôtres, représente une douzaine ; car aucun Apôtre, pris individuellement, n’est une douzaine. au contraire : chaque Apôtre individuel appartient à cette entité abstraite, la classe des Apôtres. De même, chaque être humain individuel appartient à la classe des êtres humains.

L’expression symbolique, avant cela, est “ $x \in y$ ” (“ x appartient à y ”).

Par exemple, “Pierre \in (appartient) à la classe des Apôtres”, et, aussi, “Pierre \in (appartient) à la classe des hommes”.

Le livre ajoute : “On appelle “théorie des ensembles” les mathématiques qui traitent de l’“appartenance à” ou des “classes”“. Cf. WDM 131 (Peano).

A ce propos, il convient de noter que *D. Nauta, Logica en model, Bussum, 1970, 62*, est d’accord pour noter, entre autres, que - parfois - pour des raisons théoriquement critiques, on fait une distinction entre “collection” et “classe”. Que nous prenons, bien sûr.

c.-- L’analyse d’une idée : sa classification et sa détermination (définition).

Comme le dit justement *Lahr, Logique, 499*, on voit l’analogie entre la classification et la détermination de l’être, logiquement parlant :

(La classification, toujours logiquement parlant, est l’induction (l’énumération) sommative de la portée du concept (le nombre d’éléments, exprimables (éventuellement) en un nombre, auxquels l’idée s’applique) ;

(b). la définition est l’induction (l’énumération) sommative des sous-idées (caractéristiques propres à l’entité à définir) qui, ensemble, constituent une idée totale (= le contenu conceptuel).

c.1. -- La classification des concepts.

Nous avons déjà vu, harmoniquement, WDM 88 (distribuer, en coll. structure) ; 143 (omne/ totum) ; 226 (tout ; entier) ; 241 (double héritage).--diviser, classer, --est de diviser ou subdiviser une totalité (= collection, système) en ses éléments, parties.

WDM 247.

Cl. Levi-Strauss, La pensée sauvage, Paris, 1962, 24, écrit à ce sujet ce qui suit.

(i) En tant qu'ethnologue, il analyse depuis des années la pensée des "sauvages" (penseurs archaïques-primitifs). Il a constaté qu'ils travaillaient déjà de manière ordonnée et préparaient ainsi nos méthodes modernes.

(ii) "Déjà (parmi un certain nombre de choses) choisir le plus propre sera le classement. Toute classification est préférable au désordre. Et, même, une classification au niveau du sensible est un jalon sur la voie d'un ordre raisonné (WDM 208/211 : C1. méthode Lévi-Strauss sur le totémisme) ;

Supposons que l'on demande de classer un bouquet de fruits d'un autre point de vue (plus lourd / plus léger ; WDM 189 : différentiel). Il sera justifié de commencer par l'épluchage des poires et des pommes. Non pas parce que la forme, la couleur et le goût ont quelque chose à voir avec le poids et la taille. Mais parce que les plus grosses, parmi les pommes, sont plus faciles à distinguer des plus petites que si les pommes restent mélangées à des fruits d'un autre type.

Cet exemple montre que même au niveau de la perception esthétique (les plus grands sont les plus beaux, d'où le terme "esthétique"), la classification prouve son bien-fondé.

Les deux principales caractéristiques d'une mise en page réussie.

Lahr, Logique, 500, fait deux demandes.

(1) Une classification doit être "adéquate" (= complète).

La somme totale des éléments/parties doit coïncider avec la totalité de la collection/du système, à laquelle un contenu conceptuel est applicable, afin d'éviter d'oublier certains éléments/parties.

(2) Une classification doit être irréductible.

Les éléments/parties ne doivent pas aller ensemble. Sinon, certains d'entre eux sont répertoriés plus d'une fois.

Modèle appliqué.

La division la plus simple est la dichotomie (WDM 168v.). Considérons ce que les économistes (les économistes d'État) appellent "le pentagone magique de la politique économique". Cela comprend :

1. un marché du travail équilibré,
2. la croissance économique, qui est équilibrée,
3. un niveau de prix stable,
4. une répartition équitable des revenus et
5. une balance des paiements équilibrée.

WDM 248.

Du point de vue de la “classification”, un examen plus approfondi révèle que ces cinq points peuvent, entre autres, être reclassés :

a. Le marché du travail, la croissance, le niveau des prix et la balance des paiements sont des facteurs purement économiques (comparaison interne ; WDM 107),

b. La justice en matière de revenus est un facteur social, (comparaison externe ; ibid.) : dans ce deuxième cas, on ne reste pas dans l’ordre purement économique.

Le reclassement est également possible d’une autre manière :

a. Le marché du travail, la croissance, le niveau des prix et l’équité sociale en matière de revenus sont des facteurs économiques nationaux,

b. La balance des paiements fait référence à la situation économique extérieure (encore une fois : comparaison interne et externe).

(i) La classification semble adéquate, à première vue : aucun facteur principal - car c’est bien de cela qu’il s’agit - n’a été oublié. Et pourtant : les Verts, ou les écologistes, ou les écolo-pacifistes estiment qu’un facteur clé a été oublié :

6. un environnement de vie sain. La “croissance économique équilibrée” (facteur 2) ne doit pas être comprise en termes purement économiques (comme l’“économisme”) : elle doit être “humaine” et “vivable”.

Conclusion .

D’un autre point de vue de la classification, il existe deux types de politique économique : la politique “économiste” (= celle qui met l’accent sur la seule recherche du profit) et la politique “verte”.

(ii) *Les classifications*

le non-vert et le vert sont irréductibles : aucun des cinq ou six facteurs ne peut être réduit à un ou plusieurs des autres. Par exemple, le marché du travail est irréductible à la croissance économique ou à un environnement sain. Etc.

Remarque : d’un point de vue ontologique, il semble que l’approche verte de l’économie soit plus complète, c’est-à-dire plus “réelle”, que la vision économiste unilatérale, qui se limite à l’aspect économique et social.

Et une approche purement “économiste” (dans le sens libéral unilatéral de marché libre), qui ne tient pas (ou trop peu) compte du social, est encore plus “irréelle”. De sorte que, ontologiquement, nous avons une triade :

- (1) purement économique,
- (2) Economiste-Social,
- (3) Vert.

En effet, la comparaison interne est de plus en plus dépassée par l’externe. En conséquence, on regarde la réalité de manière moins unilatérale.

L’ontologie peut donc être très pratique.

WDM 249.

Note -- Figure/ fond.

WDM 168.-- Le complément “non vert/vert” est une application.

(i) Tout d’abord, en guise de toile de fond (information), le “pentagone magique” de la politique économique économique-sociale est décrit.

(ii) C’est dans ce contexte que se dessine la “figure” (= forme essentielle, forma) d’une politique verte. Vu sous cet angle, la classification est plus qu’une représentation numérique - énumérative.

c.2.-- La définition du terme.

1. Une définition, c’est-à-dire l’expression du contenu d’une idée, est un énoncé “réciproque” (WDM 154), dans lequel on parle du sujet, vu sous l’angle de son contenu conceptuel total (l’original), en fonction du dire qui, en tant que modèle (information), représente ce même contenu, (*Ch. Lahr, Logique, 620*).

2. Deux caractéristiques.

(i) Comme le disaient déjà les penseurs du milieu du siècle dernier : une définition réussie reflète le défini et seulement (exclusivement, exclusivement) le défini. “De solo definito”.

(ii) La définition réussie représente l’ensemble défini (tous les éléments, le système entier). “L’omni definito”.

De omni et solo definito” : le tout défini et seulement le défini.

A.-- La définition concise ou sommaire.

Habituellement, dans la tradition aristotélico-scholastique, on considère une définition sous sa forme résumée.

(i) Lire WDM 106.2 (categoremen, predikabilia, universes) -- On y trouve la base de la définition concise. Voir aussi WDM 245.-- Pour donner une telle définition de l’homme, par exemple, il suffit de citer le genre (universale verz.), comme arrière-plan (information), (L’homme est un être animal), puis d’indiquer la différence (sous-ensemble) spécifique (= spécifique), comme “figure” (L’homme est un être animal, qui est mentalement doué).

(ii) Une remarque similaire doit être faite.

La “taxinomie” (également : taxonomie) est la compréhension, éventuellement scientifique, de l’ordre ou des ordres qui régissent la classification des données (par exemple en biologie). En bref : la théorie de la classification.

G. de Landsheer, Inleiding tot het onderwijskundig onderzoek, Rotterdam/ Anvers, 1973, 15, parle d’“un ensemble intégré de définitions précises, facilement gérables”.

WDM 250

Note : En général, une définition aussi concise des êtres est impossible... On les remplace alors par des formes affaiblies.

(1) Définition du caractère.

Il est décrit en énumérant soit les caractéristiques extérieures les plus frappantes, soit les caractéristiques générales provisoirement essentielles.

Note -- Une description phénoménologique, dans sa phase “empirique” (pas encore “eidétique” ou décrivant l’essence), commence par quelque chose comme ceci (WDM 44 : ce qui, immédiatement, est donné ; 68vv : intentio).

Modèle applicable.

Lahr, o.c., 497, donne l’exemple du “papier”.

(i) Quelque chose (toujours ce piédestal ontologique),

(ii) qui est généralement blanc mais peut aussi être coloré, de forme carrée ou rectangulaire, en forme de feuille, -- mince, léger et inscriptible.

En procédant de la sorte, on obtient une définition descriptive.

(2) Définition analytique.

Cette définition, qui a fait ses preuves en chimie, peut être étendue à d’autres disciplines scientifiques.

(a) Ainsi, on peut dire : “Le papier est une “substance” chimique, en forme de feuille, constituée de fibres de cellulose, qui sont liées entre elles de telle sorte qu’elles pendent fermement comme un tout”.

(b).- La définition industrielle est, par exemple, la suivante : “De vieux chiffons - plus tard du bois, de la paille et autres - sont travaillés en pâte (“pâte à papier”), à laquelle on ajoute de la colle (sauf dans le cas des types de papier non collés), pour donner à ce produit, ensuite, sa forme de feuille”.

La définition industrielle explique comment quelque chose est produit.

Une telle définition scientifique et technologique isole le ou définit du reste (WDM 168 : dichotomie) en rendant la forme d’essence suffisamment distinguable (WDM 28)”.
- De solo et omni definito ! Tant que le défini est séparé et défini dans son intégralité.

c.2.B. -- La définition verbale (nominale) et la définition commerciale (réelle).

(i) -- La définition verbale.

Cela revient à définir un ou plusieurs mots (“terme” ; WDM 241) dans le sens commun et/ou le langage scientifique ou philosophique.

Il en existe de nombreux types -- comme la définition descriptive, d’après Hampel (1966) -- différents de celle qui vient d’être décrite.

WDM 251.

Les termes déjà utilisés sont définis dans leur sens établi.

Il en va de même pour la définition stipulative : on donne à un terme déjà courant un sens nouveau et provisoire, de manière arbitraire, mais surtout pour des raisons de compréhension.

En outre, la définition théorique, qui, partant de termes théoriques existants, fixe quelque chose dans ces termes ; la définition “analytique” (différente de la précédente), qui, partant de termes théoriques déjà établis, en introduit de nouveaux ; la définition opératoire (opérationnelle ; WDM 135), qui fixe un fait donné, de préférence dans des termes théoriques déjà établis, mais - selon *Bridgman* (par exemple dans son *The Logic of Modern Physics*, New York, 1927-1 ; 1930-2) - y ajoute l’ensemble des actes (“opérations”) qui doivent être accomplis pour comprendre et rendre le sens. *Bridgman* (par exemple dans son ouvrage *The Logic of Modern Physics*, New York, 1927-1 ; 1930-2) - ajoute l’ensemble des actes (‘opérations’), qu’il faut accomplir pour comprendre et rendre le sens ; la définition contextuelle, qui situe un terme dans son contexte pré-scientifique (‘théorique’) et scientifique (‘théorique’), comme arrière-plan ;

On peut même mentionner ici la définition dite d’usage : devant les enfants, l’enseignant relie la signification de données de l’environnement (de l’enfant, surtout) à des phrases telles que “une pomme, -- c’est quelque chose que tu manges” ou “le marteau du père, -- c’est ce qu’il utilise pour planter des clous dans du bois”.

Conclusion .

Toutes ces formes de définition mot à mot, terminologique, éclairent la sémasiologie (ce que l’analyse sémasiologique, en termes de significations, révèle) des termes.

Note -- Dans les langages artificiels (WDM 133 : grammaire transformationnelle-générationnelle);--en particulier quelque chose comme le langage pasigraphique de Peano (WDM 131/133) ou comme la logistique (WDM 231/239)) on trouve ce qu’on appelle une définition explicite (explicite) : dans le langage des symboles on formule une définition par exemple de ‘nombre’, de ‘classe’, etc.

Même s’ils ne représentent pas toutes les caractéristiques d’un fait donné, tous ces types doivent obéir à la règle “de solo et omni definito” (ne représenter que ce qui est défini, si possible dans son intégralité). Regardez les lexicographes (compilateurs de dictionnaires), qui sont spécialisés dans la définition de l’usage de la langue.

Le modèle d’application.

Lahr, Logique, 498, donne le terme “âme” comme modèle. Lorsque je décris l’“âme” comme le principe de la vie consciente, sans entrer dans la nature complète de l’être (“de omni definito”), je veux précisément donner une indication (ne serait-ce que provisoire) du mot “âme” dans la mesure où je l’utilise dans mon propre langage, par exemple en disant : “Dans la philosophie cartésienne, l’âme est le principe “pensant” (c’est-à-dire représentant la vie consciente)”.

WDM 252.

(ii). - La définition de l'entreprise.

Elle a déjà une longue tradition.

Socrate d'Athènes (-469/-399 ; fondateur de la méthode de définition éthique et politique (macro-éthique)) a demandé à son entourage, engagé dans une lutte mortelle avec le protestantisme (-450/-350), concernant la question de savoir si, par exemple, l'idée du "bien" ou du "mal" était fondée sur la réalité (WDM 79), de définir les termes micro- ou micro-éthiques aussi précisément que possible ("akribeia").

Pour montrer que - ainsi - la réalité (micro-éthique, c'est-à-dire concernant les individus et/ou les petites communautés, macro-éthique, c'est-à-dire concernant la société dans son ensemble ou dans ses grandes parties) était représentée, Socrate a procédé de manière inductive.

Ainsi, par exemple, il a lié l'utilisation des mots (définition nominale) - prenez le mot "justice", "vertu", etc. - dans le cadre de la langue commune (langue commune). Sur la base de cette parole parfois très unilatérale, il faisait analyser à ses élèves, dont le grand Platon, des cas (= modèles applicatifs) de "justice" ; de "vertu", etc. Ceci, afin de tester le lemme, qui réside dans ces définitions provisoires, contre la réalité.

En d'autres termes : un type - le micro- et le micro-éthique - de la méthode lemmatique-analytique, que Platon a généralisé (WDM 22).

Aristote de Stageira (-384/-322), le fondateur de la logique et de l'ontologie élaborées, classiques-traditionnelles, a travaillé, comme Socrate et Platon, ses maîtres, de manière inductive.

Échantill. bibl. E. Treptow, *Der Zusammenhang zwischen Metaphysik und der Zweiten Analytik des Aristoteles*, in : *Epimeleia* (Munich), 1966.

Thèmes.

(i) Donné.

Tous les hommes, à certains moments (temps) et en certains lieux (espace ; WDM 84v.), ont observé le phénomène (WDM 44) de l'éclipse de lune, un fait vraiment étonnant (WDM 8).

(ii) Demandé (= recherché).

Une explication, de préférence causale (WDM 183), qui rend le phénomène compréhensible et non plus "surprenant".

WDM 253.

(B) Méthode d'analyse lemmatique.

(Aristote donne une première définition :

“sterèsis tis fotos”, (l'absence de lumière). Si l'on postule une absence de lumière, alors le fait étonnant de l'éclipse de lune devient compréhensible (“expliqué”). Voici le début d'une science.

(2). - Deuxième définition.

Aristote dit : on peut aussi “expliquer” l'éclipse de lune par le fait que la lune, de son propre chef, est incapable de former des ombres. -- Cela ne dit toujours pas ce qui régit précisément l'éclipse de lune (WDM 7), c'est-à-dire son principe (l'“archè”, en latin : “principium”).

Eh bien, aux yeux de tous les anciens, d'Aristote en particulier, la science est la connaissance des principes, c'est-à-dire de ce qui régit les phénomènes.

(3). - Troisième définition, causale.

On peut aussi “interpréter” l'obscurcissement de la lune comme une relation de causalité (WDM 85 : activité/passivité : 183 : cause/effet 199 : conditions nécessaires et suffisantes).

a. Application :

“Si, dans l'intervalle ‘lune-soleil’, à un moment donné, la terre, par exemple, s'interpose, alors le fait (le phénomène) est pleinement, car causalement, expliqué”.

Immédiatement, il y a la science, au sens ancien de “comprendre le principe”, c'est-à-dire ce qui régit le phénomène.

b. Définition causale.

“La définition complète - selon Treptow, o.c., 51 c'est-à-dire le vrai ‘ti esti’ (qu'est-ce qui est juste ?), est donc : l'éclipse est...”

(i) l'absence de clair de lune (première définition),

(ii) en raison de l'interposition de la terre (troisième définition de principe), entre la lune et le soleil,

(iii) parce que, par elle-même, la lune ne donne pas de lumière (deuxième définition)”.

(C) Après ce lemme, il y a l'analyse.

(a) A partir de cette hypothèse, on peut déduire des expériences possibles (réduction déductive) sur le comportement lunaire futur.

(b) Si ces prédictions, basées sur l'hypothèse (lemme) définie dans la définition ci-dessus, sont vérifiées, alors nous avons une définition inductivement solide, de style aristotélicien.

WDM 254

Exemple actuel.

Echantillon bibl. : Sonja Vanoutryve, *De verschraalde kleuren van het muurbloempje (Les couleurs fanées de la giroflée)*, in : *De Nieuwe Gids*, 15.12.1987, 21.

Dans l'histoire de l'art, on connaît le Bauhaus (en fait : das Staatliche Bauhaus) de Weimar, un institut d'art, en particulier d'architecture (1919/1932), fondé par Walter Gropius (1883/1969), qui a ensuite déménagé à Dessau (1925/1932) et à Berlin.

En 1928, *Johannes Itten*, un coloriste, était là. Il comptait parmi ses collègues un Kandinsky, un Klee, un Schlemmer.

1. Son livre "*Théorie des couleurs*" se lit comme suit :

"Dans un cours de peinture, j'ai enseigné les 'accords harmoniques de couleurs'. À l'époque, je n'avais pas encore défini les "accords de couleur harmoniques".

Après une vingtaine de minutes, j'ai remarqué que les élèves étaient très agités. Lorsque j'ai demandé pourquoi (GDE 7 : le principe qui régit cette agitation), les élèves ont répondu qu'ils ressentaient les accords de couleurs donnés comme désagréables et discordants. - Très bien", ai-je dit, "alors peignez des "accords" qui vous semblent agréables".

Ils l'ont fait. Ensuite, j'ai remarqué que chaque élève avait peint plusieurs "accords" similaires sur sa feuille.

Je leur ai ensuite demandé de tenir les feuilles devant leur visage de manière à ce que l'on puisse voir à la fois leur visage et leurs cordes vocales. Puis nous avons tous découvert une remarquable similitude entre

- (i) l'expression de la couleur de chaque visage et
- (ii) les accords de couleur correspondants".

Tant pis pour Itten lui-même.

2. En outre, Itten écrit

"Pour l'évaluation des accords subjectifs de couleur, les éléments suivants sont normatifs (i) non seulement la couleur des cheveux, des yeux et de la peau ;

- (ii) la mesure la plus importante est le "rayonnement" émanant d'un être humain".

Conclusion .

D'un point de vue éducatif, Itten était double :

- (a) Il a donné une théorie objective des couleurs ;

(b) il était, ce faisant, ouvert aux réactions subjectives et, de surcroît, individuelles des élèves, chacun séparément, à ces données objectives. Comme il le dit lui-même : il a appris à rencontrer "la manière individuelle, naturellement donnée, de penser, de sentir, d'agir" (WDM 44), c'est-à-dire à reconnaître un phénomène, direct-personnel. Ceci, à la fois en lui-même, parce qu'il s'intéressait à la manière dont ses élèves, subjectivement-individuellement, se " définissaient ", et en ses élèves eux-mêmes.

WDM 255.

Sonja Vanoutryve explique ensuite comment cette découverte - une véritable induction - a fait son entrée dans le monde très ouvert des États-Unis. Il existe une psychologue américaine, Carol Jackson, qui a écrit un livre sur ses expériences (méthode inductive) en tant que conseillère en couleurs.

À propos : la Belgique a aussi ses conseillers en couleur (par exemple, la psychologue Christine Lenvein). Tout ce qui a trait au maquillage (surtout féminin) peut en bénéficier.

Note-

L'idée de "complémentarité" (le fait qu'une chose complète une autre) semble être fondamentale.

"Quiconque parcourt la théorie des couleurs de J. Itten voit clairement que, par ex.

(1) une tache bleue sur une surface verte est quelque chose de complètement différent de

(2) la même tache bleue sur un fond rouge (cf. WDM 168v. : figure/ fond).

Cela a quelque chose à voir avec la complémentarité des couleurs. Il a déjà été établi par les experts que l'œil humain trouve la paix en voyant des couleurs complémentaires.

Si les couleurs sont néanmoins en contraste (WDM 153v. : comparaison antithétique), on cherchera une certaine forme de stabilité, en rendant les couleurs, pour ainsi dire, "psychologiquement" complémentaires.

Ceux qui sont assis - devant le miroir - avec les linges de différentes couleurs sous le visage, peuvent clairement remarquer (induction) que

(1) Certaines couleurs font ressortir la couleur naturelle de la peau,

(2) certains autres "cassent" le visage et

(3) donner au visage du "bon" un éclat particulier" (A.c.).

Même le paysage naturel et culturel doit être pris en compte : il s'agit d'une palette d'hiver (couleurs pures), d'une palette de printemps (fraîcheur comme avec les fleurs de printemps), d'une palette d'été (couleurs blanchies par le soleil) et d'une palette d'automne (couleurs plus mélangées), dit toujours notre Sonja Vanoutryve.

Conclusion .

L'induction et la définition inductive qui en découle sont également utiles dans les cas dits "subjectifs" ou "individuels".

Si les élèves d'Itten trouvent que la palette qu'il présente (harmonie) est "troublante" et donne une "impression" de désagrément et de cri (disharmonie), ils incluront spontanément ces expériences subjectives-individuelles dans leurs définitions - "Cette palette est laide". "Cette palette est agréable", etc. - interpréter ces expériences subjectives-individuelles dans leurs définitions.

Comparez avec WDM 219/223 (indication du signe : et vous voyez que l'on peut même parler d'indication de la palette.

WDM 256.

Note : Une petite comparaison.

Ernst Jünger (1895/1998), l'un des littéraires et penseurs allemands les plus controversés, qui, alors qu'il était encore national-socialiste, a écrit son ouvrage *Der Arbeiter* (1931) - un livre qu'il n'a jamais renié par la suite, lorsque, à partir de 1933, il a commencé à rompre avec Hitler (il y décrit l'homme moderne comme situé dans un paysage technique naturel et, surtout, culturel, comme "Arbeiter"), définit, dans *Strahlungen*, Tübingen, 1949, 193/270 (Caucasian Aufzeichnungen), les femmes qu'il a rencontrées, en transit, en tant que soldat allemand, à Voroshilovsk (anciennement Stavropol), le 25.11.1947.

"Le temps est pluvieux (...). Les voix des femmes, surtout celles des filles, ne sont pas mélodiques au sens propre du terme, mais elles sont "agréables". On a l'impression d'entendre vibrer une "tiefe Lebenssaite" ("corde de vie profonde").

Il donne l'impression que - sur de telles forces de la nature - les changements constructifs et schématiques (*note* : inhérents à la culture technique, dans sa variante soviétique de l'époque), sans provoquer d'abrasions, glissent.

Quelque chose de semblable m'a frappé, une fois, chez les nègres d'Amérique du Sud : cette gaieté profonde et ininterrompue, et cela après des générations d'esclavage.

À propos : von Gravenitz, médecin de l'équipe, m'a dit que, lors des examens médicaux, la grande majorité de ces filles ont été trouvées "non souillées" (vierges). Une telle chose est également visible sur le plan physiognomique (*remarque* : la physiognomie est la caractérisation du visage).

Il est difficile de dire si on peut lire cela du front ou des yeux. C'est en tout cas "der Silberglanz der Reinheit" (l'éclat de la pureté), qui embrasse le visage. Une telle lumière n'a pas la douce lueur d'une vertu activement pratiquée ; elle rayonne plutôt, comme le clair de lune, d'une "seconde main". Pourtant, c'est précisément pour cette raison que l'on soupçonne "die grosze Leuchtkraft" (la grande force brillante), qui est la source de la joie constatée ici". (o.c.,208).

Note -- On notera que Jünger exprime des impressions purement subjectives lorsqu'il définit les jeunes filles du Sud de la Russie, dans les années 1942, en pleine Seconde Guerre mondiale, comme "semblables à la nature", "gaies", "lumineuses", "pures". Et pourtant : relisez WDM 254 ("le rayonnement émanant du visage"), et vous reconnaîtrez une analogie avec l'induction d'Itten concernant les couleurs (radiance).

WDM 257.

À propos : qu'est-ce que le droit "subjectif" ? N'avons-nous pas appris, 34 et suivants. (malentendu sur l'"être") que - outre l'être "objectif" - il existe aussi un être "subjectif" (la réalité) ? Si les impressions d'Itten ont donné naissance à une profession (coloriste), alors il doit s'agir d'un type de réalité particulier, irréductible aux pures fictions. Pourquoi n'en serait-il pas de même lorsque Jünger, par exemple, pense pouvoir "lire" la pureté virginale (il admet qu'il ne sait pas comment) dans le bonheur spontané et l'"éclat" des filles de Russie du Sud ? Il existe des types de réalité ("être") qui ont la nature de ce que les milésiens appelaient autrefois "le fluide" (fluidique ; WDM 12), caractéristique par excellence d'une réalité primordiale.

Était-ce différent lorsque les trois témoins intimes de la transformation de Jésus ont vu l'apparence extérieure de Jésus changer de telle sorte que " devant leurs yeux, il changea d'aspect (" forme "), et ses vêtements se mirent à briller, - d'une blancheur qu'aucun foulon (" fabricant de tissus ") sur la terre ne peut atteindre à ce degré " (*Marc 9, 2/3*) ?

Il existe d'ailleurs un terminus technicus, qui désigne une telle chose : "aura" (ceinture de radiation, -- autour, mais surtout à partir d'une donnée matérielle).

Notre ontologie nous a certainement appris une chose :

- (i) Nous avons un concept vague et transcendantal de la "réalité",
- (ii) avec toutes les modalités, -- nous ne les connaissons que partiellement. Notre connaissance de l'"être" ne repose que sur un échantillonnage inductif. Rien de plus.

Le modèle d'application de Lahr.

Comme exemple d'une définition commerciale (et non simplement verbale), Lahr, o.c.,408, donne encore l'âme.-- "Si je définis l'âme comme "un être spirituel (comprenez : immatériel), doué d'intelligence et de liberté, destiné à ne faire qu'un avec un corps ; alors je témoigne que je veux définir la matière elle-même ("commerciale)". Et pas la langue, même si c'était celle des cartésiens.

WDM 258

Le rôle scientifique des définitions verbales et commerciales.

En résumé, la définition nominale est une définition incomplète, présentée comme hypothétique et provisoire ; la définition commerciale est une définition complète, présentée comme décisive et définitive”. (Lahr, o.c.,499).

a. Recherche scientifique

Toute investigation scientifique commence par une définition verbale, comme un lemme (intuition provisoire), qui sert d'idée force (A. Fouillée). Au cours de l'enquête sur le fait (la matière à laquelle le nom se réfère), cette définition initiale se transforme en une définition factuelle - de préférence justifiée par induction - qui, grâce à l'analyse, est vérifiée.

WDM 217v. nous a appris le couple 'sens/fondation' : la définition verbale, initiale, est une fondation de sens, soumise à l'analyse ; la définition factuelle, grâce à l'analyse achevée, est un concept de sens. Du fondement de la phrase à la conception de la phrase : tel est le cours de la science

b. - La discussion universaliste

A partir de là, nous comprenons la discussion sur l'universalité. WDM 105.2 nous a appris la chose la plus essentielle à ce sujet.

Le résultat final est le suivant.

(a) Les Nominalistes (WDM 36) postulent qu'un concept (définition) n'est qu'un 'nom' ('nomen' en latin), qui appartient à l'usage de la langue. Il faut en tout cas prouver si quelque chose dans la réalité (l'aspect ontologique-modal) y correspond.

(b) Les réalistes (comprenez : les réalistes conceptuels) savent aussi, bien sûr, qu'un concept, en lui-même, n'est pas encore une preuve du fait que, pour lui, quelque chose d'extérieur à l'esprit qui pense ce concept existe. Mais ils sont convaincus - contre les conceptualistes - que, dans la réalité objective, quelque chose qui a la même structure correspond à l'idée et au terme, que nous définissons.

Mais seulement après analyse : l'une est un lemme, une hypothèse de travail, qui peut servir de ligne directrice ("idée-force", idée de pouvoir, dans le langage de Fouillée) dans l'investigation (=analyse) de la réalité. Lorsque l'idée, dont on cherche à vérifier la véracité, a été vérifiée, alors nous savons que le réaliste conceptuel a, sur ce point, raison : l'hypothèse de travail est plus qu'un nom, plus qu'une invention de l'imagination.

(c) Les conceptualistes "plus abstraits" et les conceptualistes "idéatifs".

Parmi les conceptualistes, il en existe deux types. Avec Aristote, par exemple, les abstractionnistes affirment qu'un concept universel est extrait des données concrètes singulières (d'où le terme "abstractionniste") : les faits concrets singuliers, en tant que modèles applicatifs ou applications, sont résumés (WDM 125 : induction sommative ; 143;-- 5) en une règle (le modèle régulateur, qui est universel).

WDM 259

Avec Platon, par exemple, les idéationnistes affirment que, outre l'aspect nominal (c'est-à-dire le mot, les mots, en un mot : le terme) et l'aspect abstrait (c'est-à-dire la "forma" (WDM 28) ou forme d'être, resp. Pendant que nous pensons le mot et le terme, en même temps que l'idée, dans notre esprit, -pendant que nous vérifions les deux, dans l'analyse de la réalité qui lui correspond (c'est-à-dire de la définition nominale à la définition réelle), nous entrons en contact, avec le même esprit ('nous', intellectus, intellect), avec l'origine, l'arche (WDM 7 : Ce qui dans nos termes et nos idées régit ses vérifications, comme son principe), qui - depuis Platon - est appelé idée ou eidos, être-forme ("idée").

C'est la condition de possibilité à la fois de nos termes et concepts et de leurs structures réelles correspondantes.

Quatre modèles, disons-nous : WDM 50 (idéal et "réalité") - le plus éloigné : principe de réalité et réalité régie par lui) ; 107 (interprétation augustinienne : la caricature (de l'idéal) et l'idéal qui contrôle cette caricature") ; 194 (les caricatures risibles-trémulantes et le ceci qui contrôle les idées divines, d'après Gogol") ; 229 ("ceci" -- le "monde" visible et tangible, matériel et périssable, et le ceci qui contrôle le "monde" transcendantal, éternel et impérissable - d'après Platon).

Deux autres modèles.

(1) *Dr. Jenny de Jong-Gierveld, Het begrip 'eenzaamheid' in theorie en praktijk*, Deventer, 1980 (= Kanttekeningen bij de wijze van gebruik van het theoretisch begrip 'eenzaamheid' in socialwetenschappelijk onderzoek). L'auteur distingue deux phases ou, plutôt, deux aspects du comportement "conceptuel" (= compréhensible, idéal).

(1) La "conceptualisation" est la formation et la définition de concepts, ce qui va facilement de pair avec la formulation d'une théorie (WDM 251 : théorique, "analytique", contextuel, définitions explicites).

(2) "Opérationnalisation" signifie enrichir le concept concept conceptualisé avec des indications qui concernent la valeur d'usage (cf. WDM 251 : définition d'usage) du concept en question, c'est-à-dire les variables dites empiriques, telles que :

WDM 260.

1) des questions (listes), dans lesquelles le concept de “solitude” apparaît, par exemple (“Vous sentez-vous seul ?”; “Qu’est-ce qui évoque, chez vous, l’idée de “solitude” ?”)

2) les éléments de recherche (*note* : un “élément” (du latin “item”) est un élément, “item”, dans une liste (de questions par exemple)) ; en outre :

3) des règles (“instructions”) pour apprendre à observer scientifiquement et du phénomène - par exemple la “solitude” - lui-même et de la langue dans laquelle les personnes concernées s’expriment ; également

4) “Règles de notation” (c’est-à-dire indiquer la manière dont les résultats (réalisations) sont produits et enregistrés).

Il convient de se référer, par exemple, à *R.W. Boesjes-Hommes, De operationalisering van begrippen*, Meppel, 1970.

(2) *G. van der Leeuw, Phänomenologie der Religion*, Tübingen, 1956-2, (*Phänomen und Phänomenologie*).

La phénoménologie (intentionnelle ; GDE 66 : orientation vers l’objet) GDE 70) part, elle aussi, d’un terme provisoire (aspect nominal) pour arriver à un réel, la “chose en soi” (“zu den Sechen selbst” dit Husserl), c’est-à-dire le phénomène lui-même, en le définissant de manière scientifique.

O.c., 772, van der Leeuw dit : Nous sommes chargés de parler de celui qui s’est montré (*note* : phénomène) à nous. Ce type de discours comprend (...) des étapes (...)-- pour commencer, nommer ce qui est devenu visible (*note* : le phénomène). Tout discours, après tout, consiste d’abord à donner des noms.

“ Le simple usage des noms est une forme de pensée, située entre (i) la perception (*note* : du phénomène) et (ii) la définition de cette perception “ (*W. McDougall, An Outline of Psychology* (1926), 264). (...)

En d’autres termes : dans la dénomination nous classons (WDM 246vv : classification des concepts) un phénomène”. (Cette étape est suivie par les autres phases de la méthode phénoménologique, dont nous reparlerons plus tard).

Modèle appliqué.

F. Flückiger, Geschichte der Naturrechtes I (Die Geschichte der europäischen Rechtsidee im Altertum und im Frühmittelalter), Zollikon-Zürich, 1954, 35, en donne une application.

Pour indiquer la loi établie par les divinités - non idéologique-humaine - les Grecs archaïques utilisaient deux termes : “ Themis “ (o.c., 17/34) et “ Dike “ (o.c., 34/51).

WDM 261.

a. Les deux signifient, dans la langue grecque archaïque, à la fois la déesse qui a fondé la loi et le phénomène (= la loi) lui-même : dans et pourtant au-dessus du phénomène, le type de loi, se trouvait - selon le grec archaïque - un être divin à l'œuvre, établissant un ou des ordres dans la société.

Note : Penser à ces phénomènes archaïques (et au langage qui leur est associé) uniquement en termes d'idéologie (WDM 18 : une construction conçue par des personnes, par exemple au service de la société) ne rend pas justice aux faits eux-mêmes.

b. C'est ainsi que commence - selon Flückiger lui-même - le phénoménologue religieux.

Que l'analyse (à la fois des noms et de ce qui leur correspond) dans la -vie juridique grecque antique-, découvre que, par exemple, Thémis, la loi primitive, inclut les règles qui, par exemple, sont les suivantes.- L'analyse (et ce qui lui correspond) de la loi primitive, par exemple Thémis, dans la vie juridique de la Grèce antique, en découvrant que la loi primitive, par exemple Thémis, contient les règles qui, par exemple, régissent l'hospitalité (on offre des cadeaux à l'invité ou à l'étranger admis dans sa propre maison), le culte des divinités (en particulier les divinités propres à la famille et à la famille), la prestation de serment, les relations entre les deux sexes, pré-nuptiales et intra-conjugales, la vengeance du sang (en cas de meurtre éventuel), la réalisation de sacrifices, le culte des morts, etc.

Le fait que la même analyse comparative efface le terme provisoire de "digue" comme ensemble de règles de conduite, qui régit la vie dans la polis, la cité-état, fait du terme provisoirement défini de "digue", une idée vérifiée, spécifiée selon son contenu conceptuel et sa portée.

En d'autres termes, quelle que soit sa spécificité par rapport aux sciences naturelles ou aux disciplines mathématiques et logiques, la phénoménologie procède de manière similaire, si elle veut devenir une "science".

(3) -- *Platon, Der siebente Brief (Aux parents et amis de Dion à Syracuse)*, Calw, 1948, 36ff ;

-- *V. Goldschmidt, Les dialogues de Platon (Structure et méthode dialectique)*, Paris, 1947, 3ss., -- ils nous donnent, avec Platon, exactement la même méthode scientifique.

"Pour chaque fait (*c'est-à-dire* les enjeux ontologiques), il existe

(i) trois méthodes, qui permettent une compréhension scientifique ;

(ii) que la compréhension scientifique elle-même est la quatrième méthode.

(iii) Cinquièmement, il faut placer l'objet lui-même (*note* : l'idée, au sens strictement platonicien) : il existe réellement et il est connaissable.

WDM 262.

Le premier est donc le nom ; le deuxième, la définition ; le troisième, l'image (*note* : le terme de Platon pour le phénomène) ; le quatrième, la science" (V. Goldschmidt, o.c.,4).

C'est ainsi que Platon lui-même expose sa méthode, qui va de la définition nominale à la définition matérielle. Le nom, la définition et (le contact avec) le phénomène (qui est l'"image" ou la "représentation" ("mimesis") de l'idée qui y est décrite), le phénomène qui, en fin de compte, est signifié par ce nom et cette définition, ces trois éléments culminent dans la compréhension scientifique ("science").

Mais tant le nom que la définition et surtout le phénomène ne sont que des images d'une seule et même réalité, l'idée, qui reçoit son nom, sa définition et son apparence dans ce monde terrestre. Dans notre langage (nom), dans notre esprit (définition), dans notre expérience ("image" ou phénomène),-dans notre science, qui parle ce langage, qui fonde notre esprit, qui porte sur notre expérience, la lumière de l'idée émerge.

C'est ce qu'on appelle "la métaphysique de la lumière" de Platon. Il dépend de l'"archétype" ou du "paradigme", qui est l'idée.

Modèle d'application : le cercle.

Platon, Der siebente Brief, 36, en donne un exemple.

(i) "Le "cercle" (kuklos, circulus), par exemple, est quelque chose qui porte le nom même que nous venons de prononcer ". En d'autres termes, tout comme les simples Nominalistes, qui étaient les Sophistes, Platon commence par le nom.

(ii) "La deuxième chose à propos du cercle est la définition donnée dans notre langue, qui se compose de noms et de verbes,- en l'occurrence : 'tout ce qui, dans ses extrémités, est partout également éloigné du centre'. Telle peut être la définition de ce fait, auquel se réfère le nom de 'rond', 'cercle', 'cercle'".

En d'autres termes : une fois le nom entendu, Platon tente d'introduire une définition, - de manière hésitante, comme on le voit ici. Après tout, cette définition doit être testée pour sa réalité.

(iii) "Le troisième point est la représentation matérielle du cercle, perceptible par nos sens externes, -- par exemple réalisée par un dessinateur ou un artisan.

C'est quelque chose qui peut être effacé et détruit par la suite. L'effacement ou la destruction sont des choses qui n'entrent pas dans l'idée du "cercle" (l'archétype), dont s'occupent tous ces professionnels. Le cercle en soi", après tout, est quelque chose d'autre" et quelque chose qui (de ses "images") est profondément différent !

WDM 263.

En d'autres termes, Platon applique le principe de l'éducation visuelle : le nom et la définition prennent vie ; pour l'enfant, par exemple, mais certainement aussi pour l'adulte, lorsqu'ils peuvent être associés (= méthode d'association) à un objet vu ou montré, -- ici un cercle, qu'un dessinateur de la Grèce antique élabore dans le sable chaud, ou un disque rond, que le tourneur incarne habilement dans l'argile.

(iv) “Le quatrième point est la connaissance scientifique, c'est-à-dire le fait que notre esprit rationnellement pensant (= aspect nocturne) saisit la représentation objectivement vraie, présente dans de telles choses (*note* : cercle dessiné dans le sable, disque dans l'argile)”.

Ainsi, Platon met à nu notre “nous”, intellectus, esprit, qui - tout en articulant le nom, en définissant, en “regardant” un modèle applicatif (“l'image” ou le phénomène) - c'est le “regard” du sens, bien sûr - saisit l'idée, quelque part. Cette “saisie” (WDM 217 : conception des sens), Platon l'appelle aussi “vision”, mais une “vision” (“vision”) non sensorielle, purement rationnelle ou “spirituelle”.

Platon ajoute que la “science” (dans son sens, platonicien) est quelque chose qui se situe “dans l'âme”. L'âme” (WDM 257) est, dans son système de pensée, une chose essentielle. Contrairement à la pensée “abstraite” d'Aristote - son élève, dans une certaine mesure -, l'“âme” de Platon est quelque chose d'immortel.

A propos, Platon attache à l'immortalité de l'âme l'un des signes - pense-t-il - du fait que l'homme possède la connaissance des idées : dans une vie antérieure - quelque part dans un monde de lumière - chacun de nous a vu (au moins en principe) le monde des idées (WDM 229).

(v) Platon souligne, dans la Septième Lettre, que ni le nom, ni la définition, ni l'exemple, ni même la science, qui constitue la superstructure de ces trois points, ne sont l'idée en soi. Le cercle, “le cercle en soi”, est surhumain. L'idée est, en outre, totalement incorporelle et surhumaine.

WDM 264.

La Société de la pensée platonicienne.

Les Milesiens, les Paléopythagoriciens, sont connus pour leurs formes de “société de pensée” (“hetaireia”). Mais Platon aussi avait ses idées à ce sujet.

Échantill. bibl.

-- A. Gödeckemeyer, *Platon*, Munich, 1922, 61/68 (*Die Schulgründung*) ;

-- Thorkil Vanggaard, *Phallos (Symbol und Kult in Europa)*, Munich, 1971, 21/47 (Paiiderastia) ;

-- H.I. Marrou, *Histoire de l' éducation dans l' antiquité*, Paris, 1948, 55/67 (*De la pédérastie comme éducation*).

“Ainsi, EROS devient la plus grande bénédiction de l'homme et la source des plus grands biens disponibles.

(i) Le moment irrationnel (*ou* motif) de l'“amour” est souligné avec la plus grande insistance dans le sens fondamental qu'il a longtemps possédé pour la pensée de Platon. Sans eros, le philosophe ne sert à rien. La philosophie n'est pas pour les personnes à l'esprit étroit.

(ii) Mais seule la communauté d'amour véritable des natures philosophiques peut canaliser cette passion. C'est pourquoi Platon proclame maintenant le lien le plus étroit entre les deux, l'“eros” et la philosophie, comme il voulait aussi le réaliser dans son école (l'Académie). “Car tout éros n'est pas beau et digne d'éloges, mais seulement celui qui incite à un amour noble.” (A. Gödeckemeyer, o.c., 67f.).

Note - Ceux qui ne connaissent pas le véritable platonisme prétendent généralement que la théorie platonicienne des idées coïncide avec le “rationalisme” ou l'aliénation de la vie. Rien de tout cela !

Thorkil Vanggaard, auteur de *Phallos*, n'est pas n'importe qui. Médecin (1941), psychiatre, chef du département de psychothérapie à la clinique du Rigshospitalet (1960+), professeur de psychothérapie à l'Université de Copenhague, président de la société psychanalytique danoise (1957+), il a écrit un ouvrage profond - et honnête - sur le grec ancien “pauiderastia”, “amour des garçons” (mot qui est totalement mal traduit par nos termes “pédérastie” ou “homosexualité”).

Platon - comme toute une partie du monde grec antique - était convaincu que la “culture” se transmet très facilement s'il existe une relation “amant-amant” entre le professeur et les élèves, entre les élèves (les plus âgés) et les élèves (les plus jeunes). L'élément d'“admiration portée”, qui s'éveille dans l'érosion d'un jeune pour un plus âgé, fonctionne, par transmission (WDM 149 : Ribot), de l'enseignant ou de l'élève plus âgé (in) à l'élève (in) ou à l'apprenant plus jeune.

WDM 265

(i).-- Transfert d'égalité.

On veut être comme celui qu'on admire, dont on est "amoureux", dans sa façon de philosopher.

(ii).- Transfert de la -répartition.

On tombe "amoureux" non seulement de la personne qui enseigne la philosophie, mais aussi de la philosophie elle-même.

Cela nous permet de mieux comprendre le texte suivant : "Des conversations fréquentes, -- surtout sur des sujets philosophiques, ainsi que de la vie intime ensemble, l'idée jaillit soudain dans l'âme. Comparez cela à une étincelle de feu, d'où jaillit la lumière qui s'allume. L'idée trouve alors son propre chemin. (*Der siebente brief*, 35).

Conclusion - La science, oui, mais aussi la "vie", la vie dans le petit groupe, la vie dans le dialogue (Platon n'écrivait que des dialogues), nourrie par et des profondeurs psychanalytiques de l'"eros", qui en est la sève, - telle est la théorie platonicienne de la compréhension.

Conclusion générale.

Nous avons discuté de deux applications, l'opérationnaliste (WDM 259) et la phénoménologique (WDM 260). Par rapport à la platonique, les similitudes (de la définition verbale à la définition commerciale) et les différences (surtout la méthode opérationnaliste est unilatéralement traditionnelle ; mais aussi, par exemple, la phénoménologie husserlienne est plutôt individualiste) ressortent. Le platonicien est la vie portée à sa pleine compréhension,

d.-- L'ontologie des concepts.

L'harmonisation et la logique ne sont pas des épistémologies... Cependant, il y a quelque chose qui cloche dans une épistémologie si l'on ne prête pas attention à la relation entre le concept (l'idée) d'une part, et les réalités qu'il vise d'autre part.

Echantillon bibl. :

-- Ch. Lahr, *Logique*, 660/716 (Logique critique;-- esp. 662/676 (*Vérité logique et le problème des universaux*)) ;

-- Denis Vernant, *Introduction à la philosophie de la logique*, Bruxelles, 1986, 87/118 (*L'ontologie de la logique*) ;

-- Gr. Currie /A. Musgrave, ed., *Popper and the Human Sciences*, Dordrecht/Boston/Lancaster, 195 (*L.J. Cohen, Third World Epistemology*, o.c.11/12).

WDM 266.

Commençons par une affirmation scolastique : “ Nos catégories (*remarque* : Mercier n’entend pas seulement par “ catégories “ (WDM 83) les concepts de base, mais aussi les concepts ordinaires) ne sont pas la représentation directe de la réalité mais une interprétation (WDM 217) (*Kard. D. Mercier, Logique* (1922), 98).

Toute la tradition scolastique distingue, à cet égard, entre “objet matériel” et “objet formel” de notre connaissance... Prenez une belle pomme (pour emprunter un exemple à Hegel).

a. Pour une fille qui rentre de l’école affamée, cette pomme - en tant qu’objet formel, dans son interprétation - est quelque chose de comestible : elle la saisit, sans rien demander à Moeke, et la joue à l’intérieur !

b. Pour un dendrologue, cette pomme, la même pomme, c’est autre chose. Il “ voit “ ce “ fruit “ comme étant, par exemple, une réussite ou un échec. Il “voit” l’espèce d’arbre (la dendrologie est un arboretum).

c. Pour un peintre, qui considère la même pomme comme un objet “esthétique”, c’est un objet “à peindre”.

Les scolastiques (800/1450) diraient : “ Le même objet matériel, la pomme, est trois fois un objet formel “.

Note -- Cf. WDM 3 ; 105 où nous avons séparé les idées ‘totalidentique’ (= matériel) et ‘partialidentique’ ou analogue (= formel). La même identité totale avec elle-même (le “matériel” coïncide avec la pomme) est susceptible d’une pluralité d’identités partielles (= relations ou points de vue, c’est-à-dire des objets “formels”). Ainsi, tout concept qui ne signifie pas l’identité totale d’une chose avec elle-même n’est pas la “représentation directe” d’une réalité, mais une “interprétation”, comme Kard. dit Mercier.

Le concept comme “pertinent” ou “sélectif”.

R. Pinxten, The Notion of concept, in Cognitive Psychology (An Overview and Critical Analysis), in : Philosophica Gandensia, Meppel, New Series 10 (1972), 14/42, observe à juste titre qu’un concept - sauf lorsqu’il signifie l’identité totale - est “sélectif” (= choisir, déplacer) par rapport à l’information (WDM 29) émanant de l’objet correspondant : “Seul ce qui est pertinent dans l’objet est mis en évidence par le concept”. Pertinent “ signifie “ lourd “, “ pertinent “, “ essentiel “.

Conclusion ... L’homme, sauf lorsqu’il s’agit d’une identité totale, est un interprète.

WDM 267.

Conclusion ... exprimée avec précision :

- (i) certains de nos concepts expriment l'identité totale ;
- (ii) un autre - le plus grand - exprime une identité partielle (relation, point de vue).

La discussion universelle.

a. Les catégories, prédicables ou, encore, “ universaux “ (WDM 245) relèvent de la rubrique “ champ d'application des concepts “ (WDM 242). Les concepts transcendants (WDM 243) constituent une catégorie à part entière.

b. La discussion, commencée dans l'Antiquité (Sophistes nominalistes, par exemple, Aristotéliens abstractionnistes et Platoniciens idéationnistes) - voir WDM 258 - a été reprise à partir de la première période de la Scolastique (1000/1200). Elle se poursuit encore aujourd'hui.

1. Preuve : *D. Nauta, Logica en model*, Bussum, 1970, 258vv, où elle est interprétée comme une question de ce que notre langage (les termes) saisit de la réalité objective que le langage signifie. En ce qui concerne la logique et les mathématiques, Nauta distingue trois positions :

- a.** Le conceptualisme (G. Cantor et son cantorisme ; un Abraham Fraenkel, qui était platonicien, avec les 238 platoniciens de la GDE, connu sous le nom de logicisme) ;
- b.** le conceptualisme (WDM 32 : Brouwer et son intuitionnisme) ;
- c.** le nominalisme (un Martin et son formalisme).

Les termes de la logistique ou des mathématiques en tant que science formalisée sont donc :

- a.** Les idées platoniciennes (similaires à ce que Platon dit du “cercle” (WDM 263)), qui existent indépendamment de l'esprit humain,
- b.** des constructions valides de l'esprit humain (conceptualisme),
- c.** de simples noms (nominaliste).

2. Karl Popper (1902/1994), avec Imre Lakatos (1922/1974), Thomas Kuhn et Paul Feyerabend (1924/1994), l'un des quatre plus grands épistémologues de notre temps, utilise le terme “tiers monde” dans ce contexte.

Le “premier monde” est la réalité “physique” qui nous entoure ; le “deuxième monde” est l'ensemble des états de conscience humains ; le “troisième monde” est constitué de tout ce qui est “connaissance objective”.

En y regardant de plus près, cependant, Popper,

- (i) conceptualiste (les idées sont des constructions valides de notre esprit),
- (ii) mais avec une teinte de logicisme (nos constructions de pensée créent, indépendamment de nous, des problèmes, qui, par conséquent, ne sont pas construits, mais découverts par notre esprit).

WDM 268.

Les modalités de l'être, pertinentes.

Nous avons traité en détail les modalités ontologiques (WDM 38/65). Le fait que ce thème - apparemment moyenâgeux - puisse être encore très actuel est prouvé par exemple par *D. Vernant, Introduction à la phil. d. l. logique*, 92ss.

Dans *Principles of Mathematics*, Londres, 1937-2, Bertrand Russell a souligné la contradiction apparente en affirmant qu'un objet "A" ne pouvait pas attribuer "être". "L'expression "A n'est pas", par exemple, doit toujours être soit fausse, soit dénuée de sens. En effet, à supposer que A ne soit rien, la phrase "A n'est pas" ne pourrait même pas être prononcée. "A n'est pas" implique donc qu'il existe (i) un terme "A", (ii) vrai d'être nié.

Conséquence : A est" (*B. Russell, Principles*, LI, 427, 449).

D. Vernant ajoute aussitôt : "À moins que l'on ne rejette les mots comme un 'flatus vocis' (*note* : les Nominalistes du Moyen Âge prétendaient qu'un terme (concept, idée) n'était qu'un 'mouvement d'air produit par la voix'),

(i) parler d'un objet,

(ii) la dénomination ne semble possible que si (et seulement si) cet objet possède un minimum d'"être" (O.c.,92).

1. Relisez WDM 2 (Le langage des signes de la logistique (et des mathématiques)) ; 51 (Signe et 'réalité') et vous verrez que Russell ne fait qu'appliquer ici ce que les anciens ontologistes disaient des modalités.

Appeler quelque chose "A", dans le contexte de la logistique ou des mathématiques, c'est lui accorder ipso facto (= immédiatement) la modalité "signe-dans-notre-esprit-raisonnable". -La question de savoir s'il -existe ("est") une autre modalité, c'est-à-dire une "réalité au-delà de notre esprit de raisonnement-", est une autre question.

2. Il est vrai que ce que Popper, sur le sujet, prétendrait, à savoir que la phrase "A n'est pas" est une construction de notre esprit (= conceptualisme). Et il est également vrai qu'une telle construction de notre esprit, une fois qu'elle a été construite par notre esprit, représente une modalité d'être (c'est-à-dire la modalité de "construction de la pensée"). Ce que Russell, dans le texte ci-dessus, souligne.

Et Popper, en tant que conceptualiste teinté de logicisme (= platonisme), ajouterait à juste titre : "Une fois qu'il existe une construction de pensée valide, elle existe indépendamment de l'esprit qui la construit, qui découvre parfois des choses dans cette construction au lieu de les construire, par exemple la contradiction que Russell y découvre.

WDM 269.

Note : K. Popper est loin d'être le seul à avoir cette position conceptualiste et logiciste.

a.-- Lisez le document WDM 110, où le modèle de mesure ('mesure') est décrit comme étant à la fois subjectif et objectif, simultanément : le choix de la mesure est subjectif (// conceptualisme), son utilisation est objective (// logicisme).

b.-- *J. Royce, Principles of Logic*, New York, 1961, 47/53 (Classes), arrive à une conclusion analogue. L'auteur parle du concept de classe (WDM 245), comme un moyen ('mesure') de classification (WDM 246vv.). D'une part, une classification (en classes) est toujours, plus ou moins, subjective, d'autre part, elle est, indubitablement, objective.

“La seule réponse possible à la question de savoir comment l'absolu des principes logiques (*c'est-à-dire* sur lesquels se fonde la classification) se combine avec l'arbitraire de toute classification que nous effectuons réside dans le fait que les principes logiques définissent précisément la nature de “la volonté d'agir de manière ordonnée” - ce qui revient à “la volonté d'agir de manière raisonnée”“. (o.c.,53).

Conclusion :

(i) Nous construisons, “concevons” (dans le langage existentialiste) - conceptualisme.

(ii) mais nous construisons et concevons, au sein d'un ordre, qui est objectif et dans lequel nous sommes “jetés” (encore une fois : en langage existentialiste) - logicisme. C'est certainement le cas pour ceux qui veulent faire de la logique (formalisée) ou des mathématiques. Là, on est lié par l'ordre axiomatico-déductif.

C'est également le cas pour les sciences empiriques : toute hypothèse (lemme), aussi arbitraire soit-elle, se situe dans la réalité objective, en la testant par rapport à cette réalité (analyse, au moyen de tests inductifs).

Donc : qu'il soit déductif ou réductif, tout acte aléatoire se situe dans un ordre objectif -- Cfr WDM 2.

La théorie de l'intention.

La signification du terme “intentionnel” a été expliquée à WDM 66.

1. Ch. Lahr, Logique, 494s., attire l'attention, dans ce contexte, sur une idée scolastique.

a.- L'“*intentio prima*”, direction première ou spontanée de notre esprit, en tant que conceptualisant, réside dans nos concepts, dans lesquels il enregistre la réalité.

b.-- L'“*intentio secunda*”, direction seconde ou en boucle (réflexive) de notre esprit, réside dans le fait qu'au lieu de se concentrer sur la réalité, il se concentre sur son orientation même.

WDM 270.

Que découvre-t-il alors ? Ce que les scolastiques appelaient un “ens rationis”, une “chose pensée”. - L'exemple le plus important est celui des universaux (WDM 106.2).

Autre exemple : le terme “A” dans la phrase de Russell “A n'est pas” (WDM 268). Russell ne prend pas “A” pour signifier autre chose, mais comme une “entité” (“quelque chose”) en soi, une “non-chose” qui existe uniquement dans son esprit.

2. I.M. Bochenski, *Philosophical Methods in Modern Science*, Utr. /Antw., 1961, 72 (*Semantic Stages*), nous donne, de ces “intentiones” du Moyen Âge, des manières de penser, une version moderne.

Ici, le point de départ n'est pas la conscience, mais le langage.

a.-- Il y a d'abord les choses, les forces, dont parle notre langage, -- en langage ontologique, l'“être” (c'est-à-dire le niveau zéro du langage).

b.1.- Ensuite, il y a le langage (une classe, mieux encore : un système, de signes, de signes parlants et écrivants), dans lequel on parle, on écrit sur l'être. C'est ce qu'on appelle “la première étape ou le langage objet”. Comparez cela avec la première intention des scolastiques.

b.2.- Vient ensuite une deuxième langue, à savoir la langue dans laquelle on parle ou on écrit sur la langue. On l'appelle “le langage sur le langage ou le méta-langage”. (WDM 237). Comparez avec la deuxième intention. Ou “des concepts sur des concepts”.

Le paradoxe du menteur.

E.W. Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde (van Parmenides tot Bolzano)*, Antw. /Nijmegen, 1944, 78v., nous donne le texte.

“ On demande à quelqu'un : “ Si tu prétends que tu mens, est-ce que tu mens ou non ? “.

(i) S'il répond “Je mens”, l'interrogateur poursuit : “Si vous affirmez que vous mentez, alors vous dites la vérité. Votre réponse est donc fausse.

(ii) Si, par contre, il répond : “Je dis la vérité”, il lui est dit : Si tu prétends que tu mens et que tu dis la vérité, tu mens”. A quoi Beth, o.c., 79 : “Chacune des réponses est donc conduite ad absurdum (l'incongru ; WDM 32 ; 34)”.

Cela nous place dans le domaine de l'éristique ou de la logique sophistiquée. Beth se réfère à A. Rüstow, *Der Lügner*, Erlangen, 1908-1, Leipzig, 1910-2, comme étant l'ouvrage qui a mis l'éristique à jour.-- Selon Beth, la question se résume à ceci : “L'affirmation du menteur est-elle un jugement ou non ?” En effet, si elle est un jugement, elle est susceptible de vérité ou de fausseté.

WDM 271.

Le père Bochenski, o.c., 72 ans, le voit ainsi : “ toute expression qui implique cette expression elle-même est dépourvue de sens “.

Raison : un tel langage appartiendrait en même temps aux deux stades de langage sémantique (WDM 91), c'est-à-dire qu'il serait en même temps langage et langage sur ce langage. Ou, en termes linguistiques : il s'agirait du discours direct et indirect, “ ce qui est incompatible avec la doctrine des étapes sémantiques “ (Bochenski, ibid.). (Bochenski, ibid).

Le paradoxe du menteur ne porte pas de jugement : “Dans ce pseudo-parler, après tout, quelque chose est dit sur l'affirmation elle-même”. (Ibid.). Ce n'est que dans un méta-langage que l'on peut en parler sérieusement. Mais il n'y en a pas.

La testabilité (vérification/falsification) des concepts.

Si, comme dans les sciences professionnelles, on veut passer de la définition nominale à la définition commerciale des concepts, comment procéder ?

Nous suivons, en quelque sorte, le schéma de Hans Reichenbach (1891/1953 ; physicien et penseur ; néo- ou logico-positiviste (WDM 19 ; 118)).

Pour savoir si une définition d'entreprise est vraiment “professionnelle”, fidèle à la réalité, il existe une multitude de méthodes.

1. - La possibilité logique.

Une idée est “possible” lorsqu'on ne peut y trouver aucune contradiction (WDM 30), c'est-à-dire aucune incohérence.

Modèles appliqués

(1) WDM 54 (un carré rond ; deux + deux =/ quatre) ; 268 (“A, en tant que contenu de pensée en soi -- n'est pas”).

(2) Explications

Ch.Lahr, Logique, 495, précise comme suit.

Les sous-idées (sous-termes) de l'idée générale (terme) “round square” sont en particulier :

a. la surface (qui est à la fois ronde et carrée),

b.1. une courbe (ligne) comme périmètre,-- seulement quatre lignes droites comme périmètre,

b.2. Longueur identique de toutes les lignes du point central à la circonférence, longueur non identique de presque toutes les lignes du point central. Ce qui est contradictoire (WDM 157 ; 231. Et donc impossible, falsifiable, lorsqu'il est testé.

Que Russell, en 1905, formulait ainsi : “ Il est faux qu'il existe un et un seul x, qui est à la fois rond et carré “. (*D. Vernant, Introd. à l. phil. d. l. logique*, 94).

Deuxième exemple de Lahr : une douleur non ressentie (la douleur implique toujours qu'elle a été ressentie).

WDM 272.

Conclusion .

La vérifiabilité logique coïncide avec la non-contradiction. Elle régit toute la pensée axiomatico-déductive.

A.(i).-- Possibilité empirique.-- Type physique et technique.

(a) -- Possibilité physique.

Un concept est physiquement testable (vérifiable/falsifiable) s'il ne contredit pas la loi naturelle.

Modèle appliqué.

“Une vitesse, dans l’univers, supérieure à c (vitesse de la lumière, soit près de 300 000 km/sec)” est impossible, car, à ce jour, on ne connaît aucune vitesse qui, dans la nature, dépasse c . Selon les lois de la physique, aucun corps ne peut se déplacer à une vitesse supérieure à c .

Impossible, donc falsifiable. Immédiatement inexistante. Le test de la loi naturelle le montre clairement.

(b) -- Possibilité technique.

Un concept est techniquement possible s’il existe une technique (instrument, moyen) qui permet de tester l’idée.

Modèle appliqué.

La température au cœur du soleil est, bien sûr, physiquement possible (il y a la possibilité de la tester par rapport aux lois naturelles), mais techniquement, dans une certaine mesure, impossible : qui va effectuer cette mesure, et par quels moyens ? La faisabilité technique, qui décide de la possibilité, n’est pas là.

Il est évident que plus les techniques progressent, plus les tests techniques (vérification/falsification) progressent. - Ce processus est la prise standard pour la vérification technique.

A.(ii).-- Possibilité transempirique.

Les réalités “transpirantes” sont soit extranaturelles, soit surnaturelles.

WDM 17 nous a appris, de cela, le plus essentiel.

a. H. Reichenbach donne le terme “le chat comme animal divin”. Certains Égyptiens anciens “vénéraient” une telle chose. La question se pose : comment tester cela ? La logique pure est impossible, car “le chat en tant qu’animal divin” n’est pas un “ens rationis” (un simple produit de la pensée) ; la physique ou la physique-technique semble irréalisable (par exemple, quel processus appliquer ?). Avant tout, “le chat en tant qu’animal divin” est transphysique : il va au-delà des lois naturelles.

b. Mt 2, 1/12 (les Mages adorent Jésus) implique une vérification transempirique, transcendant l’empirique (compris comme “terrestre”).

WDM 273.

Tout d'abord, nous écoutons l'histoire biblique.

“Lorsque Jésus est né à Bethléem, à l'époque du roi Hérode, des ‘magoi’ sont venus de l'Orient. Ils ont dit : -- Où est le prince des Juifs, qui vient de naître ? Car nous, en Orient, avons vu son étoile. Nous sommes donc venus pour l'adorer”.

Lorsque le roi Hérode entendit cela, il eut un frisson qui envahit tout Jérusalem. Il a ensuite convoqué tous les chefs des prêtres et les scribes et leur a demandé où exactement “le Christ” devait naître. Ils ont répondu :

“A Bethléem de Judée”. Car le prophète (*Mik 5, 1*) a écrit ce qui suit : Et toi, Bethléem, terre de Judée, tu n'es vraiment pas la plus petite des villes de Judée (“Klans”). De toi sortira un prince, qui sera le berger (*ou le chef*) d'Israël, mon peuple”.

Sur ce, Hérode convoqua les mages en secret et s'informa, de leur bouche, de l'heure exacte à laquelle l'étoile leur était apparue. Il les envoya à Bethléem, avec l'ordre suivant : “Allez-vous renseigner sur l'enfant. Quand vous l'aurez trouvé, faites-moi un rapport, car je l'adorerai à mon tour”.

Après ces paroles du Prince, ils se mirent en route... Et voici que l'étoile, qu'ils avaient vue en Orient, les précédait, jusqu'à ce qu'elle s'arrête à l'endroit où se trouvait l'enfant. À la vue de l'étoile, ils furent fous de joie... Ils entrèrent dans le refuge et virent l'enfant, avec sa mère, Marie. Ils se sont prosternés sur le sol et ont vénéré l'enfant.

Puis ils ouvrirent leurs coffres et offrirent en cadeau de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

Après cela, ayant été avertis en rêve de ne plus chercher Hérode, ils partirent, par une autre route, pour leur pays”.

Note -- “Magos”, magicien, chez les Mèdes, un peuple ancien, situé dans ce que nous appelons aujourd'hui l'Iran, autour d'Ekbatana, leur capitale, signifie “interprète sacerdotal des “rêves” (ce qui, dans le langage ancien, pourrait aussi bien signifier rêves nocturnes et “visions”) ! Cette signification s'appliquait également aux anciens Perses, plus ou moins à l'Iran actuel, et, plus tard, aux Grecs.

WDM 274.

L'ancien Israël connaissait également de telles figures (*Jérémie 39:13 ; Dan 2:48 ; 4:6 ; 5:11*).

Cette première signification s'est heurtée à deux autres :

(i) **L'astrologie**, capacité surnaturelle (à distinguer strictement de l'astronomie actuelle), était, en Orient, très pratiquée, notamment comme guide pour les princes (les étoiles décrivent à l'avance la politique de l'État) ; l'interprétation des rêves nocturnes (du moins ceux qui ont une portée surnaturelle) ou des "visages" était donc facilement confondue avec l'astrologie ;

(ii) **la magie**,-- mot que nous traduisons mal par "magie" (car "magie" fait trop penser à toutes sortes de tours de force), était aussi en un : il sert à la fois à interpréter les "rêves" et l'astrologie (astrologie).

À **propos**, WDM 9vv. nous a enseigné l'ancien concept de "sagesse". Traduire le terme "magoi" par "sage" est donc correct : la "mageia", la divination, était en effet, à cette époque, l'un des principaux types d'éducation générale et spécialisée, comme, surtout à partir de -200, dans l'Antiquité tardive.

Note -- Nous traduisons "magoi" par "devin". Ce vieux mot néerlandais est un dérivé du grec "mantic" (l'art, voire l'habileté, de "voir" en dehors de la nature). Magos' est 'voyant'.

Il y a - encore - des gens, parfois des érudits, qui essaient de rendre "vrai" le récit de l'adoration de Mattheus en cherchant, scientifiquement, quand exactement un phénomène astronomique, scientifiquement vérifiable, s'est produit qui correspond à ce que les "magoi" - comme "étoiles" - ont "vu".

Une telle chose est "dénuée de sens" (terme avec lequel *La Bible de Jérusalem*, Paris, 1978, 1416, ad m, qualifie ce type d'explication).

La "vision" d'un ou de plusieurs "magiciens" est surnaturelle (grâce à ce que nous appelons parfois, de nos jours, un "voyant"). Cette vision - comme l'auraient dit les Grecs - est de type mantique, divinatoire.

(i) On voit quelque chose, avec une puissance pare normale ;

(ii) L'interprétation, qui doit toujours suivre, oblige à jouer aux dés, à faire des allers-retours avec l'esprit d'interprétation. Tout comme les "magoi" d'autrefois.

WDM 275.

Ce n'est que maintenant, après ces explications, que nous pouvons expliquer la structure de la vérification de l'idée des Sages.

(A). -- *La perception.*

Donné : ils “ voient “ (mantiement) une étoile (c'est-à-dire un point lumineux extra-naturel, rappelant une étoile), qu'ils désignent “ divinement “ comme “ l'étoile du prince des Juifs (et, par extension, des Gentils, ce qui est évident vu leur volonté de l'honorer) “.

Question : Comment peut-on tester une telle chose ?

(B). -- *L'analyse (raisonnement réducteur).*

Nous avons divisé cette question en un lemme (hypothèse) et son “analyse” (stricto sensu).

(B).i. -- *La réduction régressive* (= abduction, lemme).

Cette étape “réductrice” du raisonnement consiste en l'hypothèse des Mages que quelque part, dans le pays des Juifs, il y a “quelque chose” (quelque chose de réel) qui lui correspond. La “vision” de “l'étoile du prince des Juifs (et des païens)” n'a de sens que si quelque chose de réel lui correspond.

(B).II.a.-- *l'analyse : réduction progressive.* démarche déductive.

À partir du lemme selon lequel il doit y avoir quelque chose de réel, qui justifie “l'étoile”, les Sages tirent une déduction : “Si quelque part, sur la terre des Juifs, un enfant royal est réellement né, alors il vaut la peine de le vérifier, - par une expérience, à savoir découvrir ce qu'est l'étoile.

“L'observation selon laquelle nous “voyons” une étoile peut ensuite être confirmée (vérifiée) ou infirmée (réfutée, falsifiée) par de nouvelles observations”. - La ‘réduction progressive’ consiste à déduire du lemme i.e. le sens d'une expérience, une expérience de test.

(B) II.b.-- *L'analyse : réduction inductive (peirastique).*

Ils continuent leur chemin. Ils arrivent à Jérusalem.

a -- *Vérification initiale.*

Les écrits de l'Ancien Testament des prophètes juifs prévoient, en effet, la naissance d'un “prince”, le berger d'Israël. Et avec une indication précise du lieu : “Bethléem”, ce qui peut être vérifié.

b-- *Deuxième vérification.*

L'expérience de la mante, la “vision” d'une étoile, se répète : “L'étoile est sortie devant eux”.

c -- *Troisième vérification, très décisive.*

“Ils ont vu l'enfant avec sa mère”. Ce qui implique un triple test inductif de leur idée.

WDM 276.

Note -- On peut comparer cette analyse avec les WDM 254/257 (en particulier la perception de la “radiation” ou de l’aura), où les “phénomènes” “paranormaux” (extraterrestres) (terme signifiant que quelque chose de “réel” est perçu, mais dans la modalité de l’extraterrestre) sont discutés.

Hans Reichenbach, un néo-positiviste, devrait, au moins en principe, être d’accord avec notre “raisonnement réducteur” (WDM 2).

Le régime est libellé comme suit : “Si tous les phénomènes paranormaux sont vérifiables transempiriquement (dans le sens ci-dessus), alors, par exemple, l’aura, les radiations,-- l’étoile de Bethléem, etc. ne sont pas vérifiables (vérifiables de manière affirmative). Eh bien, l’étoile de Bethléem était vérifiable (testable de manière affirmative).

Donc -- en principe -- tous les phénomènes extraterrestres sont testables, -- d’une manière transempirique”. - “Transempirique” signifie :

(i) la perception, que le lemme provoque, se situe en dehors de la logique, des mathématiques, -- en dehors du droit physique et technologique,

(ii) la vérification, en principe, se situe cependant dans la réalité logico-mathématique et/ou physico-technique. Après tout, la nouvelle “vision” de l’étoile de Bethléem n’a un effet de vérification que pour ceux qui sont doués psychiquement, -- pas pour ceux qui se situent dans le monde purement logique-mathématique et/ou empirique (physique et technique).

Mais comme la perception de base est purement paranormale, la force probante d’une vérification transempirique n’est jamais celle des vérifications purement logico-mathématiques et/ou physico-techniques. Pourtant, cette force probante n’est pas rien, mais “quelque chose”, l’une des nombreuses modalités (possibilités) de “l’être”, c’est-à-dire de la réalité. Ce que l’ontologie présuppose.

Note -- A partir de là, on comprend pourquoi les systèmes occultes (paranormaux) et religieux - y compris, par exemple, la religion biblique, avec ses ‘miracles’ (guérisons, incantations) et ses ‘inspirations’ - doivent faire appel à la foi : le pouvoir probant, réducteur, des miracles et des inspirations (‘inspiration’) est, après tout, trans-empirique, -- dépassant le ‘séculaire’ (terrestre), avec ses possibilités de vérification logico-mathématiques et/ou empiriques. Cela ne signifie pas que la foi ne repose sur rien de “rationnel”. Ce “rationnel” a la structure du raisonnement réducteur transempirique.

WDM 277.

B.-- La possibilité "idéale".

La logique-mathématique, l'empirique (physique-légale, techniquement testable), la transempirique, voilà déjà quelques-unes des modalités - du moins les "modalités" de l'ontologie antique-médiévale ! - de l'"être" ou de la "réalité", qui décident de l'objectivité possible de nos définitions (et, en même temps, de nos concepts)... Mais - surtout, en fait, presque exclusivement, dans le platonisme - il existe une autre modalité de l'"être" ou de la "réalité", à savoir l'idéal.

1. WDM 50/51 (*Idéal et "réalité"*) ; 60 (*Idéal éthique*) ; 62 (La "thèse" de Salisbury, qui se résume à un "idéal"),-- ils nous ont déjà enseigné, ontologiquement, le concept d'"idéal",-- et ceci comme une des nombreuses modalités, "possibilités", de la "réalité".

2. WDM 212 (*Akt der Ideierung*) nous a introduit à l'interprétation schélérienne de la "déréalisation" (distanciation de la réalité naïvement perçue massivement) : l'homme, en tant qu'esprit, n'est pas simplement absorbé dans le donné, -- l'"immédiat", (pour parler avec Hegel et, aussi, Kierkegaard) ; il transcende, grâce à l'idéation (WDM 258 (réalisme conceptuel idéatif) ; 262 (la "lumière" de l'idée), les réalités données immédiatement (c'est-à-dire déraisonnées), -- la "médiocrité" (comme diraient Hegel et, aussi, Kierkegaard).i. déraisonnée) des réalités données,-- grâce à la raison,-- "médiocrité" (dirait Hegel et, aussi, Kierkegaard).

Notre esprit, en tant qu'esprit, c'est-à-dire l'intellect et la raison, dépasse, grâce à la vue détachée, tout ce qui ressort de nos expériences réelles.

3. C'est là, -- non pas les valeurs -- sans -- plus (WDM 74/81) mais les valeurs supérieures (WDM 79 : idées, idéaux, valeurs, mais surtout les valeurs supérieures, anagogiques ou élevantes ; WDM 211(méthode. analyse d'un choix de valeurs)).

Les valeurs supérieures, "anagogiques", sont en fait des idéaux généralement non réalisés, souvent irréalisables, qui, malgré leur "caractère non opérationnel", sont néanmoins, dans de nombreux cas, perçus comme normatifs, c'est-à-dire régulant d'une certaine manière notre comportement mental.

Modèle appliqué.

Un tout nouvel enseignant commence souvent avec de nombreux "idéaux" (en partie enseignés à l'école normale), mais après quelques années, ce même enseignant semble, plus d'une fois, "épuisé", comme on l'entend parfois dire.

Quelle différence de dynamique pédagogique entre un "idéaliste" et un "blasé" ! Les idéaux "marchent" !

WDM 278.

La mise à l'épreuve des idéaux.

Les idéaux sont des notions, oui, ils peuvent être des idées platoniciennes.

(A). - *L'idée du pouvoir, selon Alfred Fouillée.*

Dans son *L'avenir de la métaphysique, fondée sur l'expérience* (1889), 273s., il nous en donne un exemple.

a.- La foi de Christophe Colomb (1450/1506), qui découvrit l'île de Guanahani le 12 octobre 1492, consistait en des concepts et des sentiments,- et non en des actes de volonté, qui confirmaient quelque chose. Sa croyance était une "idée dominatrice", une "idée force", et la volonté propre de Colomb n'était que le prolongement intérieur de cette puissance, tout comme sa navigation sur la mer en était l'extériorisation.

b. Cette pensée s'exprimait à chaque vague que son navire bravait. Il a tourné vers le rivage de Guanahani, où il a mis pied à terre.

c. Le sillage (=trace) du navire a, depuis 1492, disparu de notre vue.

Mais le sillage de l'idée qui lui tenait à cœur, à savoir découvrir les Indes quelque part, de manière abrégée, est durable : chaque fois que, maintenant et à l'avenir, un navire met le cap sur l'Amérique, cet acte réincarne l'idée de Colomb.

C'est ainsi que Fouillée interprète l'idéal de Colomb, en somme, mais en utilisant son exemple.

a.- Au départ, ce n'était rien de plus qu'une pensée ("idée"). Mais toute son âme était "animée" par cette idée.

b.-- Depuis le résultat, après vérification par la découverte de l'Amérique, cette idée a été définie "au sens commercial". Plus que cela, il a changé notre petit monde occidental.

(B). - *La méthode de Jean de Salisbury.*

Dans WDM 62, nous avons vu que Jean de Salisbury (un humaniste en plein Moyen Âge : il connaissait Cicéron, Virgile, Ovide, Juvénal ; en tant que membre de l'École de Chartres, il était un platonicien chrétien, mais lisait aussi le stoïcien Sénèque) proposait une dualité, "thèse/hypothèse". La "thèse" peut être traduite par notre terme actuel "idéal" ; l'"hypothèse" par le terme "ensemble des circonstances" (= situation, contexte d'action). Cfr. WDM 60.

Nous allons maintenant appliquer cette méthode à un idéal, le respect de la vie.

WDM 279.

1.- La "thèse" (l'idéal).

O. Willmann, Abriss, 130, dit que le Décalogue (= Dix commandements)

a. l'autorité divine (exprimée intérieurement, articulée et vécue liturgiquement),

b. l'autorité parentale (quatrième commandement) et

c. l'ordre divinement ordonné de la société

b.1. dans des actes de révérence envers la personne (cinquième), la maison (sixième) et la propriété (septième),

b.2. en mots (huitième),

b.3. en pensée (neuvième et dixième) comme idéaux.

D'ailleurs, cette structure se retrouve dans toutes les communautés archaïques. Réfléchissons un instant à la phrase "Ne pas tuer, ne pas exaspérer".

2.a.-- Première hypothèse (contexte de vie).

Nous appelons cette situation "la révérence sans problème de la vie".

Jan est un écologiste : la "vie" est sa principale préoccupation. Les plantes, les animaux, les personnes, ils sont la vie et l'environnement est l'une de ses principales préoccupations. C'est pourquoi il est un protecteur de la nature, pourquoi il participe à des défilés contre les armes nucléaires ; oui, en tant que protecteur de toute vie, y compris celle des enfants à naître, il est également contre l'avortement.

Il est marié. Il se rend au travail avec une régularité d'horloge - où, étant très hygiénique, il se bat pour que l'environnement de travail reste sain - et se rend occasionnellement à des réunions d'"écologistes". Il est aussi un pacifiste : la guerre, c'est tuer ! "Tu ne tueras point".

2.b.-- Deuxième hypothèse (contexte de vie).

Nous appelons cette situation "le respect compromis de la vie". - Jan vit à la limite de la grande ville. En hiver, il rentre le soir, en empruntant des rues auparavant désertes.

Récemment, il a vécu la situation de sa vie : "Ton argent ou ta vie". Un homme se tient devant lui, totalement inattendu. Jan n'est pas un agneau : il attrape l'agresseur par la gorge, en premier. Une lutte s'ensuit : "Je ne me souviens pas exactement de ce qui s'est passé. Une idée m'a traversé l'esprit : "Si ce type a tant de respect pour ma propriété et ma vie, pourquoi aurait-il le droit d'exiger de moi le respect de sa propriété et de sa vie ? J'ai lutté. Il a lutté encore plus. Je l'ai fait : il est resté comme sans vie".

Jean était "en état (hypothèse) de légitime défense" : il était autorisé (modalité éthique) à tuer, si nécessaire.

WDM 280.

Conclusion .

a. Jan est tombé dans “la spirale de la violence” :

(i) celui qui l’a attaqué a fait usage de la force active-agressive ;

(ii) lui-même, pour assurer sa vie, est tombé quasi-spontanément dans la violence, la contre-violence, donc... Mais Jean, en aucun cas, n’a abandonné son idéal “Tu ne tueras pas”. Il s’est simplement trouvé dans une situation où son idéal est devenu difficile à interpréter.

b. Cela est évident par comparaison. Prenons l’exemple d’un tueur à gages : il tue pour rendre service à un autre, qui le rémunère pour cela. Le tueur à gages détient le “principe démoniaque “ (WDM 81 ; 173v. ; 178) il “ ne craint pas Dieu et ne dérange pas les hommes “. Le propriétaire d’esclaves détient également un idéal (WDM 47 : le principe de luxure,-- hédonisme ; 75 : valeurs hédonistes).

C’est idéal :

(i) vraiment une idée de puissance,

(ii) mais discutable. Le tueur à gages est “immoral”. Jan ne l’est pas. Il soutient la “thèse”. Le tueur à gages nie la “thèse”, qui est l’idée de “respect de la vie”.

c. La comparaison avec le terroriste est plus difficile.

(i) Lui aussi, pour des raisons anarchistes, tue. Il tue bon gré mal gré, selon le principe anarchique du “Soyez libre”.

(ii) L’anarchiste, cependant, défend à son tour un idéal, à savoir la libération de l’homme d’un ordre établi, qu’il qualifie de violent : celui-ci entrave, en principe, par ses structures autoritaires (par exemple dans l’éducation), la liberté absolue de l’homme anarchique, qui - selon un terme de Nietzsche - pense et agit “mis.archisch” (au mépris de l’autorité).

Conclusion .

a. Il y a du vrai là-dedans : notre société a des traits “autoritaires” et “violents”. S’en “libérer” est un acte de conscience.

b. Mais la question de savoir si les actes terroristes - les attentats, par exemple - sont le moyen - tout aussi consciencieux - d’atteindre cet objectif est très discutable. - Peut-être en tant que “légitime défense”, mais dans quel sens vérifiable y a-t-il, dans les actes terroristes, une légitime défense des “opprimés” ? L’acte terroriste n’est-il pas plutôt une “violence” en réponse à la “violence” ? La violence alors sans raison ou motif suffisant (WDM 7) ?

Une “hypothèse” (situation) justifie beaucoup de choses. Mais justifie-t-elle aussi les actes de terreur ?

WDM 281,

Pour résumer.

1. Les idéaux sont des “idées” (concepts, “entia rationis”, pensées), qui ont pour modalité d’“être” “d’exister seulement dans notre esprit” : Les idéaux sont, en outre, des “idées-puissance”, c’est-à-dire des concepts, qui “émeuvent” l’esprit (et en même temps la volonté), servent de motifs,--”entraînent” l’esprit (ainsi que la volonté), servent de mobiles : en ce sens, ils appartiennent à l’axiologie (doctrine de la valeur).

Pour les définir, il faut les analyser de manière purement logique, d’abord, puis axiologique : le sens de la valeur, qu’il soit ou non séparé de l’état d’esprit, de la réaction de la volonté ou de la poursuite du but (WDM 76), doit être inclus dans l’analyse des concepts.

2. - La question est la suivante : quelles sont les possibilités offertes par un idéal ? En d’autres termes, à quel monde en devenir (WDM 227) conduit un idéal lorsque, guidé par nos actes, il est transféré dans une autre modalité de l’“ être “, c’est-à-dire le monde que nous avons, par nos actes, trouvé ? Et dont nous, en tant qu’êtres conscients, sommes co-responsables ?

a. C’est le point de vue pragmatiste (W. James), pragmatiste (Peirce) : quel type de résultat provoque notre action - idéalement guidée ? En effet, en agissant sur eux, nous situons un concept axiologique (“idéal”) dans la totalité de l’“être” ou de la réalité. Ce n’est qu’à ce moment-là que nous pouvons avoir une idée complète de sa valeur.

b. Plus encore : en agissant sur elle, nous situons un idéal dans la sphère éthique (point de vue moral-philosophique).

Revenons sur notre brève analyse :

a. Christophe Colomb découvre un nouveau continent et établit une “valeur”, une valeur éthique.

b.1. Jean, notre écologiste craignant Dieu, établit une valeur éthique même lorsqu’il défend sa vie individuelle, contre une agression, dans un état d’autodéfense légale, en tuant.

b.2. Le tueur à gages a également un “idéal”, un idéal hédoniste-utilitaire, qui, d’un point de vue éthique, suscite de graves réserves.

b.3. Le terroriste anarchiste a également un “idéal” qui implique de tuer pour son propre compte au service de la “libération des opprimés”, ce qui n’est pas non plus exempt de sérieuses réserves, d’un point de vue éthique.

Conclusion .

Considérés comme des lignes directrices pour les actions, les idéaux sont des “lemmata”, des hypothèses de travail, qui doivent résister à l’épreuve des faits. Conséquence : la méthode réductrice (WDM 2 ; 9 ; 126;127 (variante expérimentale) ; 135v. ; 224 ; 276) est la méthode appropriée.

WDM 282.

La théorie pythagoricienne-platonicienne des concepts, selon J. Kepler.

(1) A titre d'introduction, les éléments suivants.

a. Platonique. Idéocentrisme.

Pour un homme comme Platon d'Athènes (-427/-347), ce qui est "divin" (au sens à la fois de surnaturel et surtout d'extra-naturel) s'oppose à tout ce qui est visible et tangible, à tout ce qui est humain, à tout ce qui est mortel. Eh bien, à ses yeux, les idées sont la pleine mesure de la divinité. Nous appelons un tel système de pensée "idéocentrisme théologique".

Il convient de noter que le terme "mortel" est peut-être le contraste le plus fort avec le terme "divin" et, immédiatement, "idéal". De même que, après tout, les choses changeantes, à partir de nos expériences sensorielles, font une multitude de "zoë", d'êtres vivants, -- de "thremmata", de progéniture, en un "monde" (WDM 228), de même, de manière analogue, la collection et le système des contenus de la connaissance et de la pensée (WDM 270) incluent une pluralité de "noëta zoa", animalia intelligibilia, formes de vie idéales. De sorte que nous disons à juste titre, avec Platon, que les idées, telles qu'il les concevait, sont quelque part des "êtres" divins et vivants, qui causent les formes d'être des choses, en nous et autour de nous.

b.-- L'idéalisme théocentrique.

L'"idéalisme" - au sens strictement platonicien ou platonisant - est la primauté des idées comme origine des formes d'être, en nous et autour de nous. Théocentrique" est, ici, la pensée de l'être suprême, soit au sens païen (Oermonothéisme ; cf. Lang et Schmidt), soit au sens strictement surnaturel-biblique (Yahvé ; Trinité).

Le premier philosophe à défendre ces idées théocentriques est Albinos de Smurna (100/175), qui a écrit une exposition systématique du platonisme.

(2) Johannes Kepler (1571/1630) se situe dans cette grande tradition.

Parmi ses ouvrages, citons : 1596 : *Prodromus seu mysterium cosmographicum*,-- en particulier son *Harmonices mundi libri v* (1629).

Isaac Newton (1642/1727), célèbre pour sa théorie de la gravité, dit qu'il a pu formuler sa théorie grâce au fait que "deux géants", J. Kepler et Galileo Galilei (1564/1642), "l'ont soulevé sur leurs épaules". Ce qui n'est pas un mince éloge de l'adresse de Kepler.

WDM 283.

a. Eh bien, Kepler était un protestant dévoué et croyant. Ce qui ne l'empêcha pas - dit en passant - d'être traité avec la plus vive hostilité par la "théologie biblique" bornée de ses coreligionnaires protestants, qui ne pouvaient assimiler l'héliocentrisme qu'il avait adopté du chanoine polonais catholique *Copernicus* (1473/1543 ; *De revolutionibus orbium caelestium* (1543)).

b. Avec Copernicus, Tycho Brahe (1546/1601) fut son grand maître, notamment en matière d'observation (la base de la méthode réductive des sciences naturelles ; WDM 272. vérification physique) et de calcul.

A propos : l'observation avec le calcul nous donne la méthode exacte.

Modèle appliqué.

"Du jour où, grâce à la bonté divine - disait Kepler lui-même - nous disposons d'un observateur aussi précis (que Brahe), à qui une erreur de huit minutes ne peut tout simplement pas arriver, nous devons (i) reconnaître avec reconnaissance cette erreur de calcul, (ii) mais, comme nous devons incorporer ces huit minutes, d'une manière ou d'une autre, dans nos conceptions (*note* : concernant l'orbite de la planète Mars), elles doivent contribuer à rétablir toute la construction conceptuelle qu'est notre astronomie actuelle".

Nous donnons cet extrait, que cite *O. Willmann, Gesch. d. Idealismus*, III (*Der Idealismus der Neuzeit*), Braunschweig, 1907-2, 66, afin de donner une idée de ce qu'est, en fait, un pythagoricien et un platonicien. Ceci, compte tenu du fait que d'énormes malentendus circulent à ce sujet.

De la révision des observations et des calculs de Tycho Brahe sont nées les célèbres lois de Kepler sur les orbites planétaires.

K 1.-- Chaque orbite planétaire est une ellipse, avec, dans l'un de ses foyers, le soleil.

K 2.- La ligne qui relie une planète au soleil passe par des surfaces égales dans des intervalles de temps égaux.

Par conséquent, lorsque, par exemple, la planète Terre se trouve à son périhélie (son point le plus proche du soleil) à chaque seconde de janvier, sa vitesse est la plus grande.

K 3.-- Pour toute paire de planètes, les carrés des périodes sont proportionnels à la troisième puissance des demi-axes majeurs de leurs orbites.

Conséquence : plus le soleil est éloigné, plus la période orbitale est longue. (*S. Mitton, ed., Cambridge Encyclopaedia of Astronomy*, Bussum, 1978,159).

WDM 284.

Le platonisme pythagoricien de Kepler.

Ses contemporains ont qualifié les enseignements du chanoine polonais Copernicus de “doctrine pythagorique” (doctrine pythagoricienne). Kepler estime que, en ce qui concerne le pythagorisme, il n’est pas encore allé assez loin.

A. WDM 13v. nous a appris l’idée de base :

(i) le monde matériel, en nous et autour de nous, fait preuve d’harmonie (unification heureuse) ;

(ii) cette harmonie, dans la matière, est découverte par

(a) vérifier la forme géométrique (mathématique spatiale) (WDM 87) de,

(b) ainsi que les données numériques (WDM 133). Mais ce n’est que le côté statique, synchronique. Le côté dynamique, diachronique de l’harmonie des choses matérielles (y compris les corps célestes) est découvert par une sorte de pratique de la chorée, de la danse, de la musique et du chant (chanson, poème).

Ceux qui agissent de la sorte découvrent l’âme des choses matérielles, c’est-à-dire le principe (de vie) (WDM 7 : archè) qui les gouverne.

B. -- ... Kepler, en toute connaissance de cause, s’engage dans ce type de pensée.

Mais il l’a restauré grâce au début de la science moderne. Nous résumons ses enseignements à cet égard.

1... “Ubi materia, ibi geometria”.

Là où il y a de la matière, il y a de la géométrie”. - Les mathématiques des nombres et de l’espace - car la “géométrie” comprend ces deux éléments.

(i) en soi, s’engage dans la pensée (WDM 270;--281v.),

(ii) Mais dans les choses sensibles, en nous et autour de nous, elle saisit la forme essentielle (WDM 28 : forma), -- dans le langage latin de la scolastique précédant Kepler : “causa formalis”, le côté formel (facteur, constituant) des choses matérielles du cosmos. Cette forme essentielle est le connaissable, l’imaginable, l’intelligible, de celui-ci.

Après tout :

(a) ce qui donne aux choses leur forme essentielle (leur distinction du reste), (b) ce qui les rend “rationnelles” (“connaissables”).

2.- Le noble joug (WDM 66/68), selon Kepler.

Le “noble joug” -- expression platonicienne -- signifie que, d’une part, notre âme (avec son esprit, c’est-à-dire la raison et l’intelligence) et, d’autre part, le cosmos qui nous entoure sont en accord l’un avec l’autre (WDM 154 : relation mutuelle).

Par exemple, la forme mathématique de l’univers, la figura caeli, est constituée de proportions qui témoignent de l’harmonie. En cela, il est immédiatement évident que l’esprit (la raison et l’intelligence) est à l’œuvre.

b.-- Pour être reconnaissable, un “subiectum consimile”, un sujet en accord avec lui, doit lui correspondre, montrant - quelque part à partir de lui-même - une compréhension de l’harmonie lumineuse (surtout mathématique numérique et spatiale).

Quelque part, notre âme doit être lumière, harmonie, nombre et configuration. En d'autres termes, le cosmos, l'univers bien ordonné ou "l'être", et notre âme sont des "hermosmena", des choses, dans l'être desquelles l'harmonie est intégrée.

a. -- Le cosmos est ainsi fait, dans la mesure où il est structuré, bien que matériellement, en termes de mathématiques des nombres et de l'espace, par exemple. Preuve en est : les lois de Kepler, par exemple, qui, avec des formules mathématico-rationnelles incroyablement simples, rendent le système solaire transparent à notre esprit.

b.-Notre âme est aussi comme cela, dans la mesure où elle porte en elle des idées mathématiques numériques et spatiales et, en mathématiques, les élabore systématiquement et, rétrospectivement, les trouve applicables au cosmos.

3.-- Notre âme, intermédiaire entre le cosmos et la divinité.

Notre âme est pour Kepler - qui, en cela, est un platonicien chrétien - "imago Dei", image de Dieu : elle prend part (participation) à l'esprit de Dieu, avec ses modèles de création. C'est pour cela que nos pensées (de la logique et des mathématiques ou de la théorie musicale) sont des "zotikos", comme des germes de vie, actifs dans notre esprit - de sorte qu'elles saisissent, dans les données visibles et tangibles, matérielles, les structures des êtres. La lumière de l'esprit de Dieu est construite dans notre âme par son Créateur, de sorte qu'avec Lui nous saisissons pour ainsi dire l'essence des choses (WDM 217 ; 263).

4. - et le cosmos et notre âme, participation aux idées de Dieu.

Les formes connaissables et concevables de l'essence des choses, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de nous, sont des "noëros", à la manière d'une pensée, dans l'esprit de Dieu.

1. Or, lorsque Dieu crée, il construit dans la création ces formes d'essence ou idées divines qui lui servent de modèles.

En d'autres termes, ce que Kepler, formulé dans ses lois cosmiques (WDM 272 ; 263), le fleuron de notre science physique, trouve dans les choses, existait déjà dans l'esprit de Dieu de toute éternité.

2. Lorsque Dieu a créé notre âme, il a immédiatement planté dans notre âme une image et une participation de ses modèles de création. Cette science de l'âme est donc une noéologie, une doctrine du "nous", intellectus, esprit (l'esprit et la raison aussi bien que l'esprit), anagogique, vers le haut, vers Dieu. Comparer avec WDM 107 (Augustin) ; 194 (Gogol).

WDM 286.

La triple interprétation scolastique de la forme de l'être.

Bibl. st :

-- O. Willmann, *Die wichtigsten philosophischen Fachausdrücke in historischer Anordnung*, Kempten/ München, 1909, 67/69 (Nominalismus, Realismus) ;

-- id., *Gesch. d. Id.*, II (*Der Idealismus der Kirchenväter und der Realismus der Scholastiker*), Braunschweig, 1907-2, 350/362 (*Die Klärung der realistischen Grundanschauung im Streite des Nominalismus und Realismus*) 488/506 (*Die Vereinigung der idealen Prinzipien bei Thomas*).

“Le déroulement de la lutte entre le nominalisme et le réalisme, au Moyen Âge chrétien, présente une étonnante ressemblance avec la même lutte, dans l’Antiquité”. (O. Willmann, *Gesch.*, II, 352).

Cette “étonnante ressemblance” se poursuit encore aujourd’hui (WDM 267). Cela prouve que nous sommes face à un constat fondamental.

A.-- Malheureusement, dans l’Antiquité, au Moyen Âge, à l’époque contemporaine, il y a eu une confusion entre essence et universaux (WDM 106.2) : comme nous l’avons vu, WDM 242, il y a, selon la taille, c’est-à-dire selon ce à quoi les formes d’essence (idées, concepts) se réfèrent, des formes d’essence singulières, (privées), universelles et transcendantes.

Une forme de créature, ou “forme” en abrégé, est ce par quoi une chose se distingue de l’ensemble du “reste de la réalité” (WDM 28). En tant que telles, les formes-êtres sont des “ formes-pensées “ (WDM 270), qu’elles soient singulières, générales ou, en fait, englobantes.

B.- Les Scolastiques ont distingué trois modalités de base (WDM. 41).

(i).-- *L’essence des choses*

(en nous et autour de nous) sont, dans l’interprétation pythagoricienne-platonico-chrétienne, comme chez un Kepler, les idées (conceptions, modèles) de Dieu, qu’en créant, il a concrétisées dans les réalités créées, comme par exemple les orbites des planètes autour de son étoile, le soleil. Ils sont aussi appelés, entre autres par S. Augustin (WDM 107), “archai”, principia, principes (WDM 71), car ils régissent, en tant que modèles de connaissance et de pensée et, surtout, d’action, le cosmos de la création.-- En latin médiéval : “formae ante rem” (formes des êtres pour les choses).

(ii). - *L’essence se forme dans les choses*

(“formae in re) sont les modèles de connaissance, de pensée et d’action, dans la mesure où - par définition commerciale (WDM 252) - ils sont détectables dans les données elles-mêmes.

WDM 287.

(iii).-- l'être après les choses

("formae post rem") sont les notions, "idées ; concepts, que nous, avec les termes qui leur sont associés (WDM 241), formons, "concevons", "dessinons", dans notre esprit ("conscience"), donc de manière intramentale. En tant que termes, ils sont fixés, dans un contexte linguistique, -- souvent d'abord dans un nominal, puis plusieurs fois de manière objective, dans une définition.

Nominalisme, conceptualismes.

WDM 258 ; 267;-- là, nous avons déjà appris les trois formes fondamentales de l'ontologie conceptuelle. Ce n'est que maintenant que cette discussion est complète : l'essence, les concepts, les idées, c'est-à-dire les contenus de la connaissance et de la pensée, avec lesquels on travaille (extra-mentalement, si nécessaire), ne sont - pour le nominaliste, au moins en principe (car il y a des variantes) - que des concepts ("conceptualisme") ou même des termes ("terminisme", c'est-à-dire lorsque le nominaliste met l'accent sur l'aspect linguistique-motologique) ; l'essence est, pour l'abstractionniste (par exemple, la tradition aristotélicienne), non seulement des concepts et des termes, après les choses, mais aussi la pensée. la tradition aristotélicienne), non seulement des concepts et des termes, d'après les choses, mais aussi des modèles de pensée et de connaissance dans ces mêmes choses, qui, à travers eux, intérieurs, o.g.v. Les formes d'être, pour un pythagoricien comme Kepler, un platonicien - païen ou chrétien, ne sont pas seulement des concepts (intramental) et des termes (dans notre langage), -- également pas seulement des structures dans le donné défini par l'objet, elles sont, en outre, à partir de l'Être Suprême, qui ordonne (païen) ou crée (biblique), les modèles de pensée de Dieu. Dans la scolastique, les figures des trois types d'interprétation étaient connues.

Métaphysique de la lumière (par exemple, la doctrine de l'illumination).

Dans les interprétations pythagoriciennes-platoniciennes, les formes des créatures sont légères, c'est-à-dire

1/ Ils éclairent, dans nos concepts et nos termes, les choses auxquelles ces concepts et ces termes se réfèrent ;

2/ dans les données elles-mêmes, extramentales, elles sont une sorte de "lumière", c'est-à-dire un éclairage intégré, grâce auquel on peut voir clairement dans la structure même de ces données, vues d'un Être suprême créateur (ordonnateur), elles éclairent "d'en haut" (WDM 107 ; 194).

Parce que Dieu, en créant nos âmes, incorpore ("s'effondre" dit-on aussi dans nos âmes) ces formes de créatures dans nos âmes (WDM 285), nous devenons éclairés (= illuminés) dans nos esprits,--ce qui se manifeste déjà progressivement dans le platonisme.

WDM 288.

Notes -- I. Kant (1724/1804 ; figure de proue de l’Aufklärung allemande), qui dénonçait le caractère unilatéral tant de l’Empirisme anglo-saxon (WDM 18), qui “sensibilisait” les concepts (les réduisait à des impressions sensorielles), que de l’Intellectualisme leibnizien, qui, à la manière de Descartes, “intellectualisait” les phénomènes (les réduisait à des “conceptions” simples ou du moins étrangères aux phénomènes), déclarait : “Gedanken ohne Inhalt sind leer ; Anschauungen ohne Begriffe sind blind” (traduction libre : “Idées sans applications sensorielles (appl. Avec cela, ce rationaliste éclairé a formulé un reste de métaphysique légère.

Note -- Déductions éthiques.

La discussion sur les formes d’être peut sembler purement “théorique” (dans le sens de “peu pratique”, “sans engagement”, “sans conséquences pour la vie”). Pourtant, ce n’est pas le cas.

(De même que la vérité, dans la mesure où elle est connue par la lumière naturelle de la raison ou par la révélation biblique, découle d’une seule et même vérité et sagesse divines, de même la loi naturelle et la loi morale fondée sur la révélation biblique : les deux “lois” éthiques (= systèmes de comportement) découlent de la “lex aeterna”, (= la loi dite éternelle (= divine)). -- Pratiquement : du plan qui sous-tend le gouvernement divin de l’univers”. (*O. Willmann, Gesch. d. Id., II, 504*).

Note -- “Loi naturelle” signifie, dans un contexte éthique, la totalité de toutes les règles (“lois”) ou normes régissant notre comportement, dans la mesure où l’humanité peut les connaître à partir d’intuitions purement extra-bibliques (païennes).

(B) -- Prenez ce que nous, WDM 279, avons vu, -- le décalogue.

(i) D’un point de vue purement nominaliste, le Décalogue est un ensemble de concepts (conceptualisme) ou de termes (terminisme), dont la définition effective reste toujours douteuse.

(ii) De façon abstraite, les dix commandements sont le résumé pratique, en termes très populaires et simplificateurs, des définitions commerciales tirées des analyses morales des faits.

(iii) Idéalement, le Décalogue est un ensemble de concepts, resp. de termes, tirés des analyses des faits de conscience, mais, en dernière instance, basés sur un ordre donné par Dieu, pour ces faits et leurs analyses.-- Ce qui fait une grande différence.

WDM 289.

Conceptualisation individualologique (= idiographique).

Nous avons vu (WDM 241) que le nom de cette logique, que nous allons expliquer brièvement, est “logique formelle”.

1. G. Jacoby, *Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtsschreibung*, Stuttgart, 1962, 106/118, explique comment et pourquoi la logique traditionnelle influencée par les Eléates et Aristote (*Organon*) est appelée “formelle”.

a. Le substantif “forma” (WDM 28), forme d’être, l’un des nombreux termes significatifs pour le langage technique de la logique, a été introduit par Marcus Tullius Cicero (-106/-43), rhétoricien et homme politique romain, comme traduction de l’“eidos” (synonyme d’“idée”) de Platon, vue d’être, forme d’être. Platon entendait par là, tout d’abord, le général (universel).

Note - Cicéron, soucieux des termes techniques, ne traduisait “eidos” ou “idée” par “forma”, que lorsqu’il s’agissait de questions logiques ; s’il s’agissait de la forme d’être présente dans les choses elles-mêmes, il préférait le terme “espèce” (prononcé “spe.ci.es”), que nous retrouvons encore dans notre “speci.fiek”. Ou dans “speci.aal”.

b. La “forma” logiquement comprise est devenue - selon Jacoby - connue en Occident, -- chez le grand rhéteur romain Marcus Fabius Quintilianus (35/96), ainsi que chez le plus grand Père de l’Église d’Occident, Saint Aurelius Augustin (354/ 430 ; WDM 107).

2. En tant qu’adjectif “formalis” (formel), le terme semble avoir été introduit par Anicius Severinus Boethius (prononcé Bo.e.thi.us), (480/525 ; le ministre de Théodoric, le prince des Goths orientaux).

Depuis les scolastiques du XIIIe siècle, au moins, la logique est appelée “logica formalis” (“logique formelle”), c’est-à-dire la logique des universaux ou des concepts généraux.

3. Notre terme plus récent de “formalisé” (WDM 236 : Logique) distingue la logique mathématique (“calcul”) de la logique courante, qui est appelée logique “formelle”... Ce qui n’empêche pas ceux qui pratiquent le “calcul” de qualifier aussi, en somme, leur travail de “formel”. Et désignez la “logistique” par le terme abrégé de “logique”.

Encore une fois : le débat sur l’universalité.

WDM 267 ; 270 ; 286f ; -- ils ont attiré l’attention sur l’aspect “être-forme” des universaux, -- dans lequel ils vont de pair avec les concepts transcendants et singuliers (idiographiques, individualologiques). -- Mais il y a une distinction controversée.

WDM 290.

Modèle appliqué.

Au lieu de donner un aperçu de la discussion sur les universaux, depuis Platon et les Sophistes (Réalisme conceptuel/Nominalisme conceptuel), nous nous attarderons un instant sur l'un des nombreux vestiges actuels.

(1) Geoffrey James Warnock (1923/1995), spécialiste de Berkeley et surtout membre de la philosophie analytique (= du langage), s'est attaqué une fois, en tant qu'analytique, aux universaux, cette fois en tant qu'universaux, et ce, dans la longue tradition nominaliste qui veut que tout ce qui est extramental soit radicalement individuel et en aucun cas général.

(2) *B. Russell* (1872/1970), dans un article de journal *Logic and ontology* (1957), a attaqué ce nominaliste.

(1) La "philosophie" est bien plus qu'une analyse de la langue, par exemple à l'aide de dictionnaires. - une spécialité des analystes linguistiques.

(2) Russell ridiculise Warnock en tant que nominaliste comme suit : "Il y a longtemps, une tribu vivait sur les rives d'un fleuve. Certains disent que la rivière s'appelait "Isis" et les membres de la tribu "Isidiens". La langue de la tribu connaissait les mots "gardon", "truite", "perche" et "brochet", mais pas le mot "poisson". Un groupe d'Isidiens, ayant descendu la rivière depuis leur domicile ou plus loin que d'habitude, a attrapé ce que nous appelons un "saumon"... Un débat animé s'est immédiatement engagé. Certains prétendaient qu'il s'agissait d'une sorte de "brochet". D'autres ont dit qu'il s'agissait de "quelque chose de sombre et de terrible" et, immédiatement, que quiconque le mentionnait devait être exclu du vote.

À ce moment-là, un étranger apparut sur les rives d'un autre fleuve, que les Isidiens méprisaient. "Dans notre langue - dit-il - nous avons le mot 'poisson', qui s'applique aussi bien aux gardons qu'aux truites, aux perches qu'aux brochets. Et aussi à l'animal qui suscite tant de controverses ici !

Les Isidiens s'indignent : "A quoi bon - disent-ils - des mots si nouveaux ? Pour tout ce que nous attrapons dans la rivière, nous avons - dans notre langue - un mot, car il s'agit toujours soit d'un gardon, soit d'une truite, soit d'une perche, soit d'un brochet. -- Vous pouvez contester de ce point de vue ce qu'on dit être arrivé récemment, dans une partie inférieure de notre rivière sacrée.

WDM 291,

Mais - à notre avis - l'économie de la langue exige une loi qui interdit de mentionner cet événement... Par conséquent, nous considérons que votre mot "poisson" est un exemple de pédanterie sans valeur (= tripotage d'école)".

Le nominaliste, c'est-à-dire celui qui fait appel à l'"économie" (frugalité) des termes, pour écarter les choses "superflues" en tant que termes généraux. C'est Petrus Aureolus (+1322), entre autres, qui affirme, pour des raisons d'économie, que "les principes pour expliquer quelque chose doivent être aussi peu nombreux que possible". Les gens : "Si on peut le faire en moins de termes, pourquoi le faire en plus ?

a. Russell montre, avec humour, dans cette fable philosophique que cette économie (l'épargne) n'est pas sans problèmes.

Échantill. bibl. R.F. Beerling/ B. Delfgaauw, inl. Philosophische geschriften (Rudolf Eucken, Henri Bergson, Bertrand Russell), Hasselt, 1963, 301).

b. Nous avons vu que l'acceptation de concepts ('termes') universels (en plus des privés) acceptés par les isidiens (= nominalistes)

(i) Une question d'induction sommative (WDM 126) est : "Si le gardon, la truite, la perche, le brochet présentent chacun le trait k ('poisson'), -chacun en tant qu'espèce (= collection privée), alors k ('poisson') est, immédiatement, vérifié pour la 'summa', somme (= totalité) des espèces ;

En bref : si toutes (les espèces) séparément, alors toutes ensemble.

(ii). En outre, il s'agit de la définition de l'activité bien sûr (WDM 252) : l'induction, une à une, vérifie et définit l'idée de " poisson " en tant que caractéristique générale.

Soit dit en passant, au lieu de l'énumération - nominaliste - " et gardons et truites et perches et brochets ", il est plus économique (économie de mots) de dire, avec les conceptualistes, " poissons ". L'expression "économie de la pensée" ou "économie des mots" peut avoir plus d'une interprétation !

a.-- L'individuologie ou l'idéographie.

Veillez lire WDM 242 (L'idée singulière, individuelle et divisée). Déjà là, en la personne de Karoline von Günderode, nous avons donné un modèle applicatif.

Le contenu conceptuel.

Celui-ci signifie entièrement le singulier (WDM 226 ; 242).

La portée de la compréhension.

Il s'agit de tous les spécimens du singulier (WDM 226 ; 242) : un seul spécimen est possible. Le genre et l'espèce (WDM 245) sont inexistantes.

WDM 292.

Échantill. bibl.

-- J.-Claude Piguet, *La connaissance de l'individu et la logique du réalisme*, Neuchâtel, 1975 ;

-- D. Vernant, *Introduction à la philosophie de la logique*, Bruxelles, 1986, 80/85 (L' élimination des termes singuliers).

-- V.W. Quine, *Philosophie de la logique* (// *Philosophy of Logic*, Prentice Hall, 1970), Paris, 1975, 43. - cité par Vernant, o.c., 81, nous montre jusqu' où peut aller un engouement formel, voire formalisé.

(1) Le terme singulier "Socrate" peut être remplacé par "descriptions singulières". Ainsi, par exemple, "Le professeur de Platon", (ce qu' était Socrate). De même, par exemple, "Le penseur athénien qui a bu la coupe empoisonnée" (Socrate, condamné, a dû boire la coupe empoisonnée).

(2) Le même nom propre grammatical 'Socrate' peut, selon Quine, le logicien, être également - oui, mieux - remplacé par un dicton artificiel (forme verbale, inventée avec des intentions formalisantes).

a. Par exemple, Quine propose de remplacer le terme " Socrate " par " l' objet qui socrate ". Ce verbe "Socrate" ne s' applique, à proprement parler, qu' à Socrate. Il ne signifie pas "penser dans un style de pensée quelque peu socratique" (ce qui est souvent utilisé comme un verbe, par exemple chez Platon), mais "être comme Socrate".

b. Ainsi, avec Quine, on peut réécrire la phrase " Socrate est sage " comme " Il n' y a qu' un seul x tel que x (i) socrate et (ii) est sage ". On parle alors de "verbalisation" du nom propre grammatical.

"Socratiser" est alors un terme formel, c' est-à-dire universel, valable pour un objet précis, le Socrate historico-factuel. Ainsi, Quine établit un nom propre logique.

Ejection.

Quine, en tant que nominaliste, part d' une économie de termes : si, même logiquement, pour chaque nom propre grammatical, nous devons créer un verbe qui "verbalise" ce nom propre (car c' est bien de cela qu' il s' agit), alors, comme moyen logique d' indiquer les noms propres logiques, nous devons multiplier le nombre de termini technici - et de façon peu économique ! Ne serait-il pas plus "économique" de s' en tenir à des "descriptions singulières" ?

Perte de mémoire.

Henri Bergson (1859/1941 ; penseur spiritualiste), dans son ouvrage *Matière et Mémoire (Essai sur les relations du corps à l' esprit)* 1896, souligne que l' amnésie est un processus ordonné : les noms propres sont oubliés avant les noms génériques ; puis les mots de qualité s' affaiblissent ; enfin, on oublie les verbes, qui expriment des actes imitables.

WDM 293.

a. Ce qui signifie que les divisions grammaticales contiennent plus que la connaissance des mots. C'est comme si le concept singulier était le sommet d'une pyramide, qui, dans l'amnésie, est en train d'être démantelée.

b. Cela rappelle *K. Bertels/ D. Nauta, Inleiding tot het modelbegrip*, Bussum, 1969, 93, où - dans le contexte de la logique formalisée - il est question de :

- (i) le concept de l'individu, dit "constant", et
- (ii) la notion de variable "individu aléatoire".

"a" désigne une seule valeur individuelle ; "x" - en langage ontologique "quelque chose" (être) qui, pour l'instant, n'est pas spécifié" - désigne tout individu - "a", "b", "c", etc. - etc.

Dans le processus d'amnésie, l'esprit humain passe du stade supérieur (et plus difficile) des concepts singuliers à un stade inférieur, celui des "variables" (toute donnée qui n'est plus singularisée).

En bref : de "a" (constante) à "x" (variable).

Le rare (exceptionnel) n'est pas l'unique.

Échantill. bibl.

-- *F. C. Barlett, Exercises in Logic*, Londres, 1913.

W. Stanley Jevons (1835/1882 ; logisticien anglais) énumère huit classes.

1. Les "exceptions" ou raretés ***simplement affirmées***, imaginées (fictives)... Ce sont des "entia rationis" (pensées) sans vérification.

2. *Les cas apparents* mais correspondant en fait (après examen) à des lois connues sont les "exceptions" : ce qui, à première vue, semble être "exceptionnel", s'avère, après un examen plus approfondi, être la confirmation d'une règle générale.

3. *Les faits vraiment rares* - voire uniques (= one-off) - mais qui ne sont pas contraires aux lois générales de la nature.

Modèle appliqué.

Dans *Science et Vie*, 731 (1978 : août), on parle de l'halobate ("insecte de mer"). Il existe au moins un insecte marin. Le poids combiné des insectes répartis sur la planète Terre est estimé à douze fois le poids de l'humanité : "Là où il y a environ 800 000 espèces d'insectes, il n'y en a qu'une qui s'est adaptée au centre de vie qu'est la mer". (1.c.).

WDM 294.

En effet, des marins ont trouvé l'halobate à des centaines de kilomètres de la côte : ils voient un patineur miniature - il rappelle le "Schrijverke" de Gezelle - qui glisse sur les vagues de la mer à une vitesse de deux à trois kilomètres par heure, soit beaucoup plus vite que ses homologues d'eau douce. La raison pour laquelle on ne voit pas l'halobate sur terre est qu'il n'a pas d'ailes. Il se nourrit de plancton, de petits poissons et même de méduses, qu'il aspire de quelque part. Il pond ses œufs sur tout ce qui flotte : un groupe d'algues, le squelette d'une créature morte.

Lanna Cheng, entomologiste à la célèbre Scripps Institution of Oceanography de La Jolla, en Californie, a creusé il y a quelques années pour découvrir pourquoi cette adaptation rare et unique à la mer était possible.

4. les exceptions non normales qui, selon Jevons, peuvent être expliquées par le fonctionnement général des lois, mais qui, en raison de leur ampleur ou de leur déviation, requièrent un "paradigme" (modèle d'explication) inconnu jusqu'à présent ; pensez par exemple aux processus paranormaux (WDM 254/257 ; 272) ; pensez aussi à ce que l'on appelle les "monstres" (individus fortement déviants).

5.-- Les exceptions accidentelles : elles sont le résultat d'un concours de circonstances qui, en tant que telles, sont rares.

Par exemple, un Suisse à Audenarde achète un flacon de parfum dans un magasin où la vendeuse, engagée dans une conversation, - est amie depuis la libération avec un officier écossais qui y a passé la nuit et dont la fille, peu de temps auparavant, avait épousé le fils de l'employeur du Suisse, au service de son patron à Audenarde. Tout cela est devenu clair lorsque la dame a montré le certificat de mariage, qui avait été envoyé d'Écosse, et qu'elle a vérifié les noms et adresses avec son client.

6- Les exceptions vraiment nouvelles et encore inexplicables, qui nécessitent l'introduction de nouvelles lois, par exemple. Pensez à la déviation des rayons lumineux, à proximité d'une étoile, qui a conduit Einstein, entre autres, à l'idée d'un "espace courbe" (autour d'un corps, par exemple en raison de la gravité ou de sa manifestation, l'espace est une sorte de champ de force, qui fait dévier un rayon lumineux de sa trajectoire rectiligne).

Au départ, cela était inexplicable, du moins au stade antérieur de la physique, qui, en raison de telles découvertes, est obligée d'évoluer.

WDM 295,

7.-- Les exceptions limitatives : le champ d'application d'une loi naturelle connue est moins général que la loi générale.

Considérons la géométrie euklidienne, qui n'est qu'un type de géométrie, englobée par la géométrie plus générale, qui comporte plus de trois dimensions. Du point de vue de la géométrie plus générale, l'euklidien, sous ce point de vue, est une "exception", - une exception limitative.

8.- Les faits vraiment exceptionnels :

Ils obligent la science naturelle à subir une révision complète. -- Il y a un degré de différence avec ce qui précède.

L'originalité.

Depuis l'époque du romantisme en particulier (deuxième partie du XVIIIe e.), pour être à la hauteur de l'idéal romantique, entre autres, il faut être "original" ou, comme on dit dans la pédagogie anarchiste, "créatif". Cela comprend deux variantes :

- (i) L'un ou l'autre renouvelle l'ancien, le traditionnel, l'"établi" ;
- (ii) ou a découvert quelque chose de nouveau, qui était jusqu'alors inconnu.

L'enjeu est le nouveau, -- "si seulement c'était différent" (WDM 91 : différentisme ; 94 : variologie ; 156 : comparaison différentielle). Et différent de ce que la tradition ou tout autre homme a réalisé.

En termes herméneutiques, l'accent est mis sur la création de sens (WDM 218), mais pas ou peu sur la formation de sens... Sur le plan social, l'individu (libéralisme, libertarianisme) ou le petit groupe (anarchisme) prévaut.

Modèle appliqué.

Jan Botermans, *Een volkomen unicum voor Allen* in : *Spectator* (Gand) 05.11.1983, 39.

"Ça devient fastidieux, mais je dois encore utiliser un superlatif : Le film "Zelig" de Woody Allen est tout à fait unique ("La grande majorité (des offres de films) sont des déchets commerciaux plats, avec, entre les deux, une exception occasionnelle et un rare point fort. Et un énorme succès aux États-Unis.

On entend les termes dans lesquels cette critique d'art est exprimée. Exceptionnel", "rare", "unique".

WDM 296.

La définition du rare.

Dire que “Zelig” est un “phénomène” (au sens de “succès exceptionnel”) est une chose. Dire que “Zelig” est unique, c’est autre chose. Écoutons Botermans :

“ Un coup de génie : bien que le personnage n’ait jamais existé et que, trait de caractère marquant, il fuie même toute individualité démonstrative, on donne néanmoins vie à un personnage et on “ prouve “ son authenticité (*note* : le fait qu’il ait réellement existé) et son existence par toutes sortes de moyens propres à l’art cinématographique.

Objection. -- “Qu’est-ce que ça a de si spécial ? À moins qu’il ne s’agisse d’une biographie, les personnages de films sont toujours le fruit de votre imagination !

Réponse... Alors c’est ça ! Zelig” est une (fausse) biographie, sous la forme d’un (faux) documentaire, sur “quelqu’un” qui n’a jamais existé.

Mais ce qui vous intéresse tellement que le scénario (*note* : séquence de scènes, -- aussi : texte d’un film), à la fin, semble un peu mince. C’est pourquoi l’originalité du film réside dans sa forme. Ainsi, “Zelig” est plutôt une curiosité (*note* : chose “rare”, “étrange”, “singulière”).

En d’autres termes : selon Botermans, la singularité ne réside pas (tant) dans le contenu (scénario), mais (plutôt) dans la conception ; voir comment il définit cette singularité (WDM 252 : business definition).

“Dans la forme, ‘Zelig’ est une sorte de sondage télévisé : des morceaux de vieux films de toutes sortes, des morceaux de journaux télévisés pour situer l’époque, des témoignages de personnes ayant connu Zelig, des appréciations de personnes renommées qui donnent leur avis sur lui et cherchent à le définir, en tant que phénomène. Autant de fantasmes, car aussi crédible qu’il puisse paraître, Zelig (Woody Allen lui-même) n’a pas existé”.

Note - Le film est intéressant non seulement parce qu’il “rend vrai” un brillant “mensonge”. Il caractérise également (“définit”) un type d’homme.

Zelig est, en tant qu’être humain, une sorte de “caméléon”, il change d’apparence en fonction des êtres humains qu’il a côtoyés. Satire (moquerie) d’une tendance humaine très répandue qui consiste à se perdre dans la foule, à passer inaperçu ; --immédiatement : à faire comme les autres, à penser comme ses semblables (les opinions dominantes), --surtout : à “partager” les opinions de ceux qu’on rencontre, individuellement. Ce qu’on appelle le “conformisme” (se conformer volontairement à ce que les autres pensent, demandent).

WDM 297.

Psychologique : le motif (inconscient ou) conscient est le désir d'être aimé par les autres.

“Une malléabilité, dont ont toujours si habilement abusé les démagogues (= hommes du peuple) de toutes sortes”. (J. Botermans, a.c.).

En d'autres termes : le type suiveur, qui devient l'homme soumis, sur lequel s'établissent les dictatures de gauche ou de droite. L'“homme autoritaire” abuse de ces personnes soumises. Cfr WDM 280.

L'originalité comme lieu commun rétabli.

Un “lieu commun” (locus comunis), en particulier dans l'art, est tout ce qui est (est devenu) commun. Ce qui est commun.

Est-ce qu'on écoute *Ferd. Brunetière* (1849/1906), *Histoire et littérature*, 3 t., Paris, 1893/1898. Dans le t. 3 (*Théorie du lieu commun*), 31ss., il écrit comme suit.

A. “ Je fais ressortir, ici, le paradoxe selon lequel le lieu commun, précisément, est la condition même de l'inventivité littéraire.(...). Je veux dire le roman, le théâtre, la poésie : rien n'est créé à partir de rien. Ce “lieu commun” (*note* : la phrase “rien ne découle de rien” est d'usage courant) est indiqué ici”.

(i) Plusieurs générations de personnes doivent, au départ, avoir vécu de la même idée,

(ii) pour qu'il soit transformé par une main de maître. L'originalité par excellence ne consiste pas à “puiser quelque chose dans son propre être”, mais à mettre sa propre empreinte sur ce qui est commun. (...). Être créatif (imaginatif), ce n'est pas trouver quelque chose hors du commun : c'est renouveler ce commun - en le redessinant).

B. Brunetière parle de ce que, depuis *Julia Kristeva, Semeiotikè (Recherches pour une sémanalyse)* Paris, 1969, nous appelons “intertextualité”, c'est-à-dire le fait que les textes ultérieurs empruntent tellement aux textes antérieurs qu'ils apparaissent entrelacés.

“L'exceptionnalité d'un Joh.W. Goethe (WDM 17), même s'il a beaucoup emprunté à d'autres, n'en est pas diminuée pour autant. Au contraire, c'est précisément dans l'incomparable

WDM 298.

découlent de cette exceptionnalité. Je veux dire, -- oui, j'ose dire que la docilité avec laquelle Goethe se laisse guider par ce que rapporte le vieux thème de la figure de Faust (WDM 170), -- l'aptitude instinctive avec laquelle il fait passer ce qui, pour une grande œuvre, pourrait servir, de ce que seuls les forains apprécient, -- la confiance en soi tout à fait olympienne avec laquelle il effectue des emprunts, (...), -- ce sont précisément ces qualités qui caractérisent la véritable créativité”.

Somme finale :

Entre les obscurs précurseurs de Goethe et le grand maître se trouve, entre autres, une distinction : la petite mais puissante flamme du génie.

Génie” signifie ici : haut degré de créativité, originalité, singularité humaine, qui se manifeste dans un produit culturel.

Conclusion .

L'idiographie ou l'individuologie est la description et l'explication responsable de tout ce qui est singulier.

Dans un sens plus large : faire remonter tout ce qui est rare. -- l'unique est ce qui n'existe qu'une fois, le rare est ce qui existe en très petit nombre.

b.-- Le singulier dans l'histoire des idées.

Elle a toujours été une confrontation entre le commun et le rare.

(1) -- Prophiloophie contre platonisme.

Platon d'Athènes (-427/-347), dans son *Hippias maior* (287e), fait poser à Socrate la question générale : “ Qu'est-ce que la belle chose ? “.

Hippias d'Elis (.../-343), un sophiste, répond : “Une belle fille,-- c'est propre;-- En tant que nominaliste, le sophiste Hippias se soustrait à la généralité pour les caractériser, indirectement à travers un modèle applicatif--une belle fille (WDM 290).

Les nominalistes ne croient pas en une idée générale, présente dans une multitude de spécimens. Platon - et avec lui son élève Aristote - le font. Ils sont, à savoir, à la fois conceptualistes et adeptes de l'idée qu'un concept, réalisé dans les choses, est généralement présent (ce que remplissent l'induction et la définition factuelle).

(Aristote.

Aristote (-384/-322) cherche la synthèse entre le protosophisme et le platonisme, qui, selon lui, sont chacun exagérés à leur manière.

(i) “Le donné - ‘ousia’ (= quelque chose) - n'est pas le général, mais ‘sun.olon ti’ (quelque chose de concret). Elle consiste en une forme singulière et une matière singulière”. Ainsi O. Willmann, *Gesch. d. Id.*, I (*Vorg. u. Gesch. d. ant. Id.*), 568, résume l'enseignement d'Aristote.